

U d'of OTTAWA



39003001774560





656-1B-253

CE

CORRESPONDANCE

ENTRE

FRANZ LISZT ET

CHARLES ALEXANDRE

GRAND-DUC DE SAXE

PUBLIÉE PAR

LA MARA

AVEC DEUX PORTRAITS




LEIPZIG

BREITKOPF & HÄRTEL, EDITEURS

1909



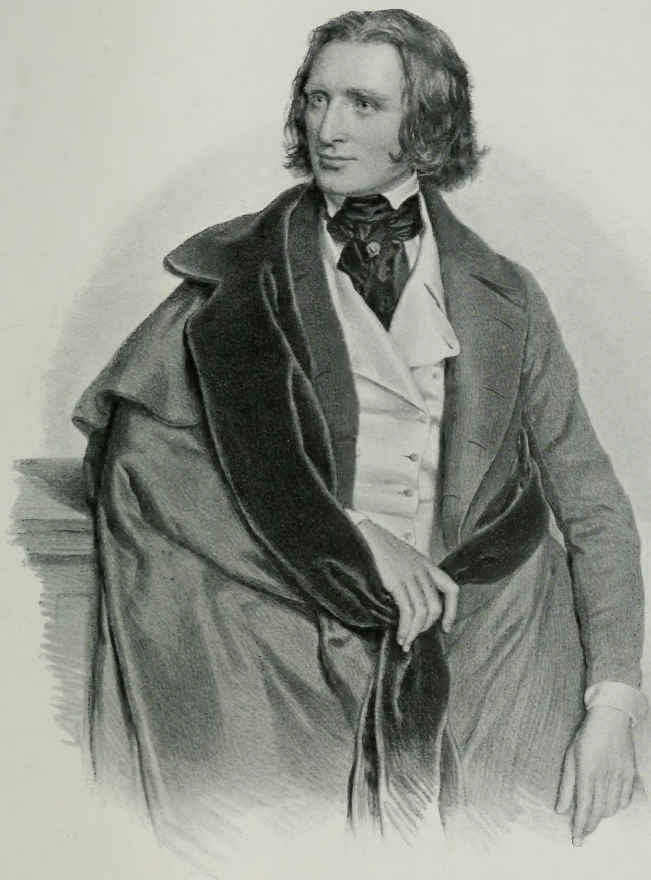
ML
410
L7A332
1909



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa



Charles Alexander



J. Light

La correspondance de Franz Liszt avec son illustre ami, le grand-duc Charles Alexandre de Saxe, occupe dans l'ensemble des lettres du maître une place considérable, tant par son importance que par son étendue. Amitié rare et précieuse que celle du prince et de l'artiste, amitié telle que l'on n'en trouve guère d'autre exemple, si ce n'est celle qui unissait Charles Auguste à Goethe. C'est un devoir à l'égard de tous deux que de livrer à la postérité la noble tendance et les aspirations qui se reflètent dans leurs lettres. Les originaux sont conservés dans les archives de la maison grand-ducale de Weimar, et c'est avec l'autorisation de S. A. R. le grand-duc Guillaume Ernest que nous les publions aujourd'hui. Nous croyons devoir y ajouter quelques missives appartenant au Musée Liszt que nous avons déjà fait paraître précédemment, afin que cette correspondance forme autant que possible un tout complet, une série ininterrompue de documents.

Liszt, à l'apogée de sa gloire de virtuose, éblouissait comme une miraculeuse apparition dans le monde artistique, lorsque, à l'âge de trente ans, il foula du pied pour la première fois, en novembre 1841, la terre classique de la Ville des Muses. Que de fois avait-il désiré s'y trouver ! Il n'y passa d'abord que peu de temps, jouant le 26 novembre dans le cercle intime de la famille grand-ducale, deux jours plus tard dans un « grand » concert de la Cour,

puis, le 29 novembre, pour le public, au Théâtre de la Cour. Il laissa ses auditeurs dans une sorte de griserie, d'extase ravie. Lorsqu'il partit, le grand-duc Charles Frédéric lui remit les insignes de l'Ordre du Faucon et la grande-duchesse Marie Paulowna — sœur de l'empereur Nicolas I^{er} de Russie et mère de la future impératrice Augusta d'Allemagne — lui fit cadeau d'une bague précieuse, ornée d'un diamant. Cet anneau fut le symbole des liens qui devaient bientôt attacher Franz Liszt à Weimar.

En octobre 1842 déjà, il fut rappelé sur les rives de l'Ilm par une invitation à participer aux fêtes musicales organisées à l'occasion du mariage du grand-duc héréditaire, Charles Alexandre, avec la princesse Sophie des Pays-Bas. De nouveau ce fut un enchantement. Sous le charme de ce jeune génie, qui exerçait un pouvoir magique sur ses auditeurs, la grande-duchesse et sa belle-fille s'empressaient de lui tourner elles-mêmes les pages. Cette fois on ne le laissa pas partir sans s'être assuré de lui pour l'avenir. Marie Paulowna joignait à une grande clairvoyance du cœur et de l'esprit, beaucoup de sens pratique. Elle ne laissa pas échapper l'occasion d'attacher à sa Cour un artiste dont la renommée européenne devait lui donner un éclat nouveau. Liszt se montra disposé à accepter. Il reçut, le 2 novembre 1842, ses lettres de nomination aux fonctions de maître de chapelle grand-ducal « en services extraordinaires ». Le musicien s'engageait par contrat à consacrer trois mois par an à ce service.

Liszt inaugura ses fonctions en dirigeant, au début de l'année 1844, une série de concerts. C'est de ce moment que date l'attachement pour lui du jeune grand-duc héréditaire. Leur correspondance commence le 1^{er} janvier 1845.

Charles Alexandre, né le 24 juin 1818, était de sept années plus jeune que le grand artiste, son ami. Elevé dans les traditions de sa maison, il brûlait du désir de les propager par une activité féconde. Toute sa jeunesse avait été illuminée par l'astre Goethe. Le petit-fils de Charles Auguste avait joué dans la demeure de l'Olympien. La main du grand homme s'était posée sur la tête de l'enfant pour le bénir. C'est vers lui que Charles Alexandre levait les yeux, le vénérant comme son idéal de penseur et de poète, comme le maître dans l'art de vivre. Le prenant pour modèle, il s'imprégnait de sa philosophie qu'il cherchait à mettre en pratique. Aucun jour ne s'écoulait sans avoir été consacré par quelque lecture en prose ou en vers de Goethe.

Dès le début de ses relations avec Liszt, Charles Alexandre lui témoigna une grande confiance et fit preuve d'une compréhension très délicate de son caractère et de ses tendances. Mais les liens se resserrèrent encore, lorsqu'en 1848 Liszt abandonnant la carrière de virtuose, se fixa à Weimar où la princesse Carolyne de Sayn-Wittgenstein venait d'élire domicile. Autour de lui comme autour de la princesse, que l'on admirait comme une des femmes les plus remarquables du siècle, une sorte de « Cour des Muses » ne tarda pas à se former. L'« Altenburg » devint le lieu de rendez-vous d'une élite intellectuelle qui lui valut une renommée universelle et fit de Weimar, pour la seconde fois, un centre éminent de culture artistique.

Les tendances réformatrices de Liszt, son activité de chef d'orchestre annonçant victorieusement au théâtre comme au concert un nouvel idéal d'art, — son rôle de fondateur d'une grande école de piano, — ses facultés

créatrices, — son intervention audacieuse en faveur de tant de musiciens discutés, tels que Schumann, Chopin, Franz, ou inconnus comme Raff, Cornelius, Rubinstein ou Lassen, — sa hardiesse en défendant Wagner et Berlioz, qui aboutit à l'exécution mémorable de «Lohengrin» (1850) et à l'organisation des fameuses séries de représentations par «semaines» consacrées aux deux maîtres si violemment attaqués, — toute cette activité immense réjouissait le grand-duc héréditaire et sa mère qui, ni l'un ni l'autre, ne ménageaient à l'artiste leurs témoignages d'approbation et d'encouragement. Lorsque, à la suite de l'insurrection de Dresde, en mai 1849, Richard Wagner tomba sous le coup d'un mandat d'amener, il chercha un refuge momentanément à l'Altenburg. Marie Paulowna le reçut alors à la Wartburg qu'il avait glorifiée dans son «Tannhäuser» et, plus tard, le projet d'amnistier le musicien banni ne trouva pas de défenseur plus ardent que Charles Alexandre, le protecteur de son ami le plus actif et le plus infatigable: Liszt. De la scène de Weimar, Franz Liszt lança victorieusement dans le monde le «Vaisseau fantôme», «Tannhäuser», «Lohengrin», et ce fut lui aussi — ce fidèle d'entre les fidèles — qui s'enthousiasma le premier pour l'idée encore vague du «Nibelung». Ce que Bayreuth réalisa dans la suite, Liszt l'avait projeté auparavant pour Weimar. La terre classique, mère nourricière des plus grands chefs-d'œuvre de la poésie allemande, aurait vu surgir, si ses plans avaient abouti, les plus hautes manifestations des temps modernes, dans le domaine du drame musical. Et de fait, des pourparlers eurent lieu à ce sujet en 1855 avec Richard Wagner. Seule l'insuffisance des ressources dont on disposait, fit avorter le hardi projet.

Liszt garda longtemps encore, jusqu'après 1860, l'espoir de vaincre les obstacles que l'exécution de l'«Anneau du Nibelung» rencontrait à Weimar. Néanmoins il dut abandonner l'idée qu'il avait caressée de couronner ainsi ses énergiques efforts en faveur de Wagner, et ce renoncement contribua sans doute à le fixer à Rome pendant plusieurs années. Qui eût pu prévoir alors que, grâce à la haute protection du roi Louis II de Bavière, une ère de grandeur s'ouvrirait pour Wagner et pour son œuvre, et que cette dernière trouverait à Bayreuth un sol plus propice encore peut-être qu'à Weimar?

En juillet 1849, comme on se préparait à commémorer le centenaire de la naissance de Goethe, quelques sommités du monde intellectuel allemand — Humboldt, Schelling, Rauch, Cornelius à leur tête — lancèrent un appel en vue de l'établissement d'une institution qui encouragerait, en Allemagne, les productions artistiques tout en contribuant à hausser le niveau de la culture morale de la nation. Liszt conçut alors un plan grandiose et l'exposa en détail dans sa brochure: «De la Fondation-Goethe à Weimar» (1851). Il projetait des concours ouverts alternativement entre littérateurs, peintres, sculpteurs, musiciens, pour l'obtention de prix notables. Les artistes se trouveraient ainsi appelés à l'exécution de tâches aussi considérables que neuves, et le pays de Weimar auquel les œuvres couronnées devaient appartenir, deviendrait une sorte d'Etat d'art où le génie artistique allemand pourrait se développer librement en tous sens.

L'enthousiasme du grand-duc héréditaire pour le projet de son génial ami fut d'autant plus grand que cet ensemble d'idées répondait à son propre idéal et se rencontrait

même par un côté, bien que d'une manière toute superficielle, avec certain «Ordre de la Palme» fondé à Weimar en 1617 et dont la reconstitution était un des rêves favoris du jeune prince. La question financière fut, en somme, l'unique obstacle à la réalisation de la Fondation-Goethe. Charles Alexandre revint souvent sur ce sujet, dans le cours des années, — la correspondance en fait foi. Une fois même on put croire à l'existence réelle de l'institution. Un début plein de promesses eut lieu: un prix fut accordé à un sculpteur. Mais ce début fut sans lendemain et le projet ne se réalisa jamais, tel que Liszt l'avait esquissé. De même, en dépit de son bon vouloir et sans qu'il y eût de sa faute, Charles Alexandre vit échouer l'idée lancée en 1867 par Léopold de Ranke, de la fondation d'une «Académie allemande» d'après le modèle de l'Académie française, qui aurait pour siège Weimar et pour protecteur le grand-duc.

A la mort de Charles Frédéric, le 8 juillet 1853, son fils prit en mains le gouvernement du grand-duché. Plein de douceur, de bonté et d'un esprit très élevé, le prince s'acquitta de sa tâche avec une fidélité au devoir qui ne se démentit jamais. Il était enflammé de la noble ambition d'être un «Médicis allemand» et songeait avant tout à faire de son petit pays un centre des intérêts intellectuels de toute la nation. Il trouva du reste une auxiliaire efficace en la personne de son épouse, la grande-duchesse Sophie qui consacrait généreusement les ressources de son intelligence et de sa fortune aux œuvres philanthropiques.

Ce qui caractérisait Charles Alexandre, c'était moins le désir et la faculté de concentrer toutes ses forces sur

un seul objet qu'un penchant pour une sorte d'activité universelle. Porté par nature vers le noble et le beau, il se trouvait exposé au danger que courent tous ceux qui ont de multiples et de hautes ambitions, mais dont la force de réalisation ne marche pas de pair avec l'initiative du vouloir. L'influence de l'ami qui était son aîné tempéra plus d'une fois ce zèle quelque peu intempestif. «Ministre intime» des affaires artistiques, Liszt était en outre le fidèle conseiller de son seigneur. Celui-ci aimait à reconnaître que «jamais il ne lui avait donné ni un conseil mauvais, ni un conseil intéressé», aussi lui resta-t-il attaché avec une affection inaltérable, même lorsque les circonstances semblaient s'y opposer, même quand leurs points de vue différaient sur la manière d'envisager les devoirs et charges de l'existence.

La grande-duchesse Sophie comptait aussi parmi les fidèles de Liszt dont elle admirait la grandeur et la distinction, comme homme et comme artiste. «Montrez-moi quelqu'un qui possède les mêmes qualités, disait-elle, et je tolérerai également ses défauts!» Et elle imposait silence ainsi aux créatures mesquines qui dénigraient le grand homme.

Suscitées ou protégées par Charles Alexandre, de nombreuses institutions artistiques surgirent peu à peu à Weimar. Ce fut, en 1859, la Fondation Schiller, suivie l'année d'après par l'inauguration d'une «Ecole d'art». Le comte Stanislas Kalckreuth qui dirigeait cette dernière y appela des maîtres tels que Böcklin, Lenbach, Pauwels, Begas, Ramberg, Brendel, dont les travaux, comme auparavant ceux de Preller, de Genelli, de Wislicenus, contribuèrent à la célébrité de la ville. Puis ce fut, de 1863

à 1869, l'érection d'un musée illustré par le cycle très admiré de l'«Odyssée» de Preller. De même, la Wartburg, celui de tous les châteaux allemands qui est le plus entouré de légendes et de poésie, surgit renouvelée à la suite d'importants travaux qui lui rendirent sa splendeur passée et dont l'achèvement, en 1867, coïncidant avec le 8^{ème} centenaire de sa fondation, fut solennellement fêté par l'exécution de la «Sainte-Elisabeth» de Franz Liszt. La Société Shakespeare (1864), une École de musique et d'orchestre (1872), la Société Goethe (1885) furent fondées successivement. Des monuments de princes et de poètes furent érigés en grand nombre et leur inauguration donna lieu à de brillantes fêtes comme Charles Alexandre aimait à les donner à sa ville et à son pays; les réunions intermittentes de l'«Association générale allemande de musique» fondée par Liszt et celles, annuelles, des Sociétés Shakespeare et Goethe en amenèrent également. Une exposition permanente d'art et d'industrie, extrêmement riche, ouvrit aussi ses portes. Enfin, à la mort du dernier petit-fils de Goethe, la grande-duchesse Sophie entra en possession de l'héritage du poète et fonda le Musée national Goethe, ainsi que les Archives Goethe-Schiller pour lesquelles on construisit un palais monumental.

Le grand-duc étendait sa protection non seulement aux arts, mais encore aux sciences. Il voyait dans la «liberté des recherches et de l'enseignement» l'une des gloires d'Iéna, la «source de son perpétuel rajeunissement». Il exprimait cette même conviction à Charles de Hase, en louant l'Université d'Iéna de savoir atteindre les hauteurs scientifiques non par des moyens ordinaires, mais par l'esprit de liberté qui y régnait. Il aimait à

entretenir des relations suivies avec le célèbre historien de l'Eglise, comme aussi avec Kuno Fischer, Häckel, Georges Ebers, Erich Schmidt et d'autres. Il attirait volontiers dans sa résidence des personnalités de marque, et si les uns ne faisaient que passer, d'autres s'y fixaient définitivement. Hoffmann de Fallersleben, Gutzkow, Scheffel, Bettina d'Arnim, Hermann Grimm, Stahr, Fanny Lewald, Hebbel, Roquette, Gustave Freytag, Bodenstedt, Heyse, Richard Voss, Wildenbruch et bien d'autres savaient et savent encore apprécier la bienveillance et l'hospitalité courtoise du grand-duc Charles Alexandre.

Celui-ci ne manquait pas non plus d'entretenir des rapports avec une série de notabilités étrangères : Andersen, Macaulay et Thackeray, Rémusat, Chateaubriand et Madame Récamier, Thiers et Guizot, Mignet, Victor Hugo, Ary Scheffer, le duc de Sermoneta, connu par ses études sur Dante, le cardinal Antonelli, sans compter les nombreux musiciens avec lesquels Liszt le mettait en contact.

Charles Alexandre vouait à son théâtre des soins continus. Goethe n'en avait-il pas été le directeur et n'était-ce pas là que ses ouvrages et ceux de Schiller avaient vu, pour la première fois, le feu de la rampe ? Les intendants qu'il lui donna — Ziegesar, Beaulieu, Dingelstedt, Loën, Bronsart, Vignau se succédant au cours des années — devait être guidés par les grandes traditions weimariennes. Lui-même considérait cette institution artistique comme un bien qui lui imposait de lourdes responsabilités non seulement vis-à-vis de Weimar, mais vis-à-vis de l'Allemagne entière. Aussi ne voulait-il y admettre que les meilleures œuvres du répertoire ancien ou moderne.

C'est sous la direction de Liszt que l'Opéra de Weimar fut à son apogée. Dingelstedt chercha à élever les représentations dramatiques au même niveau, mais leur activité commune ne dura guère plus d'une année. Dingelstedt n'était pas musicien et ne considérait l'opéra que comme un mal nécessaire. En outre, sa femme Jenny, née Lutzer, qui avait chanté autrefois les rôles de soubrette et qui avait été une célèbre vocalisatrice, exerçait sur lui une grande influence, sans avoir la moindre compréhension de la nouvelle école dramatique. Si bien qu'égaré par ses préjugés, il accueillait avec beaucoup de méfiance les œuvres patronnées par Liszt, les considérant tout au plus comme de géniales « expériences ». Aussi toléra-t-il pour le moins — lui qui devait à Liszt sa situation à Weimar — l'opposition injustifiée dont souffrit le « Barbier de Bagdad » de Cornelius, lors de sa première représentation, le 15 décembre 1858. Liszt, qui avait tenu à diriger l'œuvre de son disciple, en fut grièvement offensé, et à la suite de cette brutale gaminerie il déposa pour toujours le bâton de chef d'orchestre de théâtre. Il renonça du reste en même temps à son activité directoriale hors de Weimar et abandonna, contrairement à ses habitudes antérieures, toute participation à la vie musicale publique. Cependant il dirigea encore à Weimar, en août 1861, les concerts de l'« Association générale allemande de musique » où, pour la première fois après des années d'exil, Wagner se trouvait au milieu de ses collègues allemands, sur le sol allemand. Ce fut la dernière apparition de Liszt en qualité de maître de chapelle de la Cour grand-ducale.

Quelques semaines plus tard l'Altenburg fut fermée.

Liszt partit pour Paris et de là se rendit à Rome. La princesse de Sayn-Wittgenstein l'y avait précédé dès le mois de mai 1860, après avoir marié sa fille, en octobre 1859, au prince Constantin de Hohenlohe-Schillingsfürst, futur premier grand-maître de la Cour de l'empereur d'Autriche. Elle désirait alors obtenir du pape qu'il reconnût son divorce prononcé en Russie pour faire bénir par l'Eglise les liens qui l'unissaient à Franz Liszt. Enfin, après de longs mois d'attente, la dispense pontificale fut délivrée, mais un événement aussi tragique qu'inattendu survint : des intrigues de sa parenté polonaise firent échouer au dernier moment la célébration du mariage, dont les préparatifs à l'église avaient déjà été faits. Il est vrai que Pie IX n'avait ordonné que le retard de la cérémonie; mais la princesse, avec le fatalisme dont elle était coutumière, interpréta cet ordre dans le sens le plus douloureux pour son tempérament dominateur, — elle abandonna du coup toute idée de mariage. Quand le Ciel, pensait-elle, parle par des signes aussi évidents, le chrétien doit se soumettre avec humilité. Elle persista même dans ce renoncement définitif, lorsque, en mars 1864, la mort du prince Wittgenstein lui rendit son entière liberté. Elle décida alors de se consacrer elle-même et de consacrer Liszt à l'Eglise. Lui réformerait la musique de l'Eglise romaine; elle mettrait ses écrits au service de cette même Eglise. Le grand musicien se conforma à son vœu, entra dans les ordres mineurs et prit l'habit ecclésiastique. La cérémonie eut lieu le 25 avril 1865, dans la chapelle de l'archevêque et futur cardinal Hohenlohe, au Vatican.

Les désillusions ne tardèrent pas. Rome resta indifférente et étrangère à la musique de Liszt, trop imprégnée

de l'esprit des temps modernes. Elle n'éprouvait aucun besoin de réforme musicale. Liszt créa dans le calme et la retraite ses grandes œuvres liturgiques et religieuses. Toutefois il dut peu à peu reconnaître qu'il ne lui était pas possible de rester longtemps éloigné de la vie artistique allemande qui formait en quelque sorte l'aliment naturel de sa vie et de son être musical. Les prières, les appels de son ami le grand-duc se faisant toujours plus pressants, vinrent ainsi au-devant des aspirations de sa nature d'artiste. Liszt fit d'abord de courtes apparitions à Weimar, en 1864, en 1867, puis, à partir de janvier 1869, il revint chaque année passer plusieurs mois dans la résidence des bords de l'Ilm. Ne disait-il pas lui-même qu'il se sentait «incrusté» dans cette famille seigneuriale dont il partageait en intime toutes les joies et toutes les douleurs? Il avait servi en ami dévoué trois générations successives. Il avait été leur maître. C'était lui qui avait enseigné la composition à Marie Paulowna et qui avait revu ses œuvres musicales. Lui qui avait guidé la grande-duchesse Sophie dans ses études de chant et dans celles de piano sa fille, la princesse Elisabeth, future duchesse Jean Albrecht de Mecklembourg, régente de Brunswick, décédée en 1908. Toutes étaient attachées à lui comme à un membre de la famille.

La princesse de Sayn-Wittgenstein ne quittant plus Rome, le maître dut abandonner, non sans regret, sa chère demeure de l'Altenburg. C'était dans le courant de l'été de 1867. Le grand-duc lui offrit alors en échange un intérieur d'artiste, plus modeste, mais très poétique, dans la «Hofgärtnerie». Comme partout où il séjournait, Liszt attira ici de nombreux artistes auxquels il ouvrait

la voie haute et pure du grand art. Les plus grands pianistes, de jeunes compositeurs en nombre considérable venaient à lui, pour recevoir ses enseignements et pour se former à son exemple.

Cependant, attiré par la présence de la princesse de Sayn-Wittgenstein, Liszt passa chaque année quelque temps soit à Rome, soit à la Villa d'Este toute voisine. Et lorsqu'il se fut chargé d'obligations nouvelles en acceptant la présidence d'honneur de l'Académie nationale de musique fondée à Budapest en 1875, il partagea le soir de sa vie entre Weimar, Rome et Pest, abstraction faite de voyages toujours fréquents. Il ne s'accordait nul repos. «Pour cela nous aurons l'éternité», avait-il coutume de répondre à ceux qui le lui reprochaient. Ses forces déclinaient cependant. Il entendit une fois encore «Parsifal» et «Tristan», puis, le 31 juillet 1886, Dieu le rappela à lui. Il mourut à Bayreuth même et c'est là qu'il dort de son dernier sommeil.

Celle qui avait été son bien le plus précieux sur cette terre, celle qu'il avait désignée comme son héritière universelle mourut à son tour peu de mois plus tard, le 8 mars 1887, à Rome. Sa fille, la princesse Marie Hohenlohe, institua la Fondation Liszt avec le capital de M. 70000 qui composait la succession du maître, car sa générosité royale distribuant des millions l'avait empêché d'amasser des biens pour lui-même. De plus, elle rassembla tous les objets précieux qui avaient appartenu à Liszt, tous les souvenirs, instruments, tableaux, autographes musicaux, documents, manuscrits, bijoux, etc., pour créer un Musée Liszt dont elle offrit les trésors en hommage au grand-duc Charles Alexandre. Celui-ci les disposa alors

dans les appartements que Liszt avait occupés, à la «Hofgärtnerei».

Charles Alexandre survécut plus de quinze années à son grand ami. Il vit mourir l'un après l'autre sa sœur l'impératrice Augusta, son fils unique le grand-duc héréditaire Charles Auguste, sa femme la grande-duchesse Sophie avec laquelle il avait pu célébrer encore ses noces d'or, enfin son petit-fils Bernard Henri. Lui-même eut le privilège de vivre pleinement jusqu'au bout sa noble vie toute consacrée au culte du Beau et du Bien. Il avait atteint sa quatre-vingt-deuxième année, lorsque, le 5 janvier 1901, il franchit le sombre défilé qui conduit aux demeures éternelles.

Leipzig, le 14 septembre 1908.

La Mara.

NOTES ET FRAGMENTS DIVERS.

- P. 3. 1) L'original porte, par erreur, 1844.
- P. 5. 1) Edouard G. (1797—1866), chanteur, acteur et régisseur au Théâtre de la Cour, à Weimar.
- P. 6. 1) Le poète danois (1805—1859) était lié d'amitié avec le grand-duc héréditaire d'alors et fut souvent son hôte depuis sa première visite à la Cour de Weimar dans le courant de l'été de 1844.
2) Le célèbre diplomate français, duc Charles de Talleyrand-Périgord (1754—1838).
3) Franz von Sch., conseiller de légation, poète et écrivain, qui fut l'ami intime de Franz Schubert. Il mourut à Dresde en 1882.
4) Littérateur qui publia les «Entretiens avec Goethe» (1792—1854).
- P. 8. 1) Introduction de la «Divine Comédie» de Dante.
- P. 9. 1) Théâtre de la Porte de Carinthie, à Vienne, le futur Opéra de la Cour.
- P. 10. 1) D. (1797—1848) souffrait d'une affection cérébrale et n'en guérit plus.
- P. 11. 1) Henri Guillaume E., violoniste-compositeur (1814—1865).
2) Le chambellan de Z. (mort en 1853) fut intendant du Théâtre de la Cour de 1847 à 1851.
- P. 13. 1) Lise Chr. (1857—1853.)
- P. 14. 1) O. L. B. W. (1799—1851), improvisateur et écrivain, professeur à Iéna.
- P. 15. 1) Intendant de 1828 à 1847.
- P. 18. 1) Victime de la révolution, le prince F. L. fut assassiné par la populace en 1848, à Francfort s. M.
- P. 19. 1) M. (1774—1852) reçut de Napoléon I^{er} le titre de Duc de Raguse.
- P. 23. 1) Pendant la guerre du Schleswig-Holstein.

- P. 23. 2) Au sujet du «Tannhäuser» de Wagner.
3) On sait qu'il venait de quitter Dresde et qu'il était en fuite.
- P. 24. 1) Le duc Ernest II.
2) La belle et spirituelle amie de Chateaubriand (1768—1848).
Le salon de M^{me} R. (1777—1849) était un lieu de réunion favori du monde intellectuel.
3) Ses leçons de chant.
- P. 26. 1) Anniversaire de naissance de Charles Alexandre.
- P. 27. 1) La correspondance Wagner-Liszt (I, N. 24) nous apprend que ce dernier envoya à son ami, le 29 juillet, une somme de 100 thaler de la part d'un admirateur anonyme, — le grand-duc.
- P. 28. 1) Les fêtes du centenaire de Goethe.
2) Frédéric P., le peintre de l'«Odyssee» (1804—1878).
3) La lettre en question n'existe probablement plus. Elle ne se trouve pas avec le reste de la correspondance, mais elle accompagnait sans doute le premier «Exposé d'un projet de la Fondation-Goethe» d'où Liszt tira ensuite sa brochure: «De la Fondation-Goethe à Weimar». Ce premier exposé de l'ouvrage fut donné plus tard par le grand-duc Charles Alexandre aux Archives Schiller-Goethe, à Weimar, mais sans la lettre qui s'y rapportait.
- P. 29. 1) Bernard de W. (1804—1870) était depuis 1843 ministre d'Etat, à Weimar.
- P. 30. 1) Elle était tombée malade du typhus, à son retour d'Helgoland.
2) Gustave S. (1816—1882), chef d'orchestre et compositeur scénique.
- P. 33. 1) Pseudonyme du poète novelliste Charles Adolphe Suckow (1802—1847).
2) Elle eut lieu en effet le 13 juin 1852. Liszt fut ainsi le premier qui transporta sur la scène le poème avec la musique de Schumann.
- P. 37. 1) Le baron de B. succéda à Ziegesar comme intendant du Théâtre de la Cour et occupa ces fonctions de 1851 à 1857.
- P. 40. 1) Compositeur d'opéras (1789—1861); maître de chapelle de la Cour de Weimar dès 1836, il avait intrigué contre Liszt et avait été mis à la retraite.
- P. 43. 1) Chef de la légation de Russie, à Weimar.
2) Fêté en l'honneur du grand-duc Charles Alexandre qui

avait pris en mains le gouvernement après la mort de son père.

- P. 44. 1) Marche de fête («Huldigungsmarsch») de Liszt.
2) Joachim R., compositeur de musique (1822—1882).
- P. 45. 1) Anniversaire de la naissance de feu le grand-duc Charles Frédéric.
2) Intendant des Théâtres de la Cour, à Berlin.
- P. 46. 1) Henri Hoffmann de Fallersleben (1798—1871), poète et linguiste, vécut à Weimar de 1854 à 1860 et publia l'«Annuaire de Weimar» en collaboration avec le germaniste Oscar Schade.
- P. 48. Toast prononcé en l'honneur de S. A. R. le grand-duc, à l'Altenburg, le 28 août 1854.

Aujourd'hui la ville et le pays entier rendent hommage à leur prince; nous voulons, nous aussi, entonner joyeusement un hymne de reconnaissance au noble protecteur des arts et des sciences, au veilleur énergique qui réveille les jeunes forces intellectuelles sommeillantes, à celui qui voudrait donner aux temps nouveaux un éclat semblable à celui du passé. Certes, ce qui fut une fois ne reviendra tel quel; ce qu'un jour enfanta, un autre jour ne nous le rendra pas pareil. Mais ni l'art ni la science ne peuvent vieillir, puisque l'esprit donne toujours la vie à de nouvelles créations. Si l'œuvre nouvelle est belle, bonne, originale, son ère aussi sera belle et digne de louange. Le beau et le bien ne sont liés ni au jour, ni à l'heure, ni à aucun lieu, ni à aucun nom. Gloire à l'effort qui répand dans la vie les semences de belles floraisons; élevons-nous à de nobles vouloirs qui feront la gloire et la joie de nos contemporains! Gloire à l'effort qui tend à rendre aux esprits désabusés la foi au Vrai, au Beau, au Bien! Gloire à l'effort, et qu'aucun stupide bourgeois ne s'imagine qu'à cause de son argent le monde entier lui appartient. Gloire à l'effort! Que des hommes d'intelligence et de cœur s'allient et que, formant une union spirituelle, ils s'adonnent à l'art, à la science, sans jamais laisser leur zèle se relâcher, ni leur courage défaillir. Alors on ne dira plus: Weimar, la ville des Morts, mais on célébrera dans l'avenir Weimar, la Cité des Vivants.

Hoffmann.

- P. 48. 1) Demeure de la princesse de Sayn-Wittgenstein et de Liszt.
- P. 49. 1) Maurice Gottlieb S., poète humoriste et satirique, né en 1795 à Lovas-Bereny, en Hongrie, mort en 1858 à Baden près Vienne.
- P. 50. 1) Le grand écrivain français (1803—1870).
2) Née Brentano (1785—1859), auteur des «Lettres de Goethe à une enfant», etc.
3) Peintre aquarelliste hongrois de talent.
- P. 51. 1) Première partie: «Enfer» de la «Symphonie Dantesque», de Liszt.
2) Edmond S. (né en 1830), violoniste distingué, successeur de Joachim et de Laub comme premier violon solo de l'orchestre de Weimar. Il se fixa en 1861 à Stuttgart.
3) Bernard C. (né en 1822), était depuis 1853 l'excellent violoncelle solo de l'orchestre de Weimar. Il passa ensuite à Moscou, puis à Francfort s. M.

P. 52 et 53. La lettre ci-dessus de Liszt était accompagnée des lignes suivantes de Richard Wagner:

A S. A. R. le grand-duc Charles Alexandre de Saxe-Weimar.
Monseigneur!

Mon cher ami vous rend compte de mon activité et de mes œuvres. Je suis certain qu'il le fait avec ce noble enthousiasme auquel je dois déjà de si grands succès et qu'il réussit mieux que qui que ce soit à me recommander de nouveau à votre sympathie et à votre protection. Toutefois je ne puis m'empêcher d'offrir à V. A. R. l'expression personnelle des sentiments de reconnaissance que je ressens si profondément.

Le monde n'ignore plus le rôle que, déjà depuis des années, vous jouez dans ma vie en me réconciliant avec elle, en me comblant de bienfaits. Il sait que j'ai trouvé en V. A. R. le protecteur et l'ami princier dont les faveurs me remplissent d'espérances nouvelles pour mon avenir artistique, celui dont les efforts suivis me permettent d'entrevoir une amélioration sensible de mon existence tourmentée. Et si je désire que ces nobles efforts réussissent, ce n'est pas seulement pour moi, croyez-le, mais aussi pour qu'il me soit possible de donner à V. A. R. un témoignage de ma profonde gratitude et de mon dévouement, en y employant le meilleur de mes facultés. Plus le succès est

douteux et plus je dois craindre de ne pouvoir jamais vous témoigner ma reconnaissance, plus je me sens pressé de l'exprimer à V. A. R., également dans le cas où l'issue de ma tentative serait absolument défavorable. Puisse ce sentiment — s'il ne m'est pas donné d'en fournir au monde des preuves évidentes — trouver ici son expression d'autant plus intime et plus profonde, en reconnaissant avec joie et gratitude les obligations que j'ai la conscience d'avoir contractées envers mon noble protecteur.

Qu'il me soit donc permis, quel que soit le résultat de vos généreux efforts, de me dire toujours, avec les sentiments les plus profonds de respectueuse reconnaissance et d'inaltérable dévouement,

de V. A. R. le très humble et fidèle serviteur

Richard Wagner.

Zurich, le 31 octobre 1856.

- P. 55. 1) Il avait dirigé le 26 février, à Leipzig, dans un concert du «Gewandhaus» au bénéfice du fonds des pensions de l'orchestre, ses poèmes symphoniques «Préludes» et «Ma-zepa» qui avaient rencontré une vive opposition.
- P. 56. 1) Chef de la maison d'éditions de Stuttgart.
2) Ernest R. (1804—1861), sculpteur, auteur du groupe Goethe-Schiller à Weimar.
3) Le monument de Charles Auguste est dû au ciseau de Donndorf; il fut érigé en 1875.
- P. 57. 1) Médecin.
2) Le centenaire de la naissance de Charles Auguste fut célébré solennellement et Dingelstedt (1814—1881) se chargea alors pour dix ans de l'intendance de la scène de la Cour à Weimar.
- P. 58. 1) Daniel L., né en 1839 à Rome. Il était très doué et fit à Vienne des études de droit. Il mourut en décembre 1859, chez sa sœur, M^{me} Cosima de Bülow, à Berlin.
- P. 59. 1) Ceci se rapporte au «chant populaire» de Weimar réclamé par Liszt et dont celui-ci écrivit la musique sur des vers de Cornelius.
2) Jean-Népomucène H. (1778—1837), pianiste-virtuose et compositeur, élève de Mozart, avait été autrefois maître de chapelle de la Cour de Weimar.

- P. 60. 1) Rodolphe L. (1819—1905), peintre de portraits et d'histoire, vécut longtemps à Rome, puis à Londres.
2) Ceci a trait sans doute au «Prélude de Fête» que Liszt écrivit pour orchestre dans ce but.
- P. 61. 1) Chanteurs du Théâtre de la Cour de Weimar.
- P. 62. 1) Charles G. (1811—1878) fut de 1862 à 1864 secrétaire général de la Fondation Schiller allemande, à Weimar.
2) Frédéric H. (1813—1863) assistait à la représentation de sa «Geneviève».
3) Edouard L. (1830—1904), directeur de la musique de la Cour, à Weimar, dès 1858, devint plus tard directeur général de la musique de la Cour, dans cette même ville.
4) Liszt avait été le premier à représenter, en 1855, la «Geneviève» de Schumann, après l'insuccès de la première de Leipzig (1850).
- P. 63. 1) Guillaume de K. (1805—1874).
2) Les peintures des chambres dites de la Réformation ont été exécutées plus tard en majeure partie par Ferdinand Pauwels (m. en 1904). Paul Thumann ainsi que les peintres belges Struys et Benjamin Linnig y collaborèrent.
- P. 64. 1) Le compositeur de Lieder (1815—1892).
2) Hans de B. (1830—1894), élève de Liszt et depuis le mois d'août 1857 son gendre.
- P. 65. 1) Pierre C. (1824—1874), élève de Liszt. Son opéra «Le Barbier de Bagdad» avait été outrageusement sifflé la veille, lors de sa première exécution, par un parti d'opposition.
- P. 66. 1) Chimiste célèbre (1803—1873). La nouveauté de son miroir consistait en l'emploi d'une proportion nouvelle de mercure empêchant les «taches» de se produire.
2) Pauline V.-Garcia (née en 1821). La grande cantatrice, actrice et pédagogue était l'élève de Liszt pour le piano.
- P. 67. 1) Frédéric H., de son vrai nom baron Münch-Bellinghausen (1806—1871), poète autrichien, fut nommé en 1867 intendant général des Théâtres de la Cour, à Vienne. Liszt a écrit la musique d'un de ses poèmes: «Vor hundert Jahren».
- P. 69. 1) Du «Misanthrope» de Molière.
- P. 71. 1) Le Major S., à Maxen près de Dresde, organisa une Lotterie-Schiller dont le bénéfice fut versé en majeure partie à la caisse de la Fondation-Schiller.

P. 72. 1) Fondations Goethe et Schiller.

2) Le programme comprenait quatre grands concerts. Le premier, au théâtre, fut consacré aux œuvres de Schumann, Schubert, Mendelssohn, Berlioz, Wagner, Franz et Liszt. Deux autres eurent lieu à l'église avec la «Messe solennelle de Gran» de Fr. Liszt, sous la direction de l'auteur, et la «Messe en si mineur» de J.-S. Bach, sous la direction de C. Riedel. Une matinée de musique de chambre compléta cet ensemble de réunions musicales d'où sortit l'«Association générale allemande de musique». Liszt en fut le fondateur et il resta l'âme de l'association jusqu'à sa mort.

P. 73. 1) La grande-duchesse douairière Marie Paulowna, mère du grand-duc, était morte le 23 juin.

2) Stanislas, comte de K. (1820—1894), paysagiste, fut directeur de l'Ecole d'Art de Weimar, de 1860 à 1876.

3) La Fondation Schiller dont les bases avaient été établies en 1855, venait de se constituer, dans une assemblée générale à Dresde, du 8 au 10 octobre 1859. Weimar avait été choisi comme siège central pour les cinq années suivantes.

P. 74. 1) Berthold A., romancier (1812—1882).

P. 75. 1) Hans G., l'auteur de la statue de Wieland, à Weimar.

2) Pour le centenaire de la naissance du poète.

3) Emile P. (1823—1880), poète, écrivain et conférencier, vécut principalement à Weimar.

4) Né à Laibach en 1818, m. à Berchtesgaden en 1893.

P. 76. 1) Ministre de la Cour de Weimar.

P. 77. 1) Frédéric E. (1819—1872), critique d'art, professeur à l'Académie des Beaux-Arts de Berlin, rédacteur du «Deutsches Kunstblatt» (1850—1858).

P. 78 et 79.

Toast prononcé par Liszt aux Fêtes du centenaire de Schiller.
1859.

L'honneur m'est échu d'évoquer en ce jour de fête la mémoire de celui de tous les grands hommes de l'Allemagne dont le nom, universellement connu, est — en un pareil moment à Weimar surtout — le plus étroitement lié à celui de Schiller: Goethe!

Ses œuvres ont fécondé tout un siècle. Elles donnent à tout homme cultivé la mesure certaine de ses propres

facultés de compréhension. Combien ne serait-il pas superflu d'ajouter ici des commentaires nouveaux ou de nouvelles louanges à l'immense littérature que ces œuvres ont suscitée. Il me sera donc permis de ne rappeler le souvenir du grand homme qu'à un seul point de vue et de ne voir ici en Goethe que l'ami de Schiller, son collaborateur égal et glorieux au grand œuvre de la littérature universelle qui les amena, les éleva tous deux à une sorte de communion universelle.

Le ciseau de maître Rietschel a popularisé le premier cette conception, à Weimar, et il en sort un avertissement sérieux et solennel, un appel à l'union, à la coopération franche, généreuse et persistante de toutes les forces, à l'abandon justifié de toute dispute mesquine, de toute dissension. Car c'est seulement en tant que nous ne confondrons pas le libre développement de l'individualité avec les faux calculs d'un sot égoïsme que nous ferons des choses grandes et durables!

Goethe et Schiller furent «nôtres». Elevons-nous en esprit et par l'effort de notre conception jusqu'à eux, soyons, soyons «leurs» afin qu'ils ne soient pas dépaysés au milieu de nous. N'abâtardissons pas notre époque. Elle s'impose à nous dans sa grandeur et l'heure est passée où l'on pouvait s'attarder avec loisir auprès d'un groupe d'épignes bornés et exclusifs. Goethe n'a-t-il pas dit très justement: «Le monde devient chaque jour plus grand, plus vaste, faites en sorte qu'il devienne aussi meilleur et plus parfait!»

Vive l'ami de Schiller! Vive Goethe!

- P. 79. 1) Martha S., fille du chapelain russe de la G. D. Maria Paulowna à Weimar, élève de Liszt. Elle fut la maîtresse de piano de la grande-duchesse Marie de Russie, future duchesse d'Edimbourg et de Cobourg. Plus tard, en qualité de diaconesse, elle dirigea les services hospitaliers pendant la guerre russo-turque.
- P. 82. 1) L'«Ordre de la Palme» dont le grand-duc projetait la reconstitution, s'appelait aussi «fruchtbringende Gesellschaft» (association fructifère). Il avait été fondé le 21 août 1617, à Weimar, d'après le modèle des Académies italiennes. Le prince Louis d'Anhalt-Cöthen, son

fil, les trois ducs de Weimar, Jean Ernest, Frédéric et Guillaume, ainsi que quelques autres notabilités weimariennes en furent les initiateurs. Le but principal de l'association était «de pratiquer la langue maternelle avec tout le charme et toute la précision possibles, dans des discours, des écrits et des poèmes, et de la maintenir ainsi dans la voie du bon sens, en sauvegardant son caractère propre et en luttant contre l'intrusion de locutions étrangères». Chaque membre recevait un nom spécial. Le chef de l'association devait toujours être un prince allemand. Louis d'Anhalt eut pour successeur Guillaume IV de Saxe-Weimar («le Savoureux») de 1651 à 1662, puis ce fut le tour du duc Auguste de Saxe à présider aux destinées de l'«Ordre de la Palme» jusqu'au jour de la dissolution de ce dernier, en 1680.

P. 84. 1) La mort de Daniel, fils de Liszt.

P. 85. 1) Ernest Maurice A. (1769—1860.)

2) Dans ses «Wanderungen mit dem Freiherrn von Stein», A. raconte (par erreur, ainsi que les recherches de Treitschke l'ont prouvé par la suite) un acte de brigandage qui aurait été commis à Oels, par le prince Wrede. Ce récit fut interprété comme une offense à toute l'armée bavaroise et valut à son auteur deux mois d'emprisonnement.

P. 86. 1) Théodore M. (1817—1903), célèbre historien et archéologue, professeur d'histoire ancienne à l'Université de Berlin.

P. 89. 1) Louis S. (1784—1859), violoniste et compositeur, pendant de longues années maître de chapelle de la Cour de Cassel.

2) Ignace M. (1794—1870.)

P. 91. 1) Henri D. (1804—1892) fut de 1849 à 1869 chef d'orchestre de l'Opéra de la Cour, à Berlin.

P. 92. 1) Ferdinand H. (1811—1885), pianiste, compositeur et musicographe, dès 1850 chef d'orchestre de la ville et directeur du Conservatoire, à Cologne.

2) Wilhelm T. (1811—1891), maître de chapelle de la Cour, à Berlin, connu surtout comme auteur d'une série de mélodies vocales pour les enfants.

3) Jules R. (1812—1877), directeur des concerts du Gewandhaus, à Leipzig et, à partir de 1860, maître de chapelle de la Cour, à Dresde.

4) Maréchal de la Cour, à Weimar.

5) Caissier du théâtre.

- P. 94. 1) La princesse qui s'était adressée à Rome pour obtenir la dispense pontificale, et Liszt lui-même partaient de cette idée fausse que l'opposition à leur mariage était dirigée par la famille Wittgenstein. Ils voulaient donc faire intervenir l'ambassade russe, pour paralyser cette influence. Le grand-duc entra dans leurs vues avec beaucoup de bienveillance. Toutefois il apparut clairement plus tard que les adversaires se recrutaient dans la parenté polonaise de la princesse. Les Wittgenstein restèrent neutres. Après la première catastrophe de son départ intempestif, après surtout le mariage de la princesse Marie avec le prince Hohenlohe (octobre 1859), ils ne songeaient nullement à intervenir dans les affaires de la princesse dont la destinée leur était devenue absolument indifférente.
- 2) Secrétaire d'état du pape Pie IX (1806—1876).
- P. 97. 1) L'un des plus grands généraux de son temps (1644—1711).
- 2) Sébastien Ch., écrivain français (1740—1794).
- P. 98. 1) Auguste, comte P., poète (1796—1835).
- P. 100. 1) Nicolaus Carita, marquis de C., savant distingué (1743—1794).
- P. 102. 1) La princesse Pauline Metternich-Sandor dont le mari était alors ambassadeur d'Autriche à Paris.
- 2) L'Ordre du Faucon.
- P. 103. 1) Celui de chambellan.
- 2) Frédéric Guillaume Constantin, prince de Hohenzollern-Hechingen (1801—1869), avait le plus souvent sa résidence à Löwenberg, en Silésie, depuis qu'en 1850 il eut cédé sa principauté à la Prusse.
- P. 104. 1) François Pierre G., écrivain et homme d'Etat français (1787—1874).
- 2) Le marquis de B. (1739—1800), général français, écrivit des «Mémoires sur la Révolution française».
- P. 104 et 105, fragments des «Lettres de voyage de Felix Mendelssohn-Bartholdy», dans l'ordre où ils apparaissent au cours de la lettre No. 82 :

«Chaque jour, avant midi, je dois lui jouer sur le piano des morceaux des divers grands compositeurs, par ordre chronologique, et lui expliquer comment ils ont fait progresser l'art. Pendant ce temps-là, il se tient assis dans

un coin sombre comme un Jupiter tonnant, et ses yeux lancent des éclairs. Il ne voulait pas du tout mordre à Beethoven. Mais je lui dis que je ne savais comment le lui faire comprendre et je me mis à lui jouer le premier morceau de la symphonie en ut mineur, qui lui fit une impression tout à fait étrange. Il commença par me dire: «Mais cela ne produit que de l'étonnement et n'émeut pas du tout; c'est grandiose». Il murmura encore quelques mots entre ses dents; puis, après une longue pause, il reprit: «C'est très grand et tout à fait étourdissant; on dirait presque que la maison va crouler. Mais que serait-ce donc, si tous les hommes ensemble se mettaient à jouer cela!»

«Hummel a corrigé des octaves parallèles et autres choses analogues dans l'Iphigénie en Aulide!»

«Les enfants sont vifs, assidus et câlins et c'est tout à fait charmant de les entendre parler du Faust de grand-papa.»

- P. 105. 1) Opéra de Gluck.
- P. 107. 1) Michelange Caetani (1804—1882, connu par ses recherches fameuses sur Dante.
2) B. de P. (1510—1589), le créateur de la céramique en France.
3) La princesse Carolyne Wittgenstein.
- P. 108. 1) Archiviste pontifical.
2) G., le grand physicien italien (1564—1642).
- P. 109. 1) Georges Henri P. (1795—1876), historien distingué.
2) Citation de Dante.
- P. 110. 1) Devise de l'Ordre du Faucon.
- P. 111. 1) Charles de H. (1800—1890), célèbre historien de l'Église, à l'Université d'Iéna.
- P. 112. 1) Telle avait été la réponse devenue célèbre de Liszt à la Princesse Metternich, femme du chancelier d'Autriche, qui lui avait demandé s'il faisait de bonnes affaires.
- P. 114. 1) Blandine, la fille aînée de Liszt, l'épouse d'Emile Ollivier, était morte en septembre.
- P. 115. 1) Le duc Bernard de Weimar, oncle du grand-duc, était mort en juillet 1862.
2) Gregorio A. (1590—1652), dès 1629 chantre de la Chapelle pontificale, auteur du célèbre Miserere à neuf voix que

la Chapelle sixtine chante au cours de la Semaine Sainte. L'œuvre dont la publication était interdite avait été écrite de mémoire, dit-on, par Mozart, après une audition.

3) De Mozart.

P. 116. 1) Symphonie héroïque.

2) Sonate en ut dièse mineur.

3) Antoine Frédéric O., écrivain français (1813—1853).

P. 119. 1) Louis St. (1835—1899), originaire de Presbourg, élève de Hellmesberger et de Böhm à Vienne, fut à partir de 1865 violon solo de l'orchestre de la Cour, des Concerts philharmoniques et des Concerts Hallé, à Londres.

2) Léopold D. (1832—1885), Dr. med., fut violoniste dans l'orchestre de la Cour, à Weimar, puis chef d'orchestre à Breslau et, à partir de 1871, à New-York.

P. 121. 1) Auguste K. 1831—1891, violoniste de grand talent, fut de 1863 à 1884 violon solo à Weimar.

P. 124. 1) C'était le premier retour du maître en Allemagne, depuis qu'il était parti pour Rome en 1861.

P. 125. 1) Charles G. (1813—1899), conseiller de droit à Iéna, secrétaire général de l'«Association générale allemande de musique» et, après la mort de Liszt, conservateur du Musée Liszt fondé à Weimar par la princesse Hohenlohe.

2) Franz B. (1811—1868), rédacteur de la «Neue Zeitschrift für Musik», membre fondateur et président de l'«Association générale allemande de musique».

3) Hans de Bronsart (né en 1830), élève de Liszt, pianiste et compositeur, intendant du Théâtre de la Cour de Hanovre, puis de celui de Weimar, vit actuellement à Munich.

P. 126. 1) Charles M.-H. (1834—1908), fut nommé en 1858 directeur de musique à Eisenach, en 1865 directeur de la musique d'église à Weimar. De 1872 à 1902, il fut directeur de l'Ecole de musique et d'orchestre grand-ducale dans cette même ville, il se retira à Berlin depuis.

2) Directeur de musique à Weimar.

P. 127. 1) Le mari de la princesse Carolyne W. était mort subitement en mars 1864.

P. 128. 1) 1827—1908, fut nommé en 1870 organiste de la Cour, à Weimar, et déploya en outre une grande activité comme pédagogue et comme rédacteur de journaux de musique.

- P. 128. 2) Auteur de plusieurs écrits sur Wagner (1806—1876).
- P. 129. 1) Allusion aux rapports de Liszt avec la princesse Wittgenstein et à ses projets de mariage avortés.
- P. 130. 1) Archevêque et grand-aumônier du pape, devint plus tard cardinal (1823—1896). C'est de lui que Liszt reçut les ordres mineurs. Ensuite Liszt fut son hôte chaque année, à la Villa d'Este.
- P. 131. 1) Antoine R. (1829—1894), le pianiste de génie.
2) Ferdinand D. (1810—1873), célèbre violoniste virtuose et pédagogue, «Konzertmeister» à Leipzig.
- P. 132. Morte à Paris le 6 février 1866. Elle vivait dans la maison d'Emile Ollivier.
- P. 133. Max B. (l'original porte par erreur Bruckner), né en 1838, professeur de composition à l'Académie royale de Berlin.
- P. 134. 1) L'exécution de sa Messe de Gran l'avait amené en mars à Paris où il resta un temps assez long.
2) L'œuvre avait été exécutée pour la première fois le 15 août 1865, à Budapest.
- P. 136. 1) Giovanni S. (né en 1843, élève de Liszt, pianiste et compositeur des plus remarquables à Rome.
- P. 137. 1) Liszt était venu à Weimar à la fin de juillet et y avait habité pour la dernière fois l'Altenburg. Après avoir illustré de sa présence le festival de musique de Meiningen, il avait dirigé le 28 août sa «Sainte-Elisabeth», pour les fêtes du huitième centenaire de la Wartburg.
2) Le poète Paul H. (né en 1830) que le grand-duc espérait attirer à Weimar.
- P. 138. 1) Frédéric de B. (1819—1892), écrivain et poète, alors intendant du Théâtre de la Cour de Meiningen.
- P. 139. 1) L'une des femmes les plus remarquables et les plus fêtées de son temps, élève de Chopin, amie de Liszt et de Wagner.
- P. 140. 1) Dans la «Hofgärtnerei», qu'il habita désormais.
2) Des cigares.
- P. 141. 1) La comtesse St., grande-maîtresse de la Cour de la grande-duchesse.
2) Cyprien G., sculpteur polonais, vivant à Paris (né en 1835).
- P. 142. 1) Louis N. (1831—1885), musicographe.
- P. 143. 1) Poète en dialecte bas-allemand (1819—1899).
2) La comtesse Schleinitz, épouse du ministre de la maison

- de Prusse, actuellement comtesse Wolkenstein-Trostburg.
- 3) Le valet de chambre de Liszt.
- P. 144. 1) Le duc Georges II.
- 2) Il semble que le baron Loën, qui avait succédé à Dingelstedt en octobre 1867, à Weimar, et qui conserva son poste jusqu'à sa mort survenue en 1887, avait eu alors l'intention de l'abandonner.
- 3) Le projet échoua.
- P. 146. 1) Pour pouvoir exécuter une série d'ouvrages de Wagner, parmi lesquels «Tristan et Iseult», le grand-duc avait prié le roi Louis II de Bavière d'autoriser les époux Vogl à y prêter leur concours.
- P. 147. 1) Edouard Sch., né à Strasbourg en 1841, vit à Paris.
- P. 148. 1) Wolfgang M. (1816—1873), poète lyrique et épique.
- 2) L'assemblée suivante de l'association des musiciens eut lieu non pas à Berlin, mais à Cassel.
- P. 149. 1) Le conseiller de la Cour Adolphe S., archéologue et critique d'art, était premier bibliothécaire à Weimar.
- 2) Wilhelm G., premier procureur.
- 3) Jacob G. (1785—1863), le fondateur de l'archéologie et de la philologie allemandes, publia en collaboration avec son frère Wilhelm (1786—1859) le «Deutsches Wörterbuch».
- P. 150. 1) Les fiançailles du grand-duc héréditaire Charles Auguste.
- P. 153. 1) Adolphe St. (mort en 1907), professeur d'histoire au Polytechnicum de Dresde, avait dédié au grand-duc une épopée intitulée «Gutenberg».
- 2) Ferdinand de S., poète autrichien (1833—1906).
- P. 154. 1) Joseph Victor de Sch. (1826—1886) écrivit pour le mariage du grand-duc héréditaire Charles Auguste une pièce de circonstance «Der Braut Willkomm auf Wartburg» dont Liszt composa la musique.
- P. 156. 1) Le cinquantenaire de son activité artistique.
- P. 157. 1) Jacob A. (né vers 1514), musicien néerlandais de grande valeur, compositeur fécond, fut pendant longtemps membre de la Chapelle pontificale à Rome, plus tard il s'établit à Paris.
- P. 159. 1) Liszt avait donné le 13 avril 1823, dans la salle de la Redoute, à Vienne, le concert mémorable auquel Beet-

hoven prit un vif intérêt et qui marqua le début de la célébrité européenne du grand pianiste.

- P. 162. 1) Robert de K., ambassadeur allemand à Rome (mort en 1903).
2) Joseph de K. (1827—1903), sculpteur apprécié spécialement par ses nombreux et élégants portraits en marbre. Il vivait surtout à Rome où il mourut.
3) Il y est encore, dans l'ancien salon de réception de Liszt.
- P. 163. 1) La princesse Carolyne Wittgenstein.
- P. 164. 1) Charles H. (1829—1884), spécialiste distingué de l'histoire des civilisations, ayant pris part à l'insurrection badoise de 1849, dut s'enfuir et vécut en qualité de professeur à Douai (1863—1870), puis à Florence. Sa femme, qui contribua beaucoup à répandre la musique allemande à Florence, et lui-même étaient liés d'intime amitié avec Liszt.
- P. 165. 1) La reine Olga de Wurtemberg.
2) Liszt organisa le 17 juin 1875, dans le «Tempelherrenhaus» du parc de Weimar, une fête artistique, pour célébrer la mémoire de l'amie défunte.
- P. 168. 1) Liszt a écrit ici en marge de la lettre: «terme de bénévolence exagérée, mais fort aimable. M. Hillebrand a pris soin de se protéger lui-même par ses talents et son savoir-vivre. F. Liszt».
- P. 169. 1) Le prince Henri VII.
2) Spiridion Knesevits, valet de Liszt.
3) Pour l'arrangement scénique d'Otto Devrient.
- P. 171. 1) Louis M. (1827—1896), compositeur et musicographe, dédia son œuvre au grand-duc, grâce à l'intermédiaire de Liszt.
2) Critique et musicographe réactionnaire (1813—1888).
- P. 172. 1) De son vrai nom Ferrari, le duc de G. amassa dans des entreprises de chemins de fer une énorme fortune qu'il consacra ensuite, avec le concours de sa femme, née marquise Brignoles-Sale (1815—1888), à des œuvres de bienfaisance et d'utilité publique. Les villes de Gênes et de Paris eurent la plus large part de ces munificences.
2) Camille S.-S. (né en 1835.)
- P. 176. 1) Pablo de S., le grand violoniste (1844—1908).
2) La princesse Charles de Prusse, sœur du grand-duc, venait de mourir.
3) Une dame russe qui, après s'être convertie à l'Eglise

catholique romaine, vivait à Paris et y tenait un salon intellectuel.

- P. 177. 1) L'écrivain Marie Espérance de S., née Brandt (1821—1899), vécut de longues années dans l'île de Crète. Elle exerça une précieuse influence dans les cercles philanthropiques et dans les associations pour la protection des animaux.
- P. 178. 1) Emile S., violoniste de renom (né en 1852).
2) Le prince Bernard Henri qui mourut à la Wartburg, le 1^{er} octobre 1900.
- P. 179. 1) 1840—1879, élève de Liszt.
- P. 180. 1) Gérard R. (1831—1896), explorateur africain, vécut longtemps à Weimar.
2) Ferdinand G. (1821—1891.)
- P. 181. 1) Successeur du comte Beust en qualité de maréchal de la Cour de Weimar.
- P. 182. 1) Hans, baron de W. (né en 1848), musicographe, depuis 1877 rédacteur des «Bayreuther Blätter».
- P. 183. 1) «Agnes Bernauer», premier opéra du génial chef d'orchestre, qui est actuellement directeur de l'Opéra, à Munich.
2) Le philosophe, né en 1825.
- P. 184. 1) Louis G. (né en 1848), historien, professeur à Berlin.
2) Petits-fils du poète.
- P. 185. 1) Otto V. (1822—1897), géologue, professa de 1856 à 1860 à l'Institut Senkenberg, à Francfort s. M., puis présida jusqu'en 1881 le «Freie deutsche Hochstift» qu'il avait fondé dans cette ville en 1859.
- P. 186. 1) La reine actuelle Wilhelmine de Hollande.
- P. 187. 1) Née à Paris en 1850, fille du poète Théophile G., épouse divorcée de Catulle Mendès (mort en 1909). Elle publia en 1882 un ouvrage sur «Wagner et son œuvre poétique».
2) Né en 1849, président du Conservatoire national de Buda pest, compositeur et poète fécond, pianiste de grand talent en dépit de l'accident de chasse qui le priva du bras droit.
- P. 188. 1) Michel M., le célèbre artiste hongrois qui se voua surtout à la peinture d'histoire et de genre (1845—1900).
- P. 189. 1) Lina R., à Munich (née en 1833).
- P. 190. 1) Auguste Guillaume A. (1816—1876), musicographe, vivait à Vienne depuis 1872.
- P. 191. 1) Le monument de Donndorf fut inauguré en 1884.

- P. 191. 2) Michel B. (1834—1897), historien de la littérature, connu entre autres par ses écrits sur Goethe, professa de 1873 à 1889 à l'Université de Munich.
- 3) Paul de J. (né en 1845), peintre russe très lié avec la famille Wagner, vit à Weimar.
- P. 192. 1) Hermann G. (1840—1876.)
- 2) Eugène d'A. (né en 1864), étudiait alors sous Liszt, à Weimar.
- P. 193. 1) La fille cadette du grand-duc, épousa plus tard le duc Jean Albrecht de Mecklembourg, régent de Brunswick, et mourut en 1908.
- P. 194. 1) Louis P. (1832—1903), vécut à partir de 1873 le plus souvent à Venise.
- 2) Efim W., peintre russe (né en 1848, vit à St. Pétersbourg.
- P. 195. 1) Né en 1839 à Bernau, dans la Forêt noire, vivait alors à Francfort s. M., aujourd'hui à Carlsruhe.
- 2) Albert B. (1827—1895), peintre d'animaux, professait depuis 1875 à l'Ecole d'art de Weimar qu'il dirigea aussi de 1882 à 1885.
- 3) Wassilij Wereschaguine, peintre russe connu surtout par ses tableaux militaires, ses marines, ses toiles d'architecture et de genre. Né en 1842, il périt dans un naufrage en 1904, au cours de la guerre russo-japonaise.
- P. 196. 1) Musicographe (1826—1896).
- P. 197. 1) Peintre hongrois — histoire, genre, portrait — (1827—1906), fut de 1859 à 1874 peintre de la Cour à St. Pétersbourg, où il mourut après avoir vécu de longues années à Paris.
- 2) La mort de Richard Wagner.
- P. 198. 1) La grande cantatrice dramatique qui fut pendant longtemps l'une des gloires de l'Opéra de la Cour à Berlin (née en 1842).
- P. 199. 1) Mathilde M. (née en 1847), appartient successivement au personnel de l'Opéra de la Cour à Munich (1866—1869), puis de Berlin (jusqu'en 1890). Elle se voua ensuite à l'enseignement.
- 2) Mathilde Marchesi, née Graumann, élève de Garcia (née en 1826). Après avoir renoncé aux succès de concert, l'éminente cantatrice se voua à l'enseignement et jouit aujourd'hui encore à Paris d'une renommée bien établie.

- P. 201. 1) Ambroise Th. (1811—1896, l'auteur de «Mignon», «Hamlet», etc., fut directeur du Conservatoire de Paris.
2) Jules M. (né en 1842), le compositeur.
3) Archevêque de Kalocsa (1816—1891) dont Liszt était souvent l'hôte.
4) Le comte A., actuellement ministre de l'instruction publique du royaume de Hongrie.
- P. 202. 1) Actuellement directeur du Théâtre allemand de Prague.
- P. 205. 1) Auguste B. (né en 1846, connu surtout comme compositeur de Lieder et d'une vaste tétralogie «Homerische Welt».
- P. 206. 1) Charles R. (1834—1907), directeur du Musée de Weimar, fondateur de la «Société Goethe» et, dans la suite, directeur du Musée national Goethe.
2) Rédacteur du «Journal de Weimar».
- P. 207. 1) Opéra de Felix Weingartner, actuellement directeur de l'Opéra de la Cour à Vienne.
2) Opéra de A. Gevaert (1828—1908). L'adaptation allemande était de Otto Neitzel.
3) Alexandre S., né à Charkow en 1863, élève génial de Liszt.
- P. 209. 1) Charles R. (1827—1888), fondateur de la grande société chorale mixte qui porte son nom, à Leipzig, succéda à Brendel comme président de l'«Association générale allemande de musique».
2) Editeur de musique, à Leipzig.
- P. 210. 1) Curt de Sch., ministre de Prusse auprès du Vatican, mort en 1894.
2) Nadine H., née Princesse Schahawskoi, excellente musicienne, élève de Liszt, à Rome.
-

1.

Monseigneur,

J'ai trop appris par expérience que les meilleures excuses ressemblent ordinairement aux plus mauvaises, pour ne pas éprouver un véritable embarras aujourd'hui en me permettant d'adresser ces lignes à V. A. R. — Non pas que je puisse douter de votre bonté à mon égard, Monseigneur, les preuves en ont été trop nombreuses et sont restées trop profondément gravées dans mon cœur. Mais ce souvenir même vient encore augmenter mon embarras. Il me serait assurément plus doux et plus naturel d'y répondre par un surcroît de zèle et d'activité, que d'avoir à solliciter votre indulgence pour des retards involontaires et une sorte de manquement à un service auquel je me sens attaché par tous les liens du point d'honneur et de la reconnaissance.

Lorsque je me décidai, l'automne dernier, à entreprendre le voyage d'Espagne, j'étais loin de prévoir qu'il devrait forcément ajourner mon retour à Weymar. Selon toute probabilité, deux mois me suffisaient pour Madrid et Lisbonne. La difficulté des communications, les exigences de la publicité impossibles à déterminer à l'avance dans ce pays, où, jusqu'à ce jour, aucun artiste de quelque valeur ne s'était aventuré — et par-dessus tout cela, l'imprescriptible puissance de l'imprévu qui règne et gouverne ici plus qu'ailleurs m'ont retardé au delà de toute mesure.

En Espagne, d'après la spirituelle maxime de M. de Rayneval (un des seuls diplomates français qui ait bien étudié ce pays), deux et deux font tantôt cinq, tantôt vingt-cinq — ou zéro — mais jamais quatre. Malheureusement pour moi (et je n'ose même me plaindre de ce malheur, lequel après tout

ne consiste que dans le trop bon accueil qu'on veut bien me faire et qu'en raison du retard qu'il met à mes projets de prédilection), mes deux mois projetés feront... sinon 25, du moins 5 ou 6.

Et en cela, ne croyez point, Monseigneur, qu'il y ait de ma part beaucoup de négligence, de laisser aller ou de caprice d'artiste. Assurément les merveilles de la nature et de l'art amoncelées sur ce sol exercent sur mon esprit une grande séduction; mais en définitive trois semaines ou un mois suffiraient pour satisfaire ma conscience de voyageur, si le *pundonoroso* (expression admirable de la langue espagnole qui marque l'actif du point d'honneur) de ma carrière n'était avant tout ma boussole aussi bien à Madrid qu'à Weymar, Paris ou Pétersbourg.

De tout temps, je le sais, des gens qu'on ne saurait accuser d'un excès d'imagination, ont traité les artistes d'êtres imaginaires, et se sont même mis en frais d'imagination pour expliquer notre conduite par la prépondérance exclusive de cette faculté, laquelle, à leurs yeux, est au moins un ridicule très grand, sinon un grave défaut ou un scandale digne de répression. Si ces reproches ont jamais eu quelque fondement, cela n'a pu être qu'à une époque où les artistes, placés dans une situation très inférieure, soit par leur éducation, soit par leur emploi, n'étaient guère à même de songer sérieusement à un certain équilibre social nécessaire à toute position. A l'heure qu'il est, la question se trouve un peu changée. Pour prétendre au rôle du véritable artiste, il s'agit non seulement d'avoir du talent, de l'élévation de cœur et d'esprit, mais encore du bon sens, de la logique dans la conduite, et j'oserai même dire, un certain esprit de calcul. A cet égard, si j'avais des reproches à faire à plusieurs d'entre eux, ce serait d'avoir plutôt exagéré cette tendance nécessaire et de s'être laissé trop exclusivement préoccuper par les questions bourgeoises. Au dire de ses amis les plus compétents en ces matières — MM. Rothschild et Aguado — Rossini était du bois dont on fait les meilleurs banquiers, — voire même un parfait ministre des Finances, et certes il n'existe pas de percepteurs de contributions ou de débitants en détail plus minu-

tieusement exacts dans leurs livres de compte que tels et tels de mes honorés collègues.

Pardonnez-moi, Monseigneur, ces digressions que la bienveillante cordialité des *prime sere* de Weymar excuseront peut-être auprès de vous. Pardonnez-moi surtout d'être encore dépendant de beaucoup de circonstances, et de ne pouvoir consacrer, ainsi que j'en garde l'espoir et la volonté, la majeure partie de mon temps à l'honneur du service que la bonté de S. A. R. Monseigneur le Grand-Duc m'a confié. D'année en année pourtant, mon joug va s'allégeant, et l'époque n'est pas éloignée où, selon mes vœux, il me sera possible de prendre racine à Weymar, et de justifier, j'ose l'espérer, du mieux qu'il se pourra, les bontés de Leurs Altesses à mon égard.

Pour aujourd'hui, permettez-moi, Monseigneur, de vous prier de vouloir bien me mettre aux pieds de S. A. I. Madame la Grande-Duchesse et de lui faire agréer mes sincères regrets de ne pouvoir me rendre à mon poste au mois de Février, lors des fêtes, et laissez-moi espérer que vous serez assez bon pour m'accorder la faveur de vous renouveler l'hommage de ma gratitude et de mon dévouement quelques mois plus tard, dans le courant de l'été.

J'ai l'honneur d'être, Monseigneur, de V. A. R. le très
humble et dévoué serviteur

F. Liszt.

Cadix, 1^{er} Janvier 1845 1).

2.

L'expression de *pundonoroso* que vous employez dans votre lettre me paraît si applicable à vous-même, elle me paraît tellement caractériser votre individualité comme votre vie, que je ne puis m'empêcher de vous attacher cette expression. Ainsi recevez, mon cher *pundonoroso*, toute ma reconnaissance sincère pour votre lettre datée de Cadix, dont la réception m'aurait fait plus de plaisir encore, si elle ne m'avait appris qu'il me faut renoncer pour le moment à l'espoir de vous re-

1) Im Original fälschlich 1844 datiert.

voir. Tout en le regrettant véritablement, je serais injuste si je ne voulais reconnaître la validité des raisons que vous alléguiez. Je comprends surtout ce qu'il y a d'enchaînant dans votre existence. Quoique la nature et le sort accordent sous le rapport des arts une haute distinction, le génie devient la propriété générale de tous les pays qui savent apprécier et sentir. Qu'il y a-t-il d'étonnant si l'Espagne à son tour vous réclame, vous retient et vous enlace dans les filets de son admiration? Je me vois même forcé, quoique à regret, de rendre justice à la spirituelle maxime de M. de Rayneval, quoique le sort ne m'ait pas permis jusqu'à présent d'en prouver le calcul sur les lieux mêmes; car on peut comprendre ce que l'on n'a pas vu, on peut même éprouver l'effet d'une expérience que l'on n'a pas faite.

En lisant votre lettre, je ne me sens pas atteint par les reproches qu'à juste titre vous adressez à ceux qui traitent les artistes d'êtres imaginaires et qui expliquent leur conduite par la prépondérance exclusive de cette faculté. Rien de plus faux, je trouve, que de juger les individus d'après des règles générales, surtout lorsqu'on veut compter avec la masse des êtres dont la particularité est de n'y pas appartenir. Vous n'avez pas à craindre, j'espère, de me voir dans cette erreur, mais peut-être joindrez-vous vos regrets aux miens de ce que la plupart des artistes, je crois, ne considèrent point leur art, leur vocation, leur vie aussi noblement que vous. Puissiez-vous retrouver dans cette opinion librement énoncée la franchise de nos *prime sere* qui leur donnait tant de charme pour moi et dont le souvenir m'est cher. Laissez-moi ajouter que ni les faits qui marquaient votre séjour ici, ni vos paroles ne sont perdus ici, pour moi surtout. Vous me pardonnerez ensuite l'égoïsme des regrets que me fait éprouver le changement de vos projets. Je les éprouve en même temps pour ma mère dont la santé, Dieu merci rétablie, lui permettrait de jouir à présent doublement de votre beau talent. Elle regrette d'autant plus les obstacles qui gênent l'exécution de vos projets antérieurs, que l'été que vous désignez comme l'époque de votre prochaine apparition, la conduit ordinairement loin de ses

foyers, et il est plus que probable qu'il en sera de même cette année. Comme le calcul de M. de Rayneval dit que deux et deux font tantôt cinq, tantôt vingt-cinq, laissez-moi espérer que le premier des deux sera le calcul de vos mois d'Espagne. Si vous veniez ici pour l'époque du carême, vous choisiriez l'époque la plus favorable — est-ce une indiscrétion de vous le dire? En tous les cas, toujours et partout vous serez le bienvenu, et je pense n'avoir pas besoin de vous prier de croire à la sincérité de mes paroles.

Votre dévoué

C. A.

3.

Ettersbourg, 31 d'Août 46.

J'espère que vous ne m'en voudrez pas de venir vous troubler pour un instant dans vos occupations et vos travaux; c'est pour vous demander comment ils vont que je prends la plume et surtout pour m'informer comment vous allez vous-même. Il y a longtemps que je n'ai rien appris de vous directement, à l'exception des peu de mots que M. Genast¹⁾ m'a dit sur vous en revenant de Vienne. Il m'a dit que vous travaillez beaucoup, je regrette donc de ne pas vous voir vis-à-vis de la tâche que vous vous êtes imposée; car si vous avez toujours excité mon intérêt au plus haut degré par l'originalité de votre puissant génie lorsque, comme maëstro, vous laissiez parler librement votre imagination dans la langue toute poétique qui lui est propre, ou que dans nos entretiens votre esprit me présentait toute chose, toute situation, toute personne sous un jour toujours nouveau — combien plus fascineriez-vous mon intérêt lorsqu'une tâche par vous-même posée réclame à la fois toutes les forces de votre intelligence! Vous dire que je suis curieux de connaître votre nouvel ouvrage me semble une phrase bien banale; non — j'aimerais vous exprimer à quel point je suis impatient d'observer votre individualité dans la nouvelle forme que vous avez choisie. —

1) Eduard G. (1797—1866), Sanger, Schauspieler und Regisseur am Weimarer Hoftheater.

M. Andersen¹⁾, le poète des contes, est ici. Il m'a parlé de vous, il m'a raconté que mon souvenir avait été mêlé à vos entretiens. J'en suis touché et reconnaissant, car j'ose croire que je connais les sentiments que vous me portez et j'éprouve le besoin de vous en exprimer toute ma joie. Laissez-moi ajouter et répéter que je compterai toujours sur votre attachement et que j'y serai toujours sensible. Faut-il dire encore que le souvenir de nos conversations ne s'effacera pas de ma mémoire ? Je crois que vous me connaissez assez pour le croire, même sans assurance de ma part.

On m'a parlé de différentes occupations auxquelles vous allez consacrer votre temps. N'en voulez pas à mon égoïsme s'il tâche de glisser le nom de Weimar au milieu de vos projets ; vous vous connaissez assez pour comprendre l'intérêt qu'il peut y attacher. Madame la Grande-Duchesse et moi, nous espérons que le mois de Décembre réalisera nos désirs à cet égard et surtout que la réalisation en sera plus complète que celle que votre activité infatigable nous accorda l'hiver passé. Si l'été a déjà fait mourir l'espoir que j'avais de vous revoir, faites que l'hiver tienne parole. —

Le mois prochain réunira les littérateurs allemands à Weimar et nourrira chez moi plus d'un projet que la maxime de M. de Talleyrand²⁾ « surtout pas trop de zèle », me fait encore tenir *in petto*. Vous connaissez la distance qui sépare les projets de leur réalisation et vous me pardonnerez la maxime en pensant que je fais de la force une vertu. Je regrette que Schober³⁾ soit absent à l'époque de la réunion. Eckermann⁴⁾ est de nouveau établi ici et s'occupe encore à rassembler ses souvenirs de Goethe. .—

1) Der dänische Dichter (1805—59) war dem damaligen Erbgroßherzog seit seinem ersten Besuch in Weimar im Sommer 1844 befreundet und häufig dessen Gast.

2) Der berühmte französische Diplomat, Herzog Charles de Talleyrand-Périgord (1754—1838).

3) Franz v. Sch., weimarscher Legationsrat, Dichter und Schriftsteller, als hilfreicher Freund Franz Schuberts verdient, gest. 1882 in Dresden.

4) Herausgeber der »Gespräche mit Goethe« (1792—1854).

Laissez-moi terminer cette lettre en vous disant au revoir, car c'est l'expression que je préfère, lorsque séparé de vous, je pense au passé comme à l'avenir.

Votre très affectionné

Charles Alexandre.

4.

Monseigneur,

Une excursion en Hongrie et plusieurs journées d'indisposition ont retardé ces lignes. Veuillez donc bien me pardonner le semblant de négligence dont je me trouve coupable vis-à-vis de V. A. R. ; et, toutes excuses à part, si plausibles qu'elles puissent être, permettez-moi, Monseigneur, de mettre à profit les premières heures de mon voyage, lesquelles à la vérité sont aussi les premières heures de repos qui m'aient été accordées depuis plusieurs mois, pour vous dire en toute sincérité combien vos bontés me pénètrent de reconnaissance, et quel haut prix j'attache à ne pas m'en montrer tout à fait indigne.

Maintenant que j'ai quitté, pour quelques jours du moins, ces fourmillières d'hommes qu'on appelle de grandes villes, et que je me retrouve de nouveau sur les flots de mon fleuve natal, le Danube, me laissant aller à tout son courant, il m'est doux de songer d'abord à Weymar, mon étoile fixe, dont les rayons bienfaisants illuminent ma longue course, . . . à Weymar, la patrie de l'Idéal, où j'ambitionnerais d'acquérir un jour droit de cité . . . à Weymar, où l'indulgence compréhensive d'une auguste Princesse m'a donné une première fois, il y a cinq ans, je ne sais quelle sereine et grave conscience de mon avenir !

Certes, je n'oublierai jamais les flatteurs encouragements que S. A. I. Madame la Grande-Duchesse, daigna accorder alors, comme depuis, à mes faibles tentatives et la bonté avec laquelle elle accueillit — j'oserais presque dire, elle devina — mon désir de rattacher humblement mes efforts à la glorieuse tradition de Weymar. En me confiant un poste qui devra me fixer dorénavant de plus en plus auprès de votre royale et

illustre maison, elle combla un des vœux les plus chers à ma fierté d'artiste, et récompensa ainsi bien au delà de leur mérite quelques bonnes intentions, quelques laborieuses ébauches.

Pour répondre aujourd'hui aux questions bienveillantes que vous voulez bien m'adresser sur le développement de ma carrière, permettez-moi, Monseigneur, d'entrer sommairement dans plusieurs détails à cet égard.

Ainsi que j'ai eu l'honneur de le dire à V. A. R. en quittant Weymar, mon programme est parfaitement fixé; reste seulement à le faire accepter et sanctionner par le public, ce qui n'est pas le plus aisé de l'affaire. Le moment vient pour moi (*Nel mezzo del camin di nostra vita*¹) — 35 ans!) de briser ma chrysalide de virtuosité et de laisser plein vol à ma pensée, — sauf à moins papillonner sans doute! — N'étaient-ce les malheureuses questions d'argent qui me tiennent fréquemment à la gorge, et aussi les diverses fantaisies plus ou moins entraînant de ma jeunesse, je pourrais être de 4 ou 5 ans plus avancé. Tel quel, grâce à Dieu, je n'ai pas trop perdu, et l'honneur est également sauf. Aucune tache n'a pénétré dans ma vie, et le hasard étant venu à mon aide, il m'a même été donné de faire par ci par là un certain nombre de méchantes bonnes choses qui me consolent parfois de mes retards.

Mes derniers trente concerts à Vienne, Prague et Pesth, la souscription de 3000 florins (pour un cadeau splendide que les *Kunstfreunde* de Vienne ont l'intention de me faire) sur laquelle figurent les plus beaux noms de l'aristocratie, des lettres et de la bourgeoisie, ma triple nomination de Citoyen d'honneur (*Ehrenbürger*) en Hongrie, et ma double nomination d'assesseur (*Gerichtstafel-Beisitzer*) des Comitats d'Oedenburg et de Bars, marquent pour moi *einen Zeitabschnitt*, après lequel je puis sans trop de résignation philosophique rester indifférent à toute sorte de petits aboiements, de lourdes récriminations et de glapissantes jalousies. *Die Hauptsache ist bloß ein ordentlicher Kerl zu sein und den innern Kern und Samen durch Werk und That herauszubilden.*

1. Eingangsvers von Dantes »Göttlicher Komödie«.

Pour cela faire, les voyages, au lieu d'être à la fois le moyen et le but principal de ma vie, ainsi qu'il en était jusqu'à présent, ne deviendront bientôt qu'une question accessoire, une façon de hors d'œuvre. Que me reste-t-il à voir d'ailleurs ? Tout au plus un bout d'Orient et d'Italie, la Suède, et comme fin finale l'Amérique peut-être. Or, tout cela ne presse nullement et je suis bien décidé à n'en prendre et laisser que tout à l'aise.

Le but qui m'importe avant et par-dessus tout à cette heure, c'est de conquérir le théâtre pour ma pensée, comme je l'ai conquis pendant ces six dernières années pour ma personnalité d'artiste; et j'espère que l'année prochaine ne se passera pas sans que je sois arrivé à un résultat quasi décisif dans cette nouvelle carrière.

Tout ce qu'il me faudra employer de temps et de patience pour mener à bonne fin mes librettos (car j'ai l'impertinence de travailler à deux opéras italiens à la fois, et d'afficher la prétention de procréer des jumeaux du premier coup!), vous ne sauriez le croire, Monseigneur. Mais enfin, Dieu soit loué, me voici occupé de cette besogne, et à moins d'empêchements imprévus, dès le mois de Mai prochain, la troupe italienne du *Kärnthnerthor*¹⁾ chantera à tue-tête *felicità! dolore! valore ed amore!* sur des cantilènes de ma façon!

Mon voyage actuel de Transylvanie, Bukarest, Odessa et Constantinople n'est en quelque sorte qu'un prétexte à mes couches, un tant soit peu laborieuses. Combien j'aurais préféré venir m'établir paisiblement à Weymar, et procéder avec un peu de calme à mes enfantements, V. A. R. l'imagine aisément; mais d'une part, je me ferais conscience de compromettre la bonne réputation d'une ville aussi chaste, aussi bien famée, dans le cas toujours supposable que je ne réussisse qu'à produire des monstres (?), et de l'autre, je suis écrasé pour le quart d'heure par mes constants besoins d'argent et très résolument résolu à ne jamais faire un sou de dette.

J'ignore si M. Genast aura jugé à propos d'entretenir V. A. R.

1) Kärnthnertortheater in Wien, die nachmalige Hofoper.

des bruits qui circulent à Vienne et auxquels plusieurs feuilles allemandes ont donné de l'écho, relativement à ma prochaine nomination *als k. k. Kammer-Kapellmeister* (que de K!), en remplacement de M. Donizetti¹⁾. Avant le printemps prochain, rien ne peut être décidé à ce sujet; car si d'un côté, et je me plais à l'espérer, M. Donizetti, quoique très gravement malade, peut très bien guérir, de l'autre, il me restera diverses conditions à stipuler avant d'en arriver à une conclusion définitive. A ce propos, il me paraît superflu de protester vis-à-vis de V. A. R. contre une certaine inconvenance de forme qu'ont affectée plusieurs journaux en annonçant cette grande nouvelle, *daß Liszt sich um den Platz von Donizetti bewirbt!* — Tout Vienne sait parfaitement, *daß ich mich um nichts bewerbe, was einem Platz ähnlich sehen könnte, sondern daß ganz natürlich und einfach Liszt ein besprochener Candidat in Österreich sein muß, mit der angenommenen Voraussetzung, daß er für solch einen Posten mehr Capacität und Talent anschaulich an den Tag gelegt hat als andere . . .*

Pardon de cette fatuité! Quoi qu'il en advienne, et quelle que soit la décision suprême des puissances supérieures, permettez-moi de vous dire, Monseigneur, que je ne verrais dans cette nouvelle position (si tant est qu'elle doive me revenir), laquelle ne me prendra que quelques mois de l'année, qu'une raison de fixation plus complète en Allemagne, je dirais volontiers un voisinage plus rapproché de Weymar, où j'espère se voir réaliser un jour les beaux rêves dont vous m'accordiez la faveur de vous entretenir quelquefois.

Lors de mon passage à Prague, j'ai eu l'honneur de présenter mes devoirs à S. A. I. l'Archiduc Etienne. Ce jeune Prince jouit d'une grande popularité en Bohême. Le jour qu'il voulut bien me recevoir, je pris la liberté de lui parler de V. A. R. Ensuite, venant à le féliciter sur les applaudissements chaleureux qui l'avaient accueilli la veille, à son entrée au théâtre, où l'on célébrait la fête de S. M. l'Empereur, il me répondit à peu près: «Vous n'êtes pas sans savoir ce

1) D. (1797—1848) war geisteskrank und genas nicht wieder.

qu'il en advient de la popularité? Marée haute et flots bruyants le matin — marée basse et sable boueux le soir!» — Je ne sais plus qui m'a raconté avoir vu comme ornement de cheminée chez le Duc de Wellington un énorme caillou qui avait été lancé un jour d'émeute contre les vitres de son cabinet de travail . . . Et ces fenêtres donnent droit sur la statue colossale du Duc, Hyde-Park! Ce rapprochement n'est-il pas éloquent?

.
Cette lettre est déjà infiniment trop longue, et pourtant j'ose prendre la liberté de l'allonger encore de quelques lignes; car je désirerais appeler la bienveillante attention de V. A. R. sur un de mes amis, M. Ernst¹⁾, qui appartient à la catégorie si peu nombreuse d'artistes supérieurs, lesquels sont aussi de parfaits *gentlemen* dans l'habitude de la vie. Son intention est de repasser prochainement par Weymar, et je lui ai promis quelques lignes particulièrement amicales pour Ziegesar²⁾, dans l'espoir que Monseigneur daignera l'accueillir avec cette affectueuse et exquise bonne grâce dont j'ai été plusieurs fois témoin, ce qui le rendrait assurément bien heureux.

Vers la mi-Mars prochain, j'espère revenir avec armes et bagages de ma course à travers toute sorte de pays perdus. Me permettez-vous, Monseigneur, de vous donner de mes nouvelles d'Odessa ou de Constantinople? Si V. A. R. trouvait quelques moments de loisir pour m'écrire, il suffirait d'adresser à Mecchetti, Editeur de Musique de la Cour, Vienne.

J'ose encore prier Monseigneur de déposer mes plus humbles respects aux pieds de S. A. I. Madame la Grande-Duchesse, et de daigner me rappeler au très gracieux souvenir de S. A. R., Madame la Grande-Duchesse héréditaire.

Avant la fin de l'hiver, je viendrai moi-même renouveler à Monseigneur l'expression du profond et respectueux attache-

1) Heinrich Wilhelm E., Violinvirtuos und -Komponist (1814 bis 65).

2) Kammerherr v. Z. (gest. 1853), 1847—51 Hoftheaterintendant.

ment avec lequel j'ai l'honneur d'être de Votre Altesse Royale
le très humble et reconnaissant serviteur F. Liszt.

6 Octobre 1846.

A bord du «Galatée»
entre Presbourg et Pesth.

5.

Weimar, ce 3 de Décembre 1846.

J'ai voulu attendre que vous eussiez terminé vos concerts au harem du sultan pour vous remercier de votre lettre du 6 Octobre et pour vous exprimer toute la joie qu'elle m'a causée. Je ne saurais dire combien je suis charmé de vous trouver dans la correspondance tel que j'ai appris à vous connaître et à vous aimer dans la conversation. Vous m'avez fait éprouver une émotion bien douce en me parlant de Weimar comme vous le faites; je dirai plus: vous m'avez électrisé. Croyez que l'on vous estime, vous aime et vous comprend chez nous, à Weimar, que vous appelez «la patrie de l'idéal, où vous ambitionnez d'acquérir droit de cité,» à Weimar que la Grande-Duchesse, ma mère, et moi nous désirons vous faire considérer comme votre seconde patrie. Soyez toujours persuadé de la sincérité de ce que je viens de dire. Vous avez parfaitement raison de dire que ma mère vous devina en vous confiant un poste qui devra vous fixer dorénavant de plus en plus auprès de nous. Quant à moi, j'espère que je vous prouverai qu'étant son fils, je marcherai sur ses traces.

Vous êtes parvenu à un moment important, vous allez, pour me servir encore de vos termes, «briser votre chrysalide pour laisser plein vol à vos pensées». Mes bons vœux vous accompagnent, mon admiration vous devance, car je sais que vous ne pourrez faire que quelque chose qui soit digne de vous. Je suis impatient de connaître l'ouvrage qui doit, pour ainsi dire, individualiser votre pensée. Vous devez être heureux de créer ainsi, car votre âme et votre génie victorieux ne sauraient connaître les difficultés qu'une entreprise pareille présente. Allez-vous puiser des inspirations dans les pays

perdus que vous traversez? Je pense que vous n'en avez pas besoin. Le véritable génie se suffit à lui-même, il porte ses inspirations dans les lieux qu'il parcourt, mais il ne les y cherche pas. Il est comme ces caractères fermes, *jene stählernen Charaktere* qui portent leur bonheur en eux, sans avoir besoin de ce qui les entoure. Je vous porte moins envie du voyage que vous faites que de l'intelligence avec laquelle vous observez ce qui se présente. Compensez-moi un peu par vos lettres de la privation que votre absence m'inflige et éclairez-moi ce monde par vos lumières, afin que je puisse voir par vos yeux et que je ne juge pas d'une manière partielle, *auf eine einseitige Art*. J'avoue que c'est une des choses que je crains le plus, surtout depuis que je connais les cours. On dirait que puisqu'on est haut placé, la vue devrait embrasser d'autant plus d'objets; je trouve souvent le contraire. Et pourtant un prince de nos jours ne saurait ni assez voir, ni assez connaître pour mériter son titre, car le simple «par la grâce de Dieu» ne suffit pas de nos jours. Mais que dis-je? Vous savez tout cela mille fois mieux que moi, pardonnez-moi en faveur de l'habitude que j'ai prise de causer librement avec vous.

Vous m'annonciez M. Ernst, il n'est pas venu. Au lieu de lui nous avons entendu le violoncelle de M^{lle} Christiani¹⁾, femme de talent et femme d'esprit. — Eckermann est des nôtres et établi de nouveau et pour toujours à Weimar. Je n'ai pas eu de repos qu'il n'y soit revenu, je voulais ravoir mon bien. Andersen, le poète des contes, y a été longtemps cet automne, il partage sa vie entre Copenhague et Weimar. Je l'aime comme individu et comme littérateur; ce n'est pas une étoile de première grandeur, mais son feu est pur et c'est bien rare de nos jours où les littérateurs ont fait de la poésie non pas leur but mais leur moyen. Aucun, presque aucun, vous dis-je, n'a la conscience de la littérature. Andersen m'amusa beaucoup un jour qu'il me dit en soupirant: «*Ach, in Wien, da wurde ich ein Mal in eine Literaten-Gesellschaft eingeladen; da fand ich zwei Stuben voll Dichter und alle unsterblich.*»

1) Lise Ch. (1827—53).

On a organisé ici des cours publics où l'on traite de sujets littéraires, qui paraissent très fréquentés. Ils sont l'imitation de ceux qui ont été ouverts à Iéna et grâce auxquels on a fondé et arrangé un très beau musée archéologique. Quelques très bons choix de professeurs y ont ranimé la flamme languissante. Wolff¹⁾ vient d'écrire une charmante brochure remplie d'esprit et de bon goût sur les femmes auteurs allemandes. Je ne sais plus rien de Schober, il paraît qu'il a pris le parti de rester inaperçu et il y a si bien réussi que personne ne sait où il existe. Je le regrette, car je dois y reconnaître une intention de sa part de ne pas vouloir continuer des relations qui m'étaient devenues chères. Si vous lui écrivez, grondez-le, je vous prie. En attendant où êtes-vous vous-même? Je suppose que vous êtes sur le retour, en tous cas j'adresse ma lettre à Weimar, elle trouvera facilement la route de votre comète.

Vous me parlez de la place de Donizetti, que l'on vous destinait, mais je ne veux pas y croire, car je sais trop bien que nous pouvons compter sur vous pour jamais douter que vous ne restiez des nôtres. Oui, en effet, je compte sur vous et avec moi la Grande-Duchesse qui vous fait saluer et qui me charge de vous dire qu'elle espérait que vous dirigerez vos pas sur Weimar. Je ne vous dis pas si je partage ce désir, j'abandonne cette question à votre propre jugement.

Adieu, écrivez-moi, donnez-moi de vos nouvelles, parlez-moi de vos travaux; si vous rencontrez quelque homme distingué sur lequel vous aimeriez me voir diriger mes regards, mandez-le-moi, si vous trouvez un ouvrage remarquable, parlez-en et surtout n'oubliez jamais Weimar ni

Votre très affectionné

C. A.

6.

Weimar, ce 4 de Février 1847.

Quoique j'ignore où vous êtes et que depuis longtemps je n'aie reçu de vos nouvelles, je ne saurais cependant résister

1) O. L. B. W. (1799—1851), Improvisator und Schriftsteller, Professor in Jena.

au plaisir de vous écrire, d'autant plus qu'une affaire que je vais détailler me met, pour ainsi dire, la plume en main. Nous avons souvent parlé du théâtre de Weimar en nous demandant ce qu'il y aurait à faire pour le relever et pour tâcher de rendre le présent digne du passé. Votre obligeance dont vous m'avez donné tant de preuves, me permet de croire que vous-même, vous ne refuserez ni vos conseils, ni votre aide, si jamais le moment d'un changement de direction était venu. Ce moment est venu. A ma demande, M. de Spiegel¹⁾ a abandonné son poste d'intendant. Me rappelant votre recommandation, j'ai proposé M. de Ziegesar comme remplaçant et il a été nommé intendant. Il en remplira les fonctions dès la fin de la saison théâtrale, c'est-à-dire, depuis le 1^{er} de Juillet. En attendant, nous avons besoin de faire bien des arrangements, bien des préparatifs et je viens vous prier de vouloir accélérer votre retour à Weimar pour aider M. de Ziegesar de vos lumières. Je dis accélérer, car partant pour la Haye les premiers jours d'Avril et M. de Ziegesar devant être du voyage, il est absolument nécessaire que les arrangements soient pris avant ce terme. Vous comprendrez que les circonstances m'obligent à vous adresser ce désir, bien naturel du reste, sans doute; Madame la Grande-Duchesse le partage entièrement, comme vous pouvez bien penser. Je ne vous parle pas de moi, mon cher, puisque vous me connaissez assez pour croire à la stabilité de mes sentiments. Je désire d'autant plus votre présence que je voudrais que l'on prenne cette affaire très «au sérieux». De grands souvenirs me le commandent.

Adieu et au revoir, si Dieu permet. Ce serait couronner vos procédés que de venir apporter la réponse vous-même.

Votre très affectionné

Charles Alexandre.

7.

Monseigneur,

Les deux lettres que V. A. R. m'a fait l'honneur de m'écrire dans le courant de l'hiver, me parviennent enfin presque en

1) 1828—47 Intendant.

même temps, après des retards infinis et plusieurs renvois, à mon retour à Jassy. Le perpétuel changement de mon itinéraire pendant ces trois ou quatre mois de voyage à travers les gouvernements de Kieff, Podolie, Volhynie et la Galicie ont rendu les communications régulières de la poste impossibles pour moi.

Quoique retenu encore au lit par un catarrhe très violent, succédant à une fièvre intermittente qui m'avait déjà tenu compagnie pendant une dizaine de jours, je ne saurais néanmoins tarder, Monseigneur, à vous exprimer mes plus sincères remerciements pour les bontés si constantes et si renouvelées que vous daignez me témoigner. Tout en renonçant à vous fatiguer de l'expression obséquieuse des sentiments que je suis heureux de vous porter et de vous vouer (et il me serait doux de vous en donner des preuves plus péremptoires que ne le sont les paroles), permettez-moi d'en appeler désormais à votre cœur, si loyalement droit et clairvoyant, pour en apprécier la sincérité et les nuances.

La nomination de M. de Ziegesar, en remplacement de M. le Baron de Spiegel, comme intendant du théâtre de la Cour, me fait grand plaisir et amènera, j'en suis persuadé, d'heureux et désirables résultats pour Weymar. Depuis que j'ai appris à connaître plus intimément M. de Ziegesar — et cela remonte déjà à plusieurs années — j'ai toujours eu de lui cette invariable opinion : qu'il appartient à cette rare catégorie d'hommes tellement comme il faut, qu'ils sont toujours ce qu'il faut et tels qu'il le faut, à chaque poste confié et accepté.

En fait de théâtre, il n'y a pas grande illusion à se faire. Il semble que nous soyons entrés en plein dans les années des sept vaches maigres du songe de Pharaon (ce qui n'empêche pas d'ailleurs les chanteurs et les cantatrices d'engraisser louablement!). Le fabuleux éclat que projettent de très exceptionnelles et presque impossibles individualités, fausse les notions du public en surexcitant ses appétits. On veut maintenant des Lind, des Rachel, des Rubini, à tout propos, et à toutes sauces. Mais où les pêcher et avec quelles amorces de billets de banque les prendre? La tâche d'un directeur

ou d'un intendant devient donc excessivement compliquée et difficile. Il faut beaucoup de tact, de goût, de savoir-vivre, de procédés, de connaissances, de divination, de raison et d'énergie pour ne pas rester très au-dessous. Il faut aussi passablement de ce nerf de la guerre et de la paix : l'argent, l'argent qui décide à peu près de toutes les choses par le temps qui court.

Pour l'opéra de Weymar, les réformes et les améliorations les plus urgentes à réaliser, le plus tôt possible, devront porter :

1° Sur le choix de nouvelles jeunes premières!

2° Sur l'organisation des chœurs, lesquels pour le quart d'heure sont au-dessous de 0.

Il faut pour l'honneur de votre théâtre, Monseigneur, et de nouveaux engagements et de nouvelles et efficaces mesures prises pour l'étude plus complète, la mise en scène plus soignée des ouvrages. Il faudra aussi, par rapport à la tragédie et à la comédie un peu plus pratiquer le système si raisonnable, si éminemment conforme aux légitimes tendances de notre siècle, du laisser passer et du laisser penser (surtout en économie dramatique), et ne pas mutiler, par de brutales et dérisoires entailles de censure, les nouveaux talents, les fortes conceptions qu'appelle notre présent «gros d'avenir», pour me servir d'un mot profond de Leibniz.

Comme corollaire de cette sage tolérance d'idées, il sera nécessaire d'assurer des tantièmes avantageux aux auteurs allemands, lesquels commencent à se lasser à bon droit d'être les dindons de la farce d'autrui. Peut-être cette mesure a-t-elle déjà été prise par le théâtre de Weymar, et dans ce cas, je me plais à croire qu'on l'aura prise en tout bien et tout honneur, sans aucune réticence cauteusement économique; mais de toute façon, puisque V. A. R. me permet de lui dire mon opinion telle quelle, je tiens le système des «tantièmes» non seulement pour le plus honnête et le plus progressif, mais encore pour nécessaire et imminent.

La bienveillance éclairée, le goût supérieur de Votre Altesse Royale étant appréciés par les littérateurs qui ont eu l'honneur

de s'entretenir et de nouer des rapports d'intelligence avec elle, et le renom s'en étant propagé en Allemagne, il vous sera facile, j'en suis persuadé, de déterminer quelques-unes de nos célébrités, soit à faire représenter pour la première fois à Weymar un de leurs nouveaux ouvrages, soit d'obtenir des auteurs qu'ils viennent diriger les répétitions et donner plus d'entrain aux représentations de celles de leurs œuvres que le succès a déjà consacrées. Mais pour qu'il soit loisible à Monseigneur de faire une démarche analogue, il s'agit de mettre la troupe sur un respectable pied de guerre et d'insuffler au personnel un certain fluide vital et l'émulation du point d'honneur.

A mon retour à Weymar je m'entretiendrai volontiers très au long de toutes ces choses et des moyens les plus appropriés pour les effectuer convenablement avec M. de Ziegesar, lequel, on peut en être certain d'avance, saura répondre dignement à la confiance dont vous l'honorez, et parviendra par son intelligente activité et des soins persévérants à faire bien représenter de bons ouvrages, et à élever peu à peu le niveau du théâtre de Weymar à celui des quatre ou cinq théâtres les mieux réputés en Allemagne.

Pour passer de la scène dramatique à la scène parlementaire, voici un grand spectacle qui s'ouvre en Prusse, et s'il plaît à Dieu, ce ne sera pas un vain spectacle accompagné de vaines tirades! Parmi les acteurs qui me semblent bien comprendre leur rôle et en avoir choisi un très fort et très supérieur (et cela à très bon droit), j'ai retrouvé avec une grande satisfaction, en première ligne, un ancien ami qu'autrefois j'avais souvent à défendre contre d'injustes préventions et d'envieuses animosités — le Prince Felix Lichnowsky¹). Si quelques encroûtés ou quelques badauds de haut parage ont essayé, à son retour d'Espagne, de contester ses talents stratégiques et militaires, que j'ai d'ailleurs eu occasion d'entendre défendre victorieusement (à Vienne) par un homme compétent,

1) Als Opfer der Revolution, 1848 in Frankfurt a. M. vom Pöbel gemordet.

voire même une autorité en ces matières — le Maréchal Marmont ¹⁾ — je suppose qu'on ne songe guère aujourd'hui à mettre en doute ses talents de stratégie parlementaire, à lui refuser le coup d'œil qui fait choisir habilement les terrains pour l'attaque et la défense, car ce serait contester ou nier l'évidence. Pour moi, vous le savez, Monseigneur, j'ai toujours été au point de vue très admiratif vis-à-vis du Prince Lichnowsky, et lui ai toujours trouvé tous les talents mis en relief par tout l'esprit du monde.

Cette lettre est déjà tellement longue, et j'en aurais encore si long à dire que je n'ose continuer; mais si V. A. R. veut bien me le permettre, j'aurai l'honneur de lui écrire de Constantinople à la fin du mois.

J'ose encore vous prier, Monseigneur, de vouloir bien mettre aux pieds de S. A. I., Madame la Grande-Duchesse, l'expression de mon plus profond respect, et de daigner agréer celle de mon inaltérable gratitude et de l'entier dévouement avec lesquels j'ai l'honneur d'être, Monseigneur, de Votre Altesse Royale le très humble et reconnaissant serviteur

Galatz, 4 Juin 47.

F. Liszt.

8.

Monseigneur,

Je mets à profit le départ de mon secrétaire M. Belloni, qui est chargé de me préparer mes quartiers d'hiver à Weymar, pour me rappeler au souvenir de V. A. R.

Les fêtes de Leurs Altesses I. et R. se trouvant au commencement de Février, et l'hiver étant en général la saison la plus favorable pour les amusements de toutes sortes, y compris ceux de la musique, j'ai cru bien faire et répondre de mon mieux à la bienveillance dont la cour de Weymar veut bien m'honorer, en arrangeant mes affaires de manière à consacrer les mois de Janvier, Février et Mars au service qui

1) Von Napoleon I. zum Herzog von Ragusa ernannt (1774 bis 1852).

m'est confié et que je tiendrai toujours à cœur de remplir conformément à ma devise espagnole que vous avez daigné remarquer : *Pundonoroso!*

Le commencement de l'année 48 sera donc très bien employé pour moi, et si, comme j'ai tout lieu de le croire, les idées de M. de Ziegesar concordent avec les miennes, je tâcherai de faire en sorte que ce temps ne soit pas perdu non plus pour Weymar, dont vous avez si noblement à cœur de maintenir la glorieuse tradition. En tout cas, Monseigneur, j'ose compter sur votre sympathie et votre appui, que je sais à l'avance acquis aux hommes de bonne volonté, lors même qu'ils ne devraient pas se borner aux bonnes intentions qui, j'espère, ne serviront de pavé nulle part.

Aujourd'hui en effet, il ne s'agit plus seulement de bonnes intentions et de vagues programmes. Il faut les remplir et pour cela faire, il faut être soi-même dans le programme des temps et des circonstances à mesure qu'ils marchent. Les pieux désirs, les vœux sincères, les aspirations élégiaques n'ont de valeur qu'en tant qu'ils préparent à des résultats féconds. Sentir et penser pour agir, telle est la loi de toute existence harmonique.

Je me promettais un grand plaisir d'écrire à V. A. R. de Constantinople; mais à l'aspect de cette métropole du monde, il m'est arrivé d'éprouver quelque chose de l'impression de votre grand Goethe, lorsqu'il vint à contempler pour la première fois Rome et les chefs-d'œuvre de l'antiquité. En vertu de cette fatalité, qui fait que les infiniment petits se ressentent des infériorités des infiniment grands, je me disais comme lui : « qu'on ne voyait bien les grandes choses que pour la seconde fois, car le premier étonnement se confond dans l'œuvre, dont il semble qu'on partage la vie et se perd dans le pur sentiment de sa valeur. » Or, comme je comptais dès le mois d'Août revoir une seconde fois Constantinople, et tenir la route de mer en passant par la vieille Athènes pour revenir à la nouvelle, je ne me suis pas hâté de faire part à V. A. R. de mes premières impressions. Plus tard, mes projets ont changé, et ont dû nécessairement changer. Au lieu

de la route de mer, c'est la route de terre que je prendrai, et partirai d'ici les premiers jours de Janvier.

J'ajourne donc aux très prochaines entrevues que vous me ferez la faveur de m'accorder, le récit de ce qui dans mon voyage pourrait offrir quelque intérêt à V. A. R. Je ne mentionnerai qu'un détail gros à la vérité de 80,000 hommes que S. M. l'Empereur de Russie vient de passer en revue, il y a trois semaines, à Elisabethgrad. J'ai assisté à ces manœuvres pour regarder de tous mes yeux et admirer de toute mon admiration. Ce point d'Elisabethgrad marque aussi pour moi la dernière étape de la vie de concerts telle que je l'ai pratiquée durant tout le cours de cette année. Désormais je compte être à même d'employer mieux mon temps et en attendant je me tiens en repos pour avancer plus rapidement.

J'ose encore réclamer de votre bonté, Monseigneur, de vouloir bien mettre mes très humbles respects aux pieds de S. A. I., Madame la Grande-Duchesse, et vous prier de recevoir l'expression de l'inaltérable et reconnaissant dévouement avec lequel j'ai l'honneur d'être de Votre Altesse Royale

le très humble et obéissant serviteur

Woronince, $\frac{15}{27}$ Octobre 47.

F. Liszt.

9.

Weimar, ce 3 de Décembre 1847.

Si la réception de votre lettre m'a réjoui, son contenu m'a fait plus de plaisir encore par la nouvelle de votre prochain retour à Weimar. Il me tarde de vous revoir. Je n'ai pas besoin de vous assurer que ce n'est pas une « phrase » que je vous dis, car il me semble que vu notre connaissance réciproque, nous sommes depuis longtemps au delà des phrases. Votre devise adoptée par votre cœur, tout autant que par votre esprit, et le plaisir que j'éprouve toujours de vous parler sont une garantie de la sincérité de nos sentiments. C'est donc avec une joie véritable que je saluerai votre retour et d'avance je réclame vos conseils. Vous ne voudrez reconnaître dans l'expression de ma franchise que la continuation d'une relation à

laquelle vous m'avez accoutumé. Et ces conseils je les réclame en souvenir de nos conversations, toujours animées par l'esprit de votre devise dont je réclame ma part, autorisé par ma conscience.

J'ai retrouvé dans le tableau que vous faites de Constantinople l'individualité qui vous caractérise. Il faut toujours rester fidèle à soi-même : vous l'êtes, et j'en sens et le prix et le charme. Vous ne vous doutez pas de la curiosité avec laquelle j'attends vos récits. Il faudrait que vous sortissiez de vous-même pour bien la comprendre.

Vous trouverez M. de Ziegesar très zélé pour la partie qu'on lui a confiée. Je regrette que le cadre ne réponde pas encore entièrement à son désir de bien faire — mais Rome n'a point été bâtie en un jour. Je me borne à l'aider où je puis et à lui faciliter sa charge, mais j'évite de le diriger et je crois que vous m'approuverez lorsque je vous expliquerai mes motifs. Déjà il a eu le plaisir de voir son zèle reconnu et couronné de succès, et ainsi nous avançons lentement, il est vrai, mais enfin nous avançons.

Ma mère me charge de ses compliments pour vous et vous fait dire qu'elle partage bien sincèrement la joie que votre retour me cause. La matière ne me manque pas pour rendre ma lettre plus longue, mais j'aime mieux la traiter de vive voix, car l'idée me sourit que bientôt la conversation prendra la place de la correspondance. D'une manière ou d'une autre je reste

Votre très affectionné

C. A.

10.

Monseigneur,

Le temps est si fort aux événements qu'il semble ne plus y avoir de place pour les lettres et les causeries, cet échange d'un certain nombre d'idées et de sentiments intermédiaires passablement inutiles, alors que les parlements et les constitutions mêmes s'en vont et sont mis en demeure de s'en aller, ni plus ni moins que les dieux d'autrefois!

Nonobstant, V. A. R. ayant bien voulu me permettre de ne pas me laisser entièrement oublier par elle, pardonnez-moi

d'occuper vos loisirs de camp¹⁾ par mes lignes, auxquelles je joins en guise d'escorte quelques colonnes fort paisibles qui viennent de paraître dans le *Journal des Débats*²⁾.

Ainsi que vous vous en apercevrez aisément, cette analyse poétique du libretto de Wagner n'a été pour moi qu'une occasion d'exprimer un sentiment dont mon cœur est profondément pénétré, et je voudrais qu'il me fût donné de pouvoir mieux encore témoigner de ma respectueuse admiration pour l'auguste Princesse dont les touchantes bontés et la flatteuse protection daignent me fixer à Weymar!

Wagner étant venu passer quelques jours ici³⁾, il a assisté à deux répétitions de son opéra. L'excellent résultat que nous avons obtenu lui a causé une satisfaction qui était presque de la surprise. Malheureusement, par une singulière coïncidence, le jour même de la représentation, le journal de Leipzig publiait le *Steckbrief* qui le forçait de s'éloigner aussitôt. Je ne sais si c'est la route de Dresde ou celle de Paris qu'il aura suivie. Quoi qu'il advienne, je n'ai rien négligé pour le dissuader très complètement de toute participation aux dissonances politiques. L'art n'a que faire à se mêler aujourd'hui aux cris rauques des barricades; sa région est plus haute, plus pure, et son action à la fois plus bienfaisante et plus durable. Sans la douloureuse irritation que lui ont laissée tant d'années de luttes fâcheuses, provoquées par les soucis de sa position, de sa renommée, de son ambition, de son juste orgueil (abstraction faite de sa rare organisation de poète et d'artiste, déjà nécessairement irritable de par la grâce de Dieu), il est à présumer qu'il ne se serait aucunement aventuré dans cette confusion, et je suis même persuadé qu'il se trouve plus compromis d'apparence que de fait. D'ailleurs, comme le disait si justement hier une femme d'esprit et de cœur: «*Außerordentliche Menschen muß man nicht mit dem gewöhnlichen Maßstabe messen.*»

1) Während des schleswig-holsteinschen Krieges.

2) Über Wagners »Tannhäuser«.

3) Auf der Flucht von Dresden.

Si, comme je l'espère, il arrive sain et sauf à Paris, il y retrouvera ce qu'il lui faut de ce calme dont il a fort besoin, en y produisant un nouvel ouvrage auquel le succès ne saurait manquer . . . et alors sa guérison politique sera achevée. « Que diable allait-il faire dans cette galère! »

Dans quelques jours, nous redonnerons ici l'opéra du Duc de Cobourg¹⁾, au sujet duquel j'ai fait passer dans une dizaine de journaux français, y compris celui de Francfort, le petit compte rendu que Monseigneur trouvera ci-joint. Si V. A. R. jugeait à propos de le communiquer à l'auteur de la partition de *Tony* et de me rappeler en même temps au souvenir de sa bienveillance, je lui en serais fort obligé.

La nouvelle de la mort de Madame Récamier²⁾, vous est-elle parvenue, Monseigneur? On voudrait parler avec grâce de ce règne de grâce qui semble disparaître aussi. Que nous restera-t-il donc? Ce qui reste toujours: vouloir et mériter. Il sera difficile à combler le vide que cette mort laissera dans votre correspondance!

Madame la Grande-Duchesse héréditaire vient de me faire un très sensible plaisir en reprenant ses leçons³⁾, où naturellement le maître aura à s'instruire plus que l'élève. Au retour de V. A. R., je pense que les récits et les roulades du *Prophète* auront leur accomplissement le plus accompli, grâce à la brillante vocalisation d'une royale *assoluta*.

Dans l'espérance que ces longs essais de guerre schleswigoise feront bientôt place à une paix glorieuse et définitive, j'attends impatiemment le retour de V. A. R., pour lui réitérer de vive voix l'hommage du respectueux dévouement, avec lequel j'ai l'honneur d'être, Monseigneur,

Votre très humble et fidèle serviteur

Weymar, 23 Mai 1849.

F. Liszt.

1) Herzog Ernst II.

2) Die schöne und geistreiche Freundin Chateaubriands (1768 bis 1848), deren Salon ein Vereinigungspunkt der gebildeten Welt war (1777—1849).

3) Gesangstunden.

11.

Du quartier général à Horsens
(Jutland), ce 28 de Mai 1849.

Votre aimable lettre, mon cher ami, vient de me parvenir. Je l'ai reçue avec autant de plaisir que je l'ai lue avec intérêt; recevez-en tous mes remerciements sincères par écrit, en attendant que je les réitère de vive voix. Bientôt peut-être je pourrai le faire, car la guerre étant terminée ici, la paix se traitant et moi étant venu pour faire la guerre et non la paix, je m'en retournerai baptisé que je suis de poudre et de balles. Les idées, sentiments et souvenirs que votre lettre a éveillés en moi me paraissent comme un écho appelé de loin. Je me retrouvais avec vous, je me retraçais nos conversations, il me semblait entendre votre voix et je jouissais d'avance du plaisir véritable que j'éprouverai de vous retrouver.

La critique du *Tannhäuser* est digne de l'intérêt que vous avez voué à ce bel ouvrage et que vous avez si brillamment prouvé en le mettant en scène et en le dirigeant, comme vous l'avez fait. J'ai retrouvé avec émotion des noms qui me sont chers et vos sentiments à leur égard. Enfin je me suis réjoui d'y reconnaître et votre cœur et votre talent littéraire.

Vous accordez de justes regrets à M^{me} de Récamier ainsi qu'au monde dont elle était peut-être le dernier type. Faisons des vœux pour que la grâce ne soit point bannie de cette terre par l'époque de fer qui la gouverne. Vous avez eu raison de tâcher d'en sauver intact le beau talent de Wagner; il me semble qu'il commettrait une sorte de vol en ne vivant pas pour son talent.

Je ne sais si je parviendrai à envoyer à l'auteur de *Tony* l'éloge de son ouvrage, car j'ignore où le Duc se trouve, le théâtre de la guerre s'étant éloigné depuis un mois et demi du lieu où il était.

Mais laissez-moi terminer cette lettre écrite sous de fâcheux auspices, puisque je guide ma plume au milieu d'une chambre où les soldats, les cigares et le chant me disputent la corres-

pondance. Je crois que même Rousseau jetterait sa plume dans de pareilles circonstances. Laissez-moi en faire autant en demandant grâce à mon maître dont je reste

le très reconnaissant élève

C. A.

Vous me faites un plaisir sincère en continuant les leçons de musique dont la Grande-Duchesse est enchantée.

12.

[24. Juni 1849¹⁾.]

Monseigneur,

Si je ne me trouve pas plus particulièrement sur votre passage aujourd'hui, veuillez bien ne l'attribuer qu'à un motif de légitime discrétion; mais qu'il me soit permis cependant de m'associer par la pensée et le cœur aux vœux qui vous sont exprimés et que vous réaliserez, j'en ai le confiant espoir.

Jeudi prochain, à Ettersburg, je prendrai la liberté d'offrir à V. A. R. le volume du Dante que vous avez bien voulu me rappeler avant-hier. Pendant ces dernières années, il était devenu pour mon esprit comme la colonne de nuées qui guidait les Israélites à travers le désert. A ce moment, je quitte le Poète, comme il avait quitté Virgile, et V. A. R. ne me blâmera pas, j'espère, d'inscrire la date du 24 Juin 1849.

A toute date, en toute circonstance, daignez disposer, Monseigneur, de l'inaltérable et sérieux dévouement de

Votre très humble et attaché serviteur

Dimanche.

F. Liszt.

13.

[Weimar, gegen Ende Juni 1849.]

J'ai été bien vivement touché par votre billet, mon cher ami. Recevez-en tous mes remerciements, de la sincérité desquels vous ne douterez pas puisque vous connaissez le cœur qui les dicte. J'accepte vos vœux avec le sentiment d'attachement et de reconnaissance qu'un élève porte à son maître.

1) Geburtstag Carl Alexanders.

Ils me porteront bonheur, car je crois à l'efficacité des souhaits comme à des prières qui partent d'un cœur véritablement ami. Vous me donnez une nouvelle preuve du vôtre en parlant du volume du Dante, comme vous le faites. S'il a été le «Virgile» de votre vie jusqu'ici, il est de bon augure pour moi que vous me confiez à ses mains, car vous me garantissez le chemin de la gloire.

J'accepte ce présage comme je vous prie d'accepter le titre de «cher maître» de la part de

Votre élève très affectionné

C. A.

14.

Monseigneur,

Qu'il me soit permis de recourir à la bonté de V. A. R., et de vous prier instamment de ne pas abandonner dans sa détresse (passagère, je me plais à l'espérer) un homme dont vous appréciez le rare et puissant talent, et qui, par son savoir et son labeur, est digne des plus sérieuses sympathies.

En revenant hier soir d'Ettersburg, on m'a remis la lettre de R[ichard] W[agner] que j'ose joindre à ces lignes.

Daignez la lire, et si elle vous paraît, comme à moi, l'expression simple et touchante d'une infortune qui mérite d'être promptement secourue, exaucez mon espérance, en venant généreusement en aide au poète qui a si dignement chanté la Wartburg! ¹⁾.

J'ai l'honneur d'être, Monseigneur, de Votre Altesse Royale le très humblement dévoué et reconnaissant serviteur

26 Juillet 1849.

F. Liszt.

15.

Monseigneur,

Je suis profondément touché et reconnaissant de la réponse que V. A. R. a daigné faire à ma lettre. Sous peu de jours, j'espère avoir l'honneur de vous faire ma visite à Wilhelms-

1) Dem Wagner-Liszt-Briefwechsel I, Nr. 24 zufolge, sandte Liszt am 29. Juli dem Freund 100 Th. von einem ungenannt bleiben wollenden Verehrer — dem Großherzog.

thal pour vous exprimer mes remerciements, et à cette occasion, informer aussi V. A. R. avec quelque détail, de l'état des projets et des programmes relatifs à la célébration du 28 Août¹⁾.

M. Preller²⁾ vient de me demander d'assister à une réunion préparatoire dans laquelle nous parviendrons, je pense, sans trop d'encontres, à fixer les points principaux concernant l'organisation musicale de la fête. Or, dans ces sortes de commémorations, manger, boire et chanter sont des accessoires très essentiels, et puisque tant est qu'on veut m'y mêler, je tâcherai que ce dernier point réussisse à la satisfaction générale.

Daignez croire, Monseigneur, au zèle et à la reconnaissance
les plus dévoués de

Votre très respectueux serviteur

Weymar, 29 Juillet 1849.

F. Liszt.

16.

Vous connaissez depuis longtemps, mon cher ami, et la haute admiration que j'ai pour votre génie et les sentiments que je vous porte. L'une et l'autre ont été augmentés, s'il est possible, après avoir lu la lettre que vous m'adressâtes de Helgoland, en date du 18 Septembre. J'ai admiré cette lettre par l'esprit comme par le cœur³⁾. J'ai retardé avec intention l'expression de ma reconnaissance, car il me semblait qu'elle devait se prononcer par des faits et non par des paroles, puisque vous faites appel à la vie, à l'action, à la force. Je puis enfin vous répondre aujourd'hui, puisque le comité est formé et puisque vous en êtes membre, j'y trouve la garantie de la réussite de ses peines. Il vous appartenait en premier lieu d'en faire partie, aussi votre nom a-t-il été nommé le

1) Die Goethe-Zentenarfeier.

2) Friedrich P., der Odysseemaler (1804—78).

3) Das Schreiben ist augenscheinlich nicht mehr vorhanden. Dem Briefwechsel liegt es nicht bei. Es begleitete offenbar den ersten Entwurf des «Exposé d'un projet de la Fondation-Goethe», aus dem Liszts Schrift «De la Fondation-Goethe à Weimar» hervorging und der vom Großherzog Carl Alexander nachmals ohne den bez. Brief dem Goethe-Schiller-Archiv in Weimar gestiftet wurde.

premier. Vous avez deviné mes intentions en m'engageant à participer à cette noble et importante entreprise. J'ai demandé à être membre du comité et je vous prie de vouloir m'y remplacer, si mes occupations m'empêchaient de suivre régulièrement le cours des séances, en tous cas, de vouloir me seconder de vos conseils, de vos lumières. Votre projet est devenu le but et la base, il servira de boussole aux travaux du comité. Je prie Dieu de bénir une idée dont la portée est vaste, dont les conséquences pourront devenir immenses. Des difficultés peuvent en retarder le développement, mais j'ai trop de confiance dans le vrai et le bien pour ne pas être convaincu qu'ils triompheront de toutes parts. C'est assez vous dire si je crains les entraves; je ne croirais pas d'ailleurs vous remercier dignement si je me permettais de craindre. Toutes les personnes auxquelles j'ai communiqué le détail de votre projet en sont ravies, entre autres, ma mère et M. de Watzdorf¹). Vous avez joint le savoir-faire à toute la fougue du génie. Je regarde l'idée comme aussi praticable que grande.

Si j'ai toujours attendu votre retour avec joie et impatience, je le fais aujourd'hui doublement puisque vous viendrez jeter les fondements d'un édifice qui sera digne de son architecte.

Adieu, mon cher ami, recevez avec l'expression de mon admiration et de ma reconnaissance celle de mon amitié très sincère.

Charles Alexandre.

Je viens de parler à M. de Ziegesar. Il me dit que vous avez quitté Helgoland et qu'il ignore où vous vous trouvez; il me conseillait de laisser cette lettre ici, afin que vous la receviez à votre arrivée. Partagé entre le désir de savoir ces lignes entre vos mains le plus tôt possible et la crainte de les voir perdues en vous cherchant peut-être d'un endroit à l'autre, je me résigne — quoique avec peine — à les laisser ici, désirant avant tout vous prouver le prix que j'attache à celles que vous m'adressâtes.

Ettersbourg, ce 14 d'Octobre 1849.

1) Bernhard v. W. (1804—70), seit 1843 weimarscher Staatsminister.

Monseigneur,

Retenu à Bückeburg depuis un long mois, par la grave maladie de Mademoiselle la Princesse M[arie] W[it]tgenstein, qui n'est même pas entrée en convalescence définitive¹⁾, je ne saurais prévoir pour moi un retour à Weymar avant les premiers jours de Décembre. Permettez-moi donc de confier à la poste la lettre ci-après de M. Schmidt²⁾, lequel a l'honneur d'adresser à Votre Altesse Royale ses remerciements pour la gracieuse intervention de Monseigneur qui lui a été si efficacement utile, en lui faisant obtenir le poste de maître de chapelle du théâtre de Wiesbaden. Permettez-moi aussi d'y joindre l'expression renouvelée de ma vive reconnaissance pour cette nouvelle bonté de V. A. R. à mon égard, qu'elle a daigné ajouter à tant d'autres.

Ma très longue lettre relative à la *Goethe-Stiftung*, expédiée de Hamburg depuis plus d'un mois, aurait-elle eu le mauvais sort de ne pas parvenir à Monseigneur? Je m'en consolerais aisément en demandant toutefois à V. A. R. la permission de lui en adresser copie.

Les fautes d'impression qui se sont glissées dans mon article sur les fêtes de Goethe (inséré le 25 Septembre dans le *Journal des Débats*) m'ont fort contrarié. Le «Père» Antoine Radziwill au lieu de «Prince» est passablement ridicule, et le mot «impassible» dénaturé par celui d'«impossible» n'a pas laissé que de troubler mon impassibilité, plus ou moins impossible. Tel qu'il est, je me plais à espérer que V. A. R. aura accueilli ce feuilleton avec quelque indulgence, en faveur de mes bonnes intentions lesquelles ne sauraient être suspectées.

J'ai l'honneur d'être, Monseigneur,

Votre très humble et reconnaissant serviteur

Bückeburg, 24 Octobre 1849.

F. Liszt.

1) Auf der Rückreise von Helgoland erkrankte sie am Typhus.

2) Gustav S. (1816–82), Dirigent und Opernkomponist.

18.

Weimar, ce 28 d'Octobre 1849.

Je reçois à l'instant votre lettre de Bückeberg, en date du 24 de ce mois. Je m'empresse d'y répondre aussitôt, surtout pour accompagner l'envoi de ma réponse à votre première lettre concernant la *Goethe-Stiftung*. Les lignes que je vous adressai vous prouveront, mon cher ami, quel prix j'attache au plan que vous m'avez exposé; le zèle que je mets à prendre la plume ne vous laissera aucun doute sur mon désir de vous voir le plus tôt possible en possession du signe extérieur de ma reconnaissance. Je voulais l'expédier il y a près d'un mois; ne sachant où vous trouver, j'attendis . . — .

Je regrette de vous voir retenu en chemin par une raison aussi triste. Je prie Dieu de vouloir écarter tant de chagrins, tant de soucis et d'exaucer les prières de la sollicitude maternelle. Puissiez-vous revenir bientôt, tel est mon ardent désir dans lequel l'égoïsme, je l'avoue, a une grande part; mais il n'est pas seul à me l'inspirer et je ne suis pas seul à former ce désir.

L'affaire de la *Goethe-Stiftung* marche. Je vous ai préparé le terrain, car je compte sur vous pour réaliser un projet qui m'a prouvé une fois de plus que vous êtes digne des lauriers du passé en vous assurant des lauriers de l'avenir. Comme nous vivons dans un siècle où tout le monde a le besoin de dire son opinion, je tâche de convaincre après avoir écouté et j'ai le plaisir de voir que je ne perds ni temps ni peines. Une lettre d'un membre du *Goethe-Verein* de Berlin, reçue ces jours-ci, me le prouve. Mais il nous faut absolument et votre supériorité et votre nom pour nous assurer le but.

Je déplore vos ennuis occasionnés par les fautes d'impression, mais la chose principale, l'article, n'en reste pas moins une production qui honore à la fois le sujet et l'auteur. — Je suis charmé d'avoir pu aider M. Schmidt, surtout puisque vous le désiriez. J'espère qu'il se rendra digne de la protection que vous lui accordez.

Adieu, mon cher ami, laissez-moi vous dire au revoir et

à bientôt, car l'homme espère toujours ce qu'il désire et vous savez trop ce que j'espère pour ne pas deviner ce que je désire.

Votre bien dévoué

C. A.

19.

Monseigneur,

Plusieurs fois déjà, Son Altesse Impériale, Madame la Grande-Duchesse, a paru surprise de l'embarras que me causaient les témoignages de satisfaction qu'obtenaient certaines représentations que j'avais l'honneur de diriger. Ce matin encore, elle a daigné me demander la raison qui ne me permet d'accepter que dans une proportion très restreinte des éloges que je voudrais mériter pour mes efforts présents, mais qui ne reviennent point encore aux résultats que j'atteins.

Il me paraîtrait presque manquer aux bontés de Son Altesse Impériale en ne répondant pas avec vérité à cette interrogation tacite. Je lui ai demandé la permission de lui soumettre par écrit les considérations un peu longues par lesquelles je puis seulement arriver à expliquer ma pensée; mais j'ignore s'il peut plaire à Son Altesse Impériale d'en prendre connaissance. J'ai appris sans doute qu'il était souvent meilleur de se taire, mais non pas de parler autrement que selon sa conviction. Placé entre le désir de mériter ses bienfaits et la crainte de dépasser les limites qui me sont imposées, permettez, Monseigneur, que je m'adresse à la bienveillance que vous m'avez toujours témoignée, pour la rendre juge de l'opportunité qu'il y a à communiquer à Madame la Grande-Duchesse l'espèce de petit mémoire, rédigé sous forme de lettre, que je joins ici. Si vous jugiez Son Altesse Impériale trop occupée d'autres soins, veuillez garder ces lignes chez vous et être persuadé du sincère dévouement qui les a dictées et dont sera toujours heureux de faire preuve envers votre maison et votre personne, celui qui a l'honneur d'être de Votre Altesse Royale, Monseigneur,

le très humble et reconnaissant serviteur

Ce 14 Janvier 1852.

F. Liszt.

P. S. En même temps, j'ai l'honneur de communiquer à Votre Altesse Royale la traduction de Posgaru¹⁾ du *Manfred* de Lord Byron (musique de Robert Schumann), en réclamant la protection et le concours que Monseigneur a bien voulu me promettre pour la représentation qui en aura lieu dans le courant de l'hiver au théâtre de Weymar²⁾.

20.

An die Großherzogin Maria Pawlowna.

Madame,

Les compliments que Votre Altesse Impériale a daigné m'adresser sur la représentation de *Lohengrin* m'obligent, afin de n'être point confondu avec les serviteurs qui sont satisfaits de toucher leurs appointements et d'accepter des bienfaits sans essayer de les mériter, à soumettre humblement quelques observations à votre connaissance.

Ma vocation de musicien m'ayant conduit à réfléchir sur les diverses sphères ouvertes à mon art et les conditions dans lesquelles il peut fleurir tant dans les églises que dans les concerts et sur la scène, je suis arrivé à considérer le théâtre comme un fait qui doit forcément être rangé dans une des catégories suivantes : l'entreprise industrielle qui en fait un objet de consommation quotidienne pour le public et pour attirer les chalands, et qui représente d'ordinaire les sympathies momentanées bonnes et mauvaises de ce public, comme ses aberrations de goût et son ignorance habituelle ; ou bien l'institution royale ou nationale qui représente la protection accordée par l'autorité aux beaux-arts. Dans le premier cas, il est évident que les dépenses doivent se mesurer et s'adapter aux recettes. Dans le second, il me paraît tout aussi évident que les recettes ne doivent point réagir sur le choix et l'exécution des ouvrages. Le juste milieu, si recommandable pour mainte vertu domes-

1) Pseudonym des Novellendichters Karl Adolf Suckow (1802 bis 47).

2) Sie fand am 13. Juni 1852 statt, und zwar war Liszt der erste, der die Dichtung mit Schumanns Musik auf die Bühne brachte.

tique, me semble en ces matières chose de peu de portée, car s'il est question d'économie, les cours en accompliront une beaucoup plus radicale, en stipulant avec un directeur de *Stadttheater* des représentations convenables pour les occasions où elles y assistent officiellement, et leur bon goût ne serait ainsi pas intéressé à sa moyenne habituelle. Tout établissement amphibie qui n'a ni les allures usitées et abusives de la première catégorie, ni l'indépendance et la dignité généreuse de l'autre, ne peut que vivoter, en coûtant beaucoup et en ne rapportant ni peu ni prou de satisfaction.

Ce n'est toutefois pas à dire que je considère les théâtres de cour comme devant absorber des sommes immenses sans rien rapporter. Je crois au contraire qu'il ne s'agirait jusqu'à un certain point qu'à consentir à un revirement d'argent plus considérable pour amener des intérêts moraux et matériels plus considérables aussi. L'avance, la mise de fonds sont des conditions indispensables pour tout revenu et dans chaque exploitation, pour me servir d'un terme qui s'applique à l'administration des bien-fonds comme aux spéculations, ce n'est qu'en disposant du capital nécessaire qu'on en tire le plus de profit.

Par rapport à la question particulière du théâtre de Weymar, je crois devoir dire que l'attention qu'il a attirée depuis une couple d'années par la représentation de quelques opéras nouveaux (dont les uns sont grandioses, et dont les autres moins ambitieux, ne sont pourtant pas dénués de mérites), est comme un gradin sur lequel il s'est élevé et où l'on distingue davantage ce qui lui fait défaut.

A cet instant, il se présente une question toute naturelle pour répondre à ce qu'on s'attend désormais à y trouver : doit-il rester un théâtre de cour, ou devenir une entreprise particulière ? Dans ce dernier cas, la mesure dans laquelle il satisfera aux exigences de notre époque, devenant une question commerciale, il dépendra de celui qui se chargerait de l'entreprise de déterminer si son intérêt sera de lui donner un éclat qui n'amènerait que peu à peu des recettes considérables.

Weymar ne possédant pas un public en état de juger et de décider de la valeur réelle des pièces qu'il regarde jouer, son théâtre ne peut y gagner du lustre qu'en faisant appel à l'intérêt des villes avoisinantes. Pour l'obtenir, il faut nécessairement se résoudre à donner des ouvrages qui n'auront leur véritable succès qu'alors que la renommée aura amené ici un public étranger plus compétent. Ce second public tout en nécessitant une excellence de représentation que les Weymarois n'exigent pas, car ils ne discernent guère en quoi elle peut consister, entraînera à sa suite ces mêmes Weymarois qui, s'ils sont peu habitués à distinguer par eux-mêmes ce qui est bon de ce qui est mauvais, n'en seront pas moins charmés de passer leur soirée à voir des ouvrages munies d'un brevet de supériorité.

Si le théâtre continue à rester un théâtre de cour, il ne peut répondre suffisamment à ce titre qu'en abandonnant la préoccupation qui domine jusqu'ici son administration du nombre des billets journallement pris à la caisse, et par conséquent, du goût du public weymarois. Si l'administration ne se résigne pas à donner des œuvres capitales avec les dépenses convenables qu'elles demandent impérieusement, sans prendre en considération ce qu'en diront les indigènes et les chances de leur retour fréquent à ces représentations, la scène de Weymar ne dépassera pas un niveau au-dessous du médiocre.

Pour ce qui regarde la partie musicale, il sera indispensable d'avoir deux bons maîtres de chapelle, car un seul — n'eût-il pas la carrière de compositeur à fournir encore — ne saurait suffire à diriger et les concerts et les opéras anciens et nouveaux, de façon à ce que l'ensemble des exécutions ait une valeur proportionnée entre elles, seule manière d'arriver à une réputation solide et durable. De plus, il est urgent de mettre les chœurs, en même temps que l'orchestre, sur un pied complet et effectif. Mais ces conditions une fois remplies et une juste réputation acquise, je n'ai, pour ma part, pas le moindre doute qu'au bout d'un certain temps, la partie pécuniaire de cet établissement se trouvera florissante, après quelques avances assez considérables, en supposant qu'elles soient

judicieusement réparties. Les 6000 écus, que M. de Ziegesar m'a dit avoir eus de surplus comme recette sur celles de M. de Spiegel, serait une confirmation de ce que j'indique. Cette nouvelle voie étant adoptée, on n'atteindrait au but vers lequel elle mène qu'en y marchant avec une parfaite conséquence. La curiosité est déjà en éveil, mais elle n'est pas récompensée par un plaisir complet. On vient écouter des œuvres inconnues, données tant bien que mal. Il faudrait qu'on puisse les entendre dans toute leur beauté, et qu'on fût attiré aussi par des chefs-d'œuvre dramatiques et symphoniques, tant anciens que modernes, dignement exécutés.

N'ayant aucun droit officiel, soit de vote, soit de veto en ces matières, ne pouvant considérer que comme une faveur dont je ne saurais abuser chaque acquiescement à mes propositions, je suis obligé d'entretenir Votre Altesse Impériale de ces questions tellement secondaires, par rapport aux hauts intérêts qui occupent son temps. Si j'ose faire descendre sa réflexion sur de si minces objets, c'est uniquement pour obéir aux nombreuses indications qui m'ont paru, tant dans la bouche de Monseigneur le Grand-Duc héréditaire, que dans celles d'autres personnes, signifier que vous ne dédaignez pas, Madame, de vouloir ajouter quelques soins de nature minime aux bienfaisantes occupations de votre règne.

«Heureux les peuples dont l'histoire est ennuyeuse!» Si pourtant en dépit de ce sage proverbe, le lustre des beaux-arts paraît toujours une chose de quelque prix, c'est peut-être qu'il n'est point acquis sans beaucoup de peines et sans de sérieux efforts. Or, pour revenir à la circonstance qui m'a été l'occasion de soumettre ces lignes à Votre Altesse Impériale, je prends la liberté de lui faire remarquer que sur la scène de Weymar, l'exécution des ouvrages importants est loin de répondre à leurs exigences. Plus de la moitié a été faite, mais plus du tiers reste encore à faire, non seulement pour l'orchestre, où plus d'un invalide et d'un enfant absorbent le temps et la patience du personnel entier et n'en font pas moins tache, mais encore pour les chœurs, les décorations et la mise en scène. Ainsi, pour que la représentation de *Lohengrin* fût convenable,

il a manqué : une douzaine de choristes tant hommes que femmes, sans lesquels des chœurs aussi magnifiques que ceux de cet ouvrage manquent leur effet, ce que chaque oreille de musicien discerne aisément ; — des comparses plus nombreux pour éviter le ridicule d'une marche jouée au second acte, quand nul cortège ne défile sur la scène ; — le remplacement de quatre paysannes qui forment une suite inconvenante à la majesté du personnage principal ; — des décors moins délabrés par le temps que ceux du troisième acte, qui datent évidemment de l'époque de Herold et de Boieldieu ; — des costumes qui ne seraient pas de beaucoup plus dispendieux, s'ils étaient en d'autres étoffes que celles qu'on est accoutumé à trouver sur les canapés des hôtels garnis ; — des meubles moins patriarcaux que le siège d'Elsa au troisième acte, qui est posé sur quatre planches nues ; — une barque et un cygne quelque peu susceptibles de s'harmonier aux splendides illusions que la musique réveille dans les esprits ; — et enfin, le complètement nécessaire à l'orchestre que j'ai indiqué avec détails à M. le Baron de Beaulieu¹). Bon nombre des employés du théâtre sont affaiblis par l'âge, rouillés par la mesquinerie de la province, absolument ignorants de ce qui se fait, se passe, s'invente ailleurs et contents de savoir leur souper assuré, tandis qu'il faut des hommes jeunes, qui aient une réputation à gagner, qui soient à même d'établir des comparaisons et se sentent animés de cette ardeur de bien faire, sans laquelle il vaut presque mieux ne rien faire du tout. Tant que pour chaque dépense de quelques écus ou de quelques gros, on sera en peine de savoir si la recette du soir les remboursera immédiatement, il est superflu de songer à soutenir l'attention que la presse allemande et les autres théâtres ont accordée à celui de Weymar. L'exécution qui a eu lieu de quelques opéras nouveaux restera un fait exceptionnel, anormal, un hasard heureux, mais elle ne saurait établir ce à quoi elle peut néanmoins servir de base : la restauration, sous une autre forme, de l'ancienne autorité de la scène de Weymar.

1) B. B., Nachfolger Ziegessars als Theaterintendant 1851-57.

Tout musicien que je suis, je n'ignore pas les raisons qu'on fait valoir pour tenir en plus haute estime la littérature théâtrale que sa musique, et qu'à Weymar plus d'un sage hochant la tête déplore l'envahissement de celle-ci et le dépérissement de celle-là. Sans discuter leurs mérites respectifs, il s'agirait seulement de savoir si à l'heure qu'il est, il serait possible de donner à la partie littéraire du théâtre de Weymar l'importance que peut prendre son répertoire musical? Les auteurs et les artistes dramatiques sont-ils en ce moment aussi distingués qu'ils l'étaient à une autre époque? Se trouverait-il un homme capable de recommencer l'œuvre de Goëthe? — car sans un chef spécial, quasi absolu dans son domaine, nul théâtre ne peut grandir. L'intérêt général du public se porte-t-il plus dans les années où nous vivons, vers l'opéra ou vers la tragédie? Ce sont là des questions que je me permets seulement d'indiquer. Votre Altesse Impériale voudra peut-être peser elle-même les diverses difficultés et chances de ces deux branches, et juger s'il vaut mieux favoriser l'une ou l'autre, puisque soutenir à un niveau également élevé les deux, me paraît un dessein irréalisable. Ni la presse, ni le public extérieur ne se prêteront à consacrer cette double supériorité, qui d'ailleurs coûterait des sommes énormes.

Jusqu'ici, Madame, j'ai demandé le moins possible. Tous mes efforts tendaient à faire simplement preuve de capacité, et je n'ai épargné aucune peine pour orner de quelque distinction ces preuves que j'ai envisagées comme équivalentes à ces œuvres nommées *Meisterstücke*, que les apprentis du moyen âge étaient tenus de livrer afin de passer maîtres. Maintenant le moment est venu où je ne puis plus avancer, ni même continuer à occuper le terrain que nous avons gagné, avec les moyens que j'ai dû employer jusqu'ici. Le savoir-faire peut augmenter, doubler la valeur des forces matérielles; mais il a des bornes, et s'il s'agit de les tripler pour atteindre un but désiré, il est inutile de se reposer uniquement sur le savoir-faire, car tôt ou tard on sera complètement désillusionné. Or, il ne me serait pas seulement douloureux — il répugnerait à ma conscience de voir Votre Altesse Impériale induite en erreur par

des résultats qui sont beaucoup plus fictifs qu'il ne me plairait d'en convenir généralement, et c'est parce que je défends activement l'honneur et la réputation du théâtre de Weymar au dehors, que je ne saurais cacher à vous, Madame, ce qui en est effectivement.

La spécialité étant la sphère dans laquelle il est donné aux employés de servir les souverains, leur premier devoir moral comme leur point d'honneur est de soumettre les connaissances qu'ils y ont acquises à la sagesse et à la décision de ceux au service desquels ils sont attachés. J'espère que l'âme élevée de Votre Altesse Impériale me pardonnera de ne point faire partie des artistes vulgaires qui desservent les cours qui leur accordent confiance, en étant contents d'approbations trop indulgentes. Votre Altesse Impériale, exception elle-même parmi les Souveraines, a droit de s'attendre à ce que ses serviteurs soient des hommes exceptionnels aussi et à ce qu'ils suivent son exemple en attachant leur gloire à laisser à côté de la brillante auréole qui entourera sa mémoire un souvenir modeste mais honorable.

J'ai l'honneur d'être, avec le plus profond respect, Madame, de Votre Altesse Impériale et Royale

le très reconnaissant, très humble et très fidèle serviteur

Ce 14 Janvier 1852 — Weymar.

F. Liszt.

21.

Rome, ce 23 d'Octobre 1852.

J'ai reçu votre lettre à Albano et je viens vous en remercier et surtout vous féliciter de ce que vous touchiez enfin au terme désiré. Si de bons vœux peuvent l'accélérer, il le sera, soyez-en sûr.

Je me suis beaucoup occupé de la *Fondation-Goethe* ces derniers temps. J'en ai parlé ici pour en expliquer l'idée et j'ai chargé deux personnes du même soin. A cet effet il serait bon que votre brochure soit traduite en allemand, parce que l'on m'a fait observer que la plupart de nos artistes compatriotes

séjournant à Rome ne parlaient pas le français et ne le comprenaient guère. Ayez donc la complaisance de faire traduire la brochure et de la faire imprimer en allemand. Je pourrai à mon retour, à la fin du mois prochain, trouver l'un et l'autre avancés, de manière à envoyer ici en Décembre brochure française et allemande.

Nous causerons du reste de votre lettre verbalement. En attendant je vous dis adieu, mon cher ami, en vous assurant que je vous aime beaucoup. C. A.

22.

Monseigneur,

La représentation du *Fliegende Holländer* et des trois ouvrages de Wagner annoncés du 27 Février au 5 Mars, marquent le dernier terme du cycle que l'état dans lequel j'ai trouvé l'Opéra de Weimar m'a permis de tracer et que j'espère avoir parcouru avec quelque honneur. Je considère comme impossible de continuer mon activité d'une manière digne du renom dont l'intelligente sollicitude de ses souverains a doté Weimar, comme du caractère et de la réputation que j'ambitionne pour ma part, dans les conditions parcimonieuses auxquelles l'art musical est soumis ici. Que Votre Altesse Royale daigne donc trouver naturel que désormais je m'abstienne d'une participation constante à un état de choses qui reste trop audessous de l'attention qui s'est fixée en dernier lieu sur les efforts faits pour relever le théâtre de Weimar, et que je me résigne de propos délibéré à une mise en disponibilité quasi semblable à celle de M. Chelard¹⁾, quoique pour des raisons diamétralement opposées, j'ose le penser.

Je croirais mieux répondre aux bontés dont Leurs Altesses Impériales et Royales m'honorent, en employant plus utilement mon temps et les facultés, quelles qu'elles soient, qui m'ont été départies, qu'en usant vainement les années de ma maturité à me débattre avec des difficultés aussi invincibles par

1) Opernkomponist (1789—1861), seit 1836 Hofkapellmeister in Weimar, hatte gegen Liszt gewählt und war pensioniert worden.

leur nature que par leur nombre. Puisque Votre Altesse Royale m'a encore reparlé de la fondation d'un conservatoire et d'autres projets, dont naturellement il ne peut être question que dans l'hypothèse admise d'une assez forte dépense préalable, je dois tenir pour certain que Monseigneur désire protéger effectivement les Arts. En ce cas, il serait favorable de concentrer, pour quelques années du moins, les moyens qu'on voudra y consacrer, sur un seul point, lequel pourrait acquérir ainsi une certaine importance. Si le théâtre continuait à fixer votre bienveillance, je me permettrais d'observer que la passivité dans laquelle j'aurais à me renfermer m'est imposée parce qu'il a été complètement négligé de donner suite aux propositions faites par moi à M. de Ziegesar, et que j'ai détaillées à plusieurs reprises tant à lui qu'à M. de Beaulieu, lors de son intendance. Je n'ai demandé que le strict nécessaire dont, par conséquent, on ne saurait se passer. La réforme fondamentale des chœurs et l'augmentation de l'orchestre, dans la modeste mesure que j'ai indiquée depuis plusieurs années, est indispensable, si l'on ne veut pas rester sous le coup de la juste critique de ceux qui, s'entendant en ces matières, voudraient juger sérieusement notre scène, non plus en tant qu'elle donne des ouvrages que d'autres maîtres de chapelle n'ont pas eu l'énergie de monter, mais en tant qu'elle réussit à les représenter convenablement.

Dans le *Fliegende Holländer*, l'absence de chœurs suffisants est particulièrement choquante, et il en serait ainsi bien plus encore pour les ouvrages de Meyerbeer, Spontini, etc., dont on serait à même de comparer l'exécution avec celles d'autres théâtres. Je n'ignore pas qu'on fait l'éloge (peut-être même exagéré) de l'orchestre, et je ne crois pas être une des moindres causes de son amélioration actuelle. Toutefois je maintiens ce que j'ai déjà dit il y a longtemps, c'est qu'il lui est impossible de soutenir la comparaison de Leipzig et d'autres villes, tant qu'il n'y sera pas fait les sept ou huit nouveaux engagements que j'ai proposés et que je suis prêt à détailler de nouveau, s'il plaisait à L. A. Impériales et Royales que je continue activement mes fonctions au théâtre.

Je ne suis point en mesure de prier — moins encore d'exiger. J'ai seulement à sauvegarder l'honneur de l'art qui, en cette circonstance, se confond avec celui de votre service. L'expérience des dernières années a démontré aux yeux des moins favorablement prévenus combien mes demandes étaient légitimes, et j'agis pareillement à ces médiocrités déconsidérées dont les résignations commodes et faciles perdent l'art, si jamais je m'en désistais.

J'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect, Monseigneur, de Votre Altesse Royale

le très humble et dévoué serviteur

Weymar, 16 Février 1853.

F. Liszt.

23.

[Weimar, 17. Februar 1853.]

Je viens de lire votre lettre, mon cher. Accoutumé à trouver en vous loyauté et franchise, depuis que je vous connais, je suis charmé d'en avoir recueilli une nouvelle preuve en cette occasion. Vous êtes, j'espère, tout autant accoutumé à trouver en moi de la bonne volonté guidée par une amitié sincère. Voilà donc d'excellentes conditions pour un travail en commun. Nous nous y mettons, n'est-ce pas, et nous ne nous désespérons point, si tout en combattant, tous nos désirs ne se réalisent pas de suite dans cette vie qui n'est autre chose qu'un combat.

J'aurais souhaité vous porter mes applaudissements de bouche hier soir. Le tourbillon dans lequel je tournai m'a enlevé, je tâche de réparer mon apparente négligence par écrit aujourd'hui. L'opéra de hier m'a singulièrement frappé sous le rapport psychologique. Il est comme la chrysalide du génie de Wagner. C'est comme l'enfance de son art, une enfance comme celle d'Hercule qui encore au berceau étrangle des serpents. Le *Wechselchor* du 3^me acte est admirable.

Adieu, mon cher, bon courage et bonne réussite.

Votre très dévoué

C. A.

24.

Monseigneur,

M'est-il permis de vous adresser aujourd'hui des vœux profondément sincères? Ils n'ont autre objet que votre véritable bonheur dans la recherche active et patiente d'une gloire durable. Par les rares facultés d'intelligence et l'élévation de cœur que le Seigneur vous a départies, vous y êtes prédestiné. Puissent d'abondantes moissons récompenser vos nobles efforts et vos serviteurs se rendre dignes de votre satisfaction.

C'est avec une vive et respectueuse gratitude que j'ai l'honneur d'être, Monseigneur, de Votre Altesse Royale

le très humble et dévoué

24 Juin 1853.

F. Liszt.

25.

Monseigneur,

Des circonstances dont M. de Maltitz¹⁾ est instruit par le courrier d'aujourd'hui, nécessitant la prolongation de mon séjour à Teplitz, ont dérangé mes plans de voyage qui devaient me ramener à Weymar pour le 28 courant²⁾.

C'est avec un véritable regret que je me vois dans l'impossibilité de fixer le jour de mon retour, devant me conformer aux loisirs de personnes qui ne sauraient être importunées.

La constante bienveillance de Vos Altesses Royales me fait espérer qu'elles m'accorderont quelques bons souhaits dans un moment qui se rattache à ceux dont mon sort a dépendu et dépend encore.

Vous connaissez trop bien, Monseigneur, mes sentiments reconnaissants et mon attachement dévoué à votre maison et à votre personne pour ne point accepter et faire agréer à Madame la Grande-Duchesse l'expression de mes regrets sur mon éloignement forcé, et celles des vœux que je formerai

1) Russischer Gesandter in Weimar.

2) Huldigungsfeier für den Großherzog Carl Alexander, der nach dem Tode seines Vaters die Regierung angetreten hatte.

le 28. Ma piété pour le passé de Weymar s'identifie avec mes espérances pour votre règne, que Dieu rende prospère et glorieux!

J'ai l'honneur d'être, Monseigneur, avec un profond respect,
de Votre Altesse Royale

le très humble et très reconnaissant serviteur

Teplitz, 25 Août 1853.

F. Liszt.

26.

Ettersbourg, ce 18 Septembre 1853.

Vos pérégrinations, mon cher, et ma vie si occupée et si entrecoupée ont mis obstacles jusqu'ici à ce que mes remerciements vous soient parvenus. Venant d'apprendre que vous vous rendez à Carlsruhe et ainsi apprenant enfin le lieu de votre résidence momentanée, je m'empresse de vous y adresser ces lignes. Elles sont destinées à vous exprimer et ma reconnaissance et mon admiration pour le bel et noble ouvrage par lequel vous avez si dignement marqué la solennité du 28 du mois passé. Une seule chose y manqua, ce fut votre présence; je l'ai vivement regrettée, mais du moins ai-je eu la joie de saluer votre représentant: le produit incomparable de votre génie¹). La crainte de froisser la douleur de ma mère par la musique dans le château même m'a fait supprimer votre marche. Je n'en suis pas moins reconnaissant et désireux de l'entendre; j'espère et je crois qu'une occasion favorable se présentera sous peu pour réaliser mon désir.

Vous auriez comme moi donné des paroles d'admiration à la composition de Raff²). L'idée fut digne du maître, c'est tout dire.

Je joins à ces lignes le désir très vif de vous revoir bientôt, non seulement pour avoir le plaisir de jouir de votre société, mais tout autant pour vous parler de plus d'une question et de plus d'un intérêt qui demandent votre présence,

1) Huldigungsmarsch von Liszt.

2) Joachim R., Komponist (1822—82).

votre conseil et vos lumières. Il est temps de passer des paroles aux actions — ainsi vous voyez que votre présence est nécessaire.

Au revoir, mon très cher, et que la parole passe de cœur à cœur avec les sentiments à eux connus.

Charles Alexandre.

27.

Je profite de la matinée de ce jour d'un souvenir si doux et si émouvant pour moi¹⁾, pour vous adresser ces lignes, mon cher, afin d'en accompagner l'envoi de mon ordre autour du cou que je vous destine. J'ai choisi cette date parce que je désire joindre le souvenir de mon Père à l'expression des sentiments que je vous porte, puisque, connaissant l'estime particulière que vous lui aviez inspirée, je sais que je fais ce que feu le Grand-Duc aurait fait à ma place s'il eût vécu. Vous savez depuis longtemps ce que je ressens à votre égard; que l'expression serve à vous assurer à jamais de la sincérité et de l'invariabilité des sentiments que vous conserve

Votre très affectionné

Weimar, ce 2 de Février 1854. Charles Alexandre.

28.

Monseigneur,

Daignez excuser ces lignes par le zèle d'amitié et d'art qui me les dicte.

Votre Altesse Royale est informée que R. Wagner a posé une seule condition à la représentation de ses ouvrages à Berlin — ma participation directe aux répétitions et à leurs premières exécutions. M. de Hülsen²⁾ m'a écrit deux fois en dernier lieu pour me faire des ouvertures à ce sujet; mais de la façon dont cette correspondance s'engage, il est difficile que nous arrivions seulement jusqu'à l'ouverture de *Tannhäuser* ou au

1) Der Geburtstag des verstorbenen Großherzogs Carl Friedrich.

2) Intendant der Hoftheater in Berlin.

Vorspiel de Lohengrin . . . Ce genre de questions ne pouvant être victorieusement tranché que par l'intervention d'une volonté suprême et intelligente.

Sa Majesté le Roi de Prusse a tant de fois donné de si éclatantes preuves de sa compréhension des hommes et des choses de l'art, qu'il y aurait lieu d'espérer qu'il daignerait prendre quelque intérêt à la représentation des œuvres de Wagner à Berlin, si cette question lui était présentée sous son jour simple et véritable. Mais en cela git précisément la difficulté, et il est à prévoir que les pourparlers sur *Tannhäuser* et *Lohengrin* continueront indéfiniment et sans résultat aucun, à moins que Sa Majesté le Roi, par un effet de sa bienveillance particulière, n'autorise M. de Hülsen (en le lui enjoignant) à m'appeler à Berlin afin d'y diriger les répétitions et les premières représentations d'un des ouvrages de Wagner — ce qui terminerait tout, et, je m'en flatte, à la satisfaction générale.

Permettez-moi, Monseigneur, de soumettre ces circonstances à votre gracieux bon vouloir et, dans le cas d'une heureuse solution des difficultés qui tiennent ces représentations en suspens depuis deux ans, de vous en devoir la première obligation.

J'ai l'honneur d'être, Monseigneur, avec un profond respect,
de Votre Altesse Royale
le très humble et reconnaissant serviteur

Weymar, 8 Juin 1854,

F. Liszt.

P. S. M. de Hülsen m'ayant écrit deux fois à ce sujet, il a ma réponse catégorique en deux lettres entre les mains.

En revoyant hier un « homme d'espérance » natif de Fallersleben¹⁾, je l'ai engagé à pratiquer la maxime quiétiste *Expectans expectavi*.

1) Heinrich Hoffmann von Fallersleben (1798—1871), Dichter und Sprachforscher, der 1854—60 in Weimar lebte und mit dem Germanisten Oskar Schade das Weimarsche Jahrbuch herausgab.

Monseigneur,

Votre Altesse Royale ayant bien voulu me charger en quelque sorte des confidences du *Weimar'sche Jahrbuch*, il devient aujourd'hui presque de mon devoir de vous informer que la situation financière de cette entreprise se trouve dans une sensible pénurie d'argent. Le prochain (second) numéro étant annoncé pour le 1^{er} Octobre courant, il serait fort désirable pour le fonctionnement régulier des élucubrations scientifiques, comme pour l'agrément des rédacteurs, que Votre Altesse Royale daigne ne pas retarder le paiement semestriel de cinq cents Thaler que vous avez destinés à ce but. «Point d'argent, point de Suisse», dit l'ancien proverbe. La Science et l'Art germains sont pour le moins aussi besogneux d'argent que les Suisses d'autrefois. Savants et artistes font une bande de pauvres sires! Quelques-uns d'entre eux, il est vrai, sont fiers comme des gueux . . . mais le *Weimar'sche Jahrbuch* consent à faire de la modestie; voilà pourquoi il lui faudrait 500 écus! — Monseigneur ne se refusera pas, j'en suis persuadé, à cet encouragement de la vertu, de la Science et des Lettres (imprimées) — et le *Weimar'sche Jahrbuch* peut dormir sur ses deux oreilles en pleine sécurité.

Le 28 Août j'ai réuni quelques personnes à dîner, et je prends la liberté de vous communiquer le seul toast qui ait été porté à cette occasion et que nous avons demandé bis à l'unanimité :

Heil jenem Streben, was im Leben
Die Keime zu schönen Blüthen streut,
Daß wir uns zu edlem Thun erheben,
Dran sich die Mitwelt erquickt und erfreut.
Dem Streben Heil! . . .

auquel s'associe, en toute humilité pour sa faible part, celui qui a l'honneur d'être, avec un profond respect, de Votre Altesse Royale

le très humble et reconnaissant serviteur

9 Sept. 54 — Weymar.

F. Liszt.

Trinkspruch auf S. Königl. Hoheit den Großherzog
auf der Altenburg¹⁾, 28. August 1854.

Wie heute Land und Stadt
Dem Fürsten gehuldt hat,
So wollen wir die Dankesschuldigen
Ihm auch heute freudig huldigen,
Ihm, dem hohen Beschützer und Pfleger
Der Kunst und Wissenschaft,
Dem willenskräftigen Beweger
Jeder frischen, geistigen Kraft,
Der an den Glanz der Vergangenheit
Möchte würdig reih'n eine neue Zeit.

Zwar dasselbe, was da war,
Wird so nie wiederkehren;
Was einst die Zeit gebar,
Kann sie so nie wiederbescheren.

Aber Kunst und Wissenschaft können nicht alten,
Denn der Geist wird immer Neues gestalten.
Wenn das Neue schön, gut, eigenthümlich,
Ist die neue Zeit auch gut und rühmlich.
Das Treffliche ist an keine Tag' und Stunden,
An keinen Ort, an keinen Namen gebunden.

Heil jenem Streben, was ins Leben
Die Keime zu schönen Blüthen streut,
Daß wir uns zu edlem Thun erheben,
Dran sich die Mitwelt erquickt und erfreut.

Dem Streben Heil,

Das an die Idee des Wahren, Guten und Schönen
Die entwöhnten Gemüther möchte wieder gewöhnen!

Dem Streben Heil!

Daß keinem Philister bei seinem Geld fällt ein,
Ihm gehöre die ganze Welt allein.

Dem Streben Heil!

Daß sich Männer von Geist und Gesinnung finden
Und sich zu geistiger Innung verbinden
Und nimmer verzagen und nimmer erschlaffen,
In Kunst und Wissenschaft Gutes zu schaffen,
Daß man nicht mehr Weimar

Die Stadt der Todten heißt,
Sondern künftig Weimar
Als Stadt der Lebendigen preist.

Hoffmann.

1) Wohnsitz der Fürstin Wittgenstein und Liszts.

Wilhelmsthal, ce 17 de Juillet 1855.

Mon cher, votre appartement est préparé, le piano est placé, tout est arrangé, il n'y a que l'hôte qui manque, aussi ma plume vole-t-elle pour l'appeler. Ainsi venez, *come, kommen Sie, venite*, je vous le dis dans toutes les langues, je vous le dis dans tous les tons, et dans tous je vous prie en même temps de vous établir ici commodément, confortablement et longuement, afin que la villégiature soit pour vous telle que vous la désirâtes pour votre bien et telle que vous me la caractérisâtes dans nos conversations. Faites-moi savoir dès demain à quelle heure vous arrivez, afin que l'équipage vous attende au débarcadère.

Au revoir, si Dieu le permet, et pour toujours

Votre très affectionné

Charles Alexandre.

Monseigneur,

Je suis retenu dans ma chambre par une indisposition assez légère, mais qu'on m'ordonne de soigner pour éviter quelque chose de plus lourd.

M. Saphir¹⁾ est venu me voir hier et je me permets de le recommander à votre attention bienveillante. Quoiqu'il se soit un peu usé en abusant de son talent, il vaut en somme beaucoup mieux que d'autres talents de cette sorte et occupe une place assez particulière à côté de douzaines de ses collègues. Si le hasard l'avait fait naître en France, son esprit et sa veine poétique lui auraient acquis à Paris une position et un crédit qui lui vaudraient une renommée fort supérieure à celle dont il jouit à Vienne; malgré la popularité et le succès consolidé d'une vingtaine d'années d'existence de son journal *der Humorist*, on en a fait à peine *eine eventuell zu benutzende Unschädlichkeit*.

1) Moritz Gottlieb S., Humorist und Satiriker (geb. 1795 in Lovas-Bereny in Ungarn, gest. 1858 in Baden bei Wien).

Le gouvernement autrichien vient de le nommer commissaire ou délégué (je ne sais pas le titre officiel) à l'exposition de Paris. Il y est précédé par la publication du premier volume de ses œuvres complètes (qui forment à peu près une dizaine de volumes). Cette traduction est signée par Alexandre Dumas père¹⁾, lequel, pour éviter les cas douteux, n'a jamais appris l'allemand. Cette recette a du reste été suivie par quelques traducteurs de *Faust*, si je ne me trompe, et aussi par M^{me} Bettina d'Arnim²⁾ — et leur a fort bien réussi.

Comme Saphir passera quelques jours ici, peut-être trouverez-vous qu'il y a lieu de l'inviter à faire une lecture chez vous — ou de l'inviter pour le soir des tableaux vivants, à quelle occasion il trouverait moyen de faire des vers weymarois qui figureraient plus tard dans ses œuvres complètes et seraient traduits en français par Alexandre Dumas! — Saphir a beaucoup de genres de talents de circonstance — ce qui explique un peu la circonstance que Schober (s'il m'en souvient bien) ne le protège pas de sa bienveillance.

Daignez excuser, Monseigneur, ce bavardage d'homme grippé, en faveur des sentiments très indubitables de respectueux attachement de

Votre très dévoué serviteur

F. Liszt.

Vendredi, 13 Août 55.

Oserais-je demander à Votre Altesse Royale une lettre pour Berlin ou Stuttgart, qui ouvrirait les portes du château à M. Szathmary³⁾? Durant les quelques jours qu'il a passé ici, Szathmary m'a fait l'impression d'un homme parfaitement recommandable. Peut-être trouverez-vous aussi un moment pour regarder ses aquarelles dont Preller m'a fait grand éloge.

1) Der französische Roman- und dramatische Schriftsteller (1803—70).

2) Geb. Brentano (1785—1859), Verfasserin von »Goethes Briefwechsel mit einem Kinde« u. a.

3) Genialer ungarischer Aquarellmaler.

32.

Ettersbourg, ce 26 de Juin 56.

J'ai espéré en vain vous remercier verbalement de vos bons vœux et des lignes qui en ont été l'expression. Il me faut avoir recours à la plume pour vous dire que le cœur répond au cœur, en reconnaissance et en activité, et que, quant à cette dernière, votre devise du *Pundonoroso* est aussi la mienne.

Je m'en vais aujourd'hui à Iéna faire quelques études académiques qui me retiendront quelques jours. A mon retour, dont je vous communiquerai l'époque d'avance, veuillez, je vous prie, me faire jouir de l'*Enfer*¹⁾ dont j'ai été privé hier à regret.

La nomination de Singer²⁾ en a éveillé, dit-on, chez Cossmann³⁾. Comme j'estime beaucoup le talent de ce dernier, j'aurais, moi, des regrets à mon tour, s'il se sentait froissé, et je vous prie de vouloir vous entendre avec Beaulieu sur ce qu'il aurait à me proposer pour conjurer les eaux agitées.

Adieu, mon cher, et au revoir, si Dieu permet, bientôt.

C. A.

33.

Monseigneur,

Il est de mon devoir de fixer de nouveau votre attention sur une grande chose, et j'entre en matière sans autre préambule. Pour l'honneur et l'intérêt de la protection que Votre Altesse Royale accorde aux beaux-arts, comme pour l'honneur de l'initiative et de la préséance que j'ose vous prier de revendiquer et de maintenir pour Weymar en ces matières, selon la mesure du possible, il me semble non seulement convenable, mais nécessaire et comme indispensable que les *Nibelungen*

1) Erster Satz aus Liszts Dante-Symphonie.

2) Edmund S. (geb. 1830), ausgezeichneter Geiger, als Konzertmeister Nachfolger Joachims und Laubs in Weimar, seit 1861 in Stuttgart.

3) Bernhard C. (geb. 1822), seit 1853 Weimars vorzüglicher Solo-Violoncellist, nachmals in Moskau und Frankfurt a. M.

de Wagner soient représentés en premier lieu à Weymar. Cette représentation n'est sans doute pas une chose toute simple et aisée; il faudra prendre des mesures exceptionnelles, comme par exemple, la construction d'un théâtre et l'engagement d'un personnel *ad hoc* conformément aux intentions de Wagner; des difficultés et des obstacles pourront se rencontrer, mais à mon sens et tout bien examiné, il suffira que Votre Altesse Royale s'attache à le vouloir sérieusement pour que les choses se fassent comme d'elles-mêmes. Quant au résultat matériel et moral, je ne crains pas de me porter garant qu'il sera de tous points tel que Monseigneur aura lieu d'en être satisfait.

L'œuvre de Wagner, dont la moitié se trouve achevée et qui sera complètement terminée dans deux ans (l'été 58), dominera cette époque comme le plus monumental effort de l'art contemporain; c'est inouï, merveilleux et sublime. Combien donc ne serait-il pas à déplorer que les considérations mesquines de la médiocratie, qui dans certaines circonstances règne et gouverne, parviennent à l'empêcher de luire et de rayonner sur le monde? Permettez-moi de croire fermement qu'il n'en sera pas ainsi et que Votre Altesse Royale n'hésitera pas dans l'accomplissement de la noble tâche qui lui est dévolue.

Depuis une huitaine de jours, une maladie peu grave mais fort ennuyeuse me retient au lit, d'où j'écris ces lignes pour ne pas retarder davantage l'expansion d'un sentiment qui prédomine toute autre idée. Il me faudra encore une dizaine de jours pour être à peu près sur pied; vers la fin du mois je compte être de retour à Weymar. J'y reviendrai plein de confiance dans la bonté de Votre Altesse Royale à mon égard, plus disposé que jamais à travailler et à bien la mériter, s'il se peut, en servant vos intentions, Monseigneur, et demeurant très sincèrement

Votre très dévoué et reconnaissant serviteur

Zürich, 10 Novembre 1856.

F. Liszt.

[Dem vorstehenden Briefe Liszts lag folgendes Schreiben Wagners bei:]

Seiner Königlichen Hoheit des Großherzogs
Karl Alexander von Sachsen-Weimar.

Königliche Hoheit!

Wenn Ihnen mein theurer Freund über mein Wirken und Schaffen berichtet, und hierbei gewiß mit der edlen Wärme, der ich bereits so große Erfolge verdanke, von neuem Ihrer Huld und Theilnahme mich vortheilhafter, als es irgendwem glücken dürfte, empfiehlt, kann ich doch nicht umhin, die Gefühle des Dankes, die mich gegen Eure Königliche Hoheit erfüllen, als mein ganz besonderes Eigenthum durch meinen persönlichen Ausdruck Ihnen darzubringen.

Welche wohlthätige, versöhnende und beglückende Stellung Sie nun bereits seit Jahren zu mir einnehmen, ist der Welt nicht mehr unbekannt; sie weiß, daß ich in Eurer Königlichen Hoheit den Schützer und fürstlichen Freund gefunden habe, dessen Gunst und Theilnahme mich wieder mit Hoffnungen für meine künstlerische Zukunft erfüllte, dessen Bemühungen und Sorge ich die Aussicht auf eine gedeihliche Wendung meines so sehr bedrängten bürgerlichen Schicksals verdanke. Wünsche ich den glücklichen Erfolg dieser edlen Anstrengungen für mein Theil, so darf ich wohl sagen, daß es zum nicht geringen Theil aus dem Grunde geschieht, weil es mich verlangt, dadurch in die Möglichkeit versetzt zu werden, meine innige, dankbare Ergebenheit Eurer Königlichen Hoheit nach besten Kräften an den Tag legen zu können. Je zweifelhafter aber jener Erfolg noch ist, und je mehr ich daher fürchten muß, nie diese Möglichkeit gewinnen zu dürfen, desto mehr drängt es mich, schon jetzt, wie für den Fall des ungünstigsten Erfolges, Eurer Königlichen Hoheit den Dank zu sagen, der, wenn ich ihn nie der Welt beweisen dürfte, nur desto tiefer und inniger das beglückende Gefühl der herzlichen Verpflichtungen ausdrücken möge, deren ich gegen meinen edlen fürstlichen Wohlthäter mir freudig bewußt bin.

Somit sei es mir verstattet, für den Fall des glücklichen, wie für den des ungünstigen Erfolges Ihrer hochherzigen Be-

mühungen, in tiefster, dankbarster Verehrung und unverbrüchlichster Ergebenheit, mich stets nennen zu dürfen

Eurer Königlichen Hoheit treu- unterthänigsten Diener

Zürich, 31. October 1856.

Richard Wagner.

34.

Votre lettre m'apprenant à la fois et votre indisposition et votre convalescence et votre projet de partir incessamment, j'ai tardé de vous répondre pour que mon épître n'aille pas errer dans les espaces entre Zürich et Weimar. J'ai appris en attendant, mon très cher, que votre santé vous retient encore au pied des Alpes et je m'empresse aussitôt de prendre la plume pour vous dire avant tout que j'en suis aussi inquiet que désolé. Si je vous dis ensuite que je forme les vœux les plus sincères pour votre prompt et entier rétablissement, vous en douterez tout aussi peu que de mon désir extrême de vous revoir bientôt. Pardonnez-moi cet égoïsme, mon cher, en faveur des sentiments que je vous porte et en faveur des affaires de tous genres qui attendent chez moi vos lumières et votre intelligente activité.

Celle dont vous me parlez dans votre lettre me prouve que nous touchons à une nouvelle merveille du génie de Wagner. J'en suis très curieux et très volontiers disposé à en faciliter la représentation. A votre retour nous en jugerons ensemble la possibilité. Veuillez en attendant le dire à M. Wagner et le remercier de sa lettre.

Laissez-moi vous serrer la main, avec l'espoir de le faire de nouveau bientôt en réalité, étant à jamais

Votre très affectionné

Weimar, ce 28 de Nov. 1856.

C. A.

35.

Monseigneur,

Je ne manquerai pas de remplir l'agréable commission dont vous voulez bien me charger pour M. Hoffmann. Il en tirera probablement la conséquence qu'il se pourrait que quelque

doux zéphyr vienne le charmer au mois d'Avril et il ne se chagrinerà pas trop à l'avance des inquiétudes que lui occasionne son baromètre du *Weimar'sche Jahrbuch*!

Permettez-moi aussi, Monseigneur, de mettre à profit ma première sortie pour vous remercier personnellement de votre gracieux billet et réclamer, dans l'après-dîner de Lundi, un quart d'heure de votre temps, pour vous soumettre les vœux et prières de plusieurs auteurs qui m'ont envoyé toute sorte de volumes à cette fin — tâche assez fastidieuse la plupart du temps, mais qui fait partie du chapitre continu du sincère et respectueux zèle et dévouement de

Votre très humble serviteur

Samedi, 17 Janvier 57.

F. Liszt.

36.

Monseigneur,

Me voici revenu très écloppé de Leipzig¹⁾ et obligé de garder le lit le plus qu'il se pourra à cause d'un mal qui a pris domicile dans mes jambes depuis une dizaine de jours et qui m'empêche de rester debout comme de marcher. Cependant pour n'apporter aucun dérangement au répertoire du théâtre, je dirigerai ce soir l'*Iphigénie*, mais assis, et j'espère que Votre Altesse Royale aura lieu d'être satisfaite de cette représentation, après laquelle je compte passer quelques jours entièrement au lit — jusqu'à la représentation de l'*Euryanthe*.

Ayant appris que Monseigneur a bien voulu me faire demander pendant mon absence, je serais très heureux de vous revoir au plus tôt et vous prie de m'accorder, s'il se peut, un moment avant la représentation de ce soir (vers 6 heures peut-être, afin de renouveler à Votre Altesse Royale l'hommage du très respectueux dévouement de

Votre très humble et fidèle serviteur

Vendredi, 5 Mars 57.

F. Liszt.

1) Er hatte am 26. Februar im Orchesterpensionsfonds-Konzert des Gewandhauses bei Leitung seiner symphonischen Dichtungen »Préludes« und »Mazeppa« heftige Opposition gefunden.

Vendredi [5. März 1857].

Permettez-moi que pour toute réponse je vous gronde tout de bon et dans toute la force du terme de ce que, malgré mes instances réitérées, vous ne vous soigniez point. Je vous garantis que vous vous tuerez inévitablement en allant de ce train. J'ai heureusement acquis par ma propre expérience le triste droit de vous parler de la sorte, parce que je sais à quels dangers les imprudences peuvent conduire, surtout lorsqu'on ne s'accorde pas le temps de se guérir. Il est malheureusement trop tard aujourd'hui pour vous empêcher de diriger l'opéra de ce soir, mais il est temps encore de vous conjurer de ne pas songer à venir chez moi et de songer encore moins à prendre la direction d'*Euryanthe*. Je préfère mille fois, je vous assure, que tous les opéras soient mal dirigés à la douleur et à l'inquiétude de vous savoir souffrant.

Je ne me suis fait informer à l'Altenburg que pour avoir des nouvelles de votre santé et je n'ai demandé l'époque de votre retour que pour connaître le moment où je pourrais recommencer à vous demander la plus grande preuve d'attachement que vous puissiez me donner, en vous accordant des soins assidus et entendus pour rétablir votre santé le plus vite possible.

J'ai une réponse de Cotta¹⁾ qui entr'ouvre la porte, et je lui ai fait récrire pour savoir s'il la referme ou s'il l'ouvre tout à fait. J'attends Rietschel²⁾ après-demain pour terminer l'affaire de la base de son groupe et commencer le monument de mon grand-père³⁾ dont il a accepté l'exécution.

Adieu, mon cher. Aimer, c'est travailler pour le bien de celui qu'on aime — ainsi soignez-vous, puisque vous m'assurez m'aimer.

C. A.

1) Chef des Stuttgarter Verlagshauses.

2) Ernst R. (1804—61), der Schöpfer der Weimarer Goethe-Schiller-Gruppe.

3) Das Denkmal Carl Augusts wurde von Donndorf geschaffen und 1875 enthüllt.

[März oder April 1857.]

Merci mille fois pour la bonne nouvelle que vous venez de me donner, mon cher. Mais êtes-vous vraiment déjà assez rétabli? Je vous conjure, pensez-y à deux fois avant que d'entreprendre quelque chose qui pourrait occasionner une rechute. Si c'est du consentement de Goullon¹⁾ que vous sortez, venez chez moi demain, à l'heure qui vous conviendra et que je vous prie de m'indiquer d'avance. Si c'est sans la permission ou sans le su du médecin que vous affrontez le grand air, je me brouille avec vous à tout jamais. De grâce, redonnez-moi mon ancien repos à cet égard, parce que je vous aime.

C. A.

Un très gracieux rayon a pénétré hier soir dans ma chambre de malade par vos lignes, Monseigneur, et j'espère dans peu de jours redevenir assez ingambe pour venir vous en remercier. Il me tient fort à cœur de vous revoir et de vous parler d'abondance de cœur des choses qui remplissent ma pensée et sur lesquelles la décision définitive est réservée à Votre Altesse Royale.

Si M. Goullon loue ma patience, je me flatte que vous n'aurez pas à vous plaindre de mon zèle, que je serais si heureux de voir de plus en plus fructifier à votre service, en faits et en œuvres. Si faibles que soient mes forces, elles suffiraient peut-être à se rendre dignes de quelque mémoire, si Votre Altesse Royale daignait leur accorder un généreux appui.

En attendant les communications de M. de Beaulieu sur les projets pour le 3 Septembre²⁾, voici M. Dingelstedt qui est arrivé. J'ai causé assez longuement avec lui hier soir, et il

1) Arzt.

2) Der 100jährige Geburtstag Carl Augusts wurde festlich begangen und Dingelstedt (1814—81) übernahm damals für zehn Jahre die Intendanz der Weimarer Hofbühne.

me semble qu'il y aurait avantage à l'atteler au char de Thespis pour la célébration des fêtes du 3 Septembre.

Mon grand garçon de fils¹⁾ sera malheureusement privé de l'honneur de se présenter aujourd'hui, comme vous voulez bien le lui permettre, car il se trouve à Berlin où il est allé pour faire ses Pâques avec sa sœur. Aussitôt de retour ici, il se tiendra entièrement à vos ordres, comme le fait incessamment

Votre très humble et dévoué serviteur

8 Avril 57.

F. Liszt.

40.

Ettersbourg, ce 26 de Juin 1857.

Je vous remercie de tout mon cœur des bons vœux que vous m'avez transmis par votre billet. Vous savez si ce que je dis en m'exprimant ainsi est dit sincèrement, comme je sais, moi, quel est le cœur auquel je m'adresse. La sympathie, l'affection et l'espérance sont les plus forts des liens — aussi ai-je toujours compté sur l'indestructibilité des nôtres. C'est avec des sentiments pareils que je me signe

Votre très affectionné

C. A.

41.

De Wilhelmsthal, ce 11 de Juillet 1857.

Je viens vous exprimer un désir, mon très cher, duquel la réalisation me tient très à cœur et que je confie à votre amitié et à votre talent. Mon pays autant que ma maison manquent d'hymne national. A chaque occasion où il en faut, nous nous trouvons réduits à l'éternel *God save the Queen*. Je vous prie de le remplacer par un autre chant qui, émané de votre talent, porte aux générations présentes et à venir votre propre cachet, le cachet des qualités élevées dont Dieu vous a doué. Je désire que les fêtes de Septembre inaugurent ce chant. Il doit être entre une prière et un *Volkslied*, il doit être plutôt sérieux que gai, il ne doit être ni trop long, ni trop

1) Daniel L., geb. 1839 in Rom, studierte, hochbegabt, in Wien Jura und starb im Dezember 1859 im Hause seiner Schwester, Frau Cosima von Bülow, in Berlin.

court — il doit être une perfection. Vous seul pouvez le créer, aussi est-ce à vous que je m'adresse.

Je suis impatient de vous revoir — ne viendrez-vous pas un de ces jours auprès de

Votre très affectionné

C. A. ?

42.

Wilhelmsthal, ce 14 de Juillet 57.

Je vous remercie infiniment de la lettre que j'ai reçue hier de votre part. Elle contient une nouvelle preuve de votre obligeance si constante à mon égard, à laquelle — croyez-en l'amitié que je vous porte — je suis bien sensible.

Votre lettre contient une triste et dure vérité par l'observation que ce ne sont que des questions qui répondent à celle dont l'objet est la patrie commune. Evitons pour notre part de mériter critique pareille, évitons le vague en un mot et dans la vie et dans l'entreprise pour laquelle vous me promettez assistance¹).

Vous me demandez à quelle poésie je donne la préférence? Préférer c'est choisir, et pour le moment, le choix me manque. Or, comme il en faut, je ne sais pas pourquoi vous ne demanderiez pas des accords à la lyre de M. Hoffmann. Mais en même temps, faites, je vous prie, chercher dans nos archives de théâtre le texte du chant que du temps de feu le Grand-Duc on répétait souvent sur la scène pour la fête du 2 de Février et dont la musique fut composée par feu Hummel²).

J'approuve fort le voyage d'Aix-la-Chapelle, surtout si vous avez la patience de bien faire la cure. Je vous conjure de le faire, de le faire pour moi, parce qu'enfin l'affection a des droits. Je serai demain soir au Belvedere et j'en repars après-demain. Je regrette de ne plus vous voir, je ne m'en consolerais que si vous me promettez des soins pour vous-même, puisque je suis

Votre très affectionné

C. A.

1) Es betrifft das von Liszt erbetene Weimarer Volkslied, das er auf einen Text von Cornelius komponierte.

2) Johann Nepomuk H. (1778—1837), Klaviervirtuos und Komponist, Mozarts Schüler, ehemals weimarscher Hofkapellmeister.

Weimar, Dimanche 6 de Septembre 1857.

Vous ne serez, mon cher ami, ni étonné, je pense, ni frappé par conséquent, si vous me voyez rattacher à l'époque mémorable que nous venons de traverser le souvenir de la *Fondation-Gæthe* aussi inséparable dans nos souvenirs que de mes projets d'avenir, si Dieu le permet.

J'ai résolu d'avancer dès aujourd'hui sur cette voie que vos lumières m'ont éclairée depuis longtemps et dont depuis si longtemps nous nous sommes si laborieusement occupés. Je veux ouvrir pour l'année prochaine un concours d'architecture en donnant pour sujet les plans de notre futur musée; je veux publier l'appel maintenant. Je m'empresse de vous en prévenir, afin de m'assurer votre sanction et votre appui. Je ne comprends le culte des souvenirs de l'époque de Charles-Auguste que dans l'activité, en suivant les routes qu'elle m'a ouvertes. Ce peu de paroles serviront de clef à mes actions, s'il leur faut une clef. Ce n'est pas vous qui en avez besoin, mais vous pourriez avoir besoin de la donner à d'autres.

J'ai appris par M. Lehmann¹⁾ que vous allez vous rendre demain à la Wartbourg, avec un cercle de vos amis. Si vous n'aviez point eu ce projet, je vous aurais proposé d'y venir aujourd'hui avec moi et ma famille. En tous les cas, me permettez-vous de mettre pour demain mon appartement à la Wartbourg à votre disposition. Je ne puis mieux vous exprimer ce que j'éprouvai pour vous au concert de hier qu'en vous disant que vous avez dignement terminé cet ensemble si glorieusement ouvert par le groupe de Rietschel²⁾.

Je vous serre les mains.

C. A.

1) Rudolf L. (1819—1905), Bildnis- und Historienmaler, der lange in Rom, später in London lebte.

2) Bezieht sich wohl auf Liszts »Fest-Vorspiel« für Orchester, das zu diesem Zweck geschaffen wurde.

44.

Monseigneur,

La flatteuse et bienveillante approbation que Votre Altesse Royale a daigné accorder jusqu'ici aux programmes des concerts de la cour, me permettait de vous éviter l'ennui d'entrer à l'avance dans le détail de ces menus. J'oserai pourtant faire exception aujourd'hui et vous demander d'avoir la bonté de m'informer si Votre Altesse Royale ne préférerait pas que le dernier numéro *Weimars Volkslied* (chanté par MM. Caspari, Knopp, Milde et Roth¹) soit retranché du prochain concert. Vous n'ignorez pas qu'on a reproché à ce *Volkslied* d'être peu *volksthümlich*. J'aurais sans doute beau jeu à répondre que la poésie et la musique en appellent à un *gebildetes Volk* et que ce *Volkslied* a précisément le but de glorifier la *Bildung* de la tradition de Weymar; mais nonobstant, je ne voudrais pas mettre mon impopularité à l'abri d'un acte de piété envers votre auguste maison, à moins que Votre Altesse Royale ne trouve que j'aie eu quelque peu raison d'élever le ton de mon chant, et qu'il est bon de le faire entendre au risque même de voir quelques-uns ne pas y rencontrer leur mode habituel.

J'ai l'honneur d'être avec un profond respect, Monseigneur,
Votre très humble et très dévoué serviteur

30 Décembre 57.

F. Liszt.

45.

Monseigneur,

C'est au loin que je vous adresse cette année mes vœux et félicitations pour votre jour de fête. La distance n'ôte rien à leur sincérité et à leur ferveur; puissent-ils se réaliser incessamment pour votre bonheur comme pour votre gloire! Les temps ne sont plus où « quand il se trouvait un roi trop court ou trop long, ou peu fait pour réjouir le pays (ainsi qu'il est dit dans le *Sängerkrieg* de la Wartburg), le Seigneur de Thuringe lui ôtait sa couronne et la donnait à qui il voulait. » Mais votre lot n'en est pas moindre pour cela, Monseigneur,

1) Sänger der Weimarer Hofbühne.

car la Providence a réservé à votre maison des prérogatives dans l'ordre de l'intelligence, dont il vous est loisible de faire un noble usage, en vous associant activement au travail du progrès qu'accomplit notre temps.

Vivant presque en reclus à l'Altenburg, je n'ai guère de nouvelles à vous mander que vous ne sachiez par d'autres. Toutefois il est une circonstance sur laquelle je me permettrai d'arrêter un peu votre attention, et qui semblerait vous rendre aisée l'acquisition d'une des illustrations littéraires les plus productives de l'Allemagne. Par suite de je ne sais quel calcul d'intérêt ou d'amour-propre, M. Gutzkow¹⁾, dit-on, songe à changer de domicile, et à s'établir à Francfort ou à Offenbach. Une indication de votre part, soit par lettre, soit par quelqu'un ayant qualité à cet effet, avec ou sans *Wartegeld* (de 400 écus environ, à défaut d'autre spécifique?) suffirait, je le présume, pour lui faire préférer le séjour de Weymar à tout autre. M. de Dingelstedt, avec lequel j'en causai ces jours derniers, partage mon opinion que Gutzkow serait d'une figurabilité avantageuse ici et que Votre Altesse Royale pourrait en tirer bon parti — sans grand risque d'inconvénients.

Dans le cas où M. Hebbel²⁾ viendrait ici, comme on le dit, assister à la représentation de *Geneviève* le 24 (pour laquelle M. Lassen³⁾ a fort judicieusement choisi plusieurs des meilleurs morceaux de l'opéra du même nom de Schumann⁴⁾, comme entre-actes), j'ose prier instamment Votre Altesse Royale de ne pas tenir l'oiseau blanc en cage, mais bien de diriger son vol sur la boutonnière d'un poète de si rare et haute volée. Sauf meilleur avis, il me semble qu'il y aurait de l'à

1) Carl G. (1811—78) war 1862—64 Generalsekretär der Deutschen Schillerstiftung in Weimar.

2) Friedrich H. (1813—63) wohnte der Aufführung seiner »Geneveva« bei.

3) Eduard L. (1830—1904), seit 1858 Hofmusikdirektor in Weimar, später Generalmusikdirektor daselbst.

4) Liszt war der erste gewesen, der Schumanns »Genoveva« nach ihrem Mißerfolg bei der Uraufführung in Leipzig (1850) auf die Bühne gebracht hatte (1855).

propos à ce que ce messenger de vos grâces arrivât à Hebbel le soir du 24.

Daignez agréer, Monseigneur, l'expression des sentiments de respectueux attachement avec lesquels j'ai l'honneur d'être de Votre Altesse Royale

le très humble et dévoué serviteur

Weymar, 17 Juin 1858.

F. Liszt.

46.

Monseigneur,

Kaulbach¹⁾ vient d'arriver. Le temps de son séjour étant fort limité par ses obligations de Berlin et de Munich, j'ose prier Votre Altesse Royale de lui faire l'honneur de le recevoir dans la journée de demain (Mercredi). Je suis convaincu que personne aussi bien que lui ne saurait répondre aux intentions de Votre Altesse Royale par rapport aux fresques des chambres de Luther à la Wartburg²⁾ et désire vivement que ce projet arrive bientôt à la fixité d'un chef-d'œuvre.

Je me permettrai d'accompagner mon illustre ami demain à Wilhelmsthal et demeure incessamment, Monseigneur,

Votre très humble et dévoué serviteur

Mardi, 10 Août 58.

F. Liszt.

47.

Monseigneur,

Y aurait-il une réponse favorable à faire à la lettre ci-jointe de Wagner? — Quel conseil donner à mon ami? — A moins de quelque démarche officieuse d'en haut, le séjour de Venise me semble fort hasardeux pour Wagner. Peut-être Votre Altesse Royale pourrait-elle indiquer et prêter le secours

1) Wilhelm v. K. (1805—74.)

2) Die Malereien der sogenannten Reformationszimmer wurden nachmals größtenteils von Ferdinand Pauwels (+ 1904) ausgeführt. Auch Paul Thumann, sowie die Belgier Struys und Benjamin Linnig hatten daran Teil.

désiré, ce dont j'ose vous prier de vouloir bien informer avant
Jeu-di (jour fixé pour mon départ)

Votre très humblement dévoué serviteur

Lundi, 23 Août 58.

F. Liszt.

48.

An die Großherzogin Sophie.

Madame,

La gracieuse attention que Votre Altesse Royale a daigné témoigner plusieurs fois aux touchants et profonds accents de la muse de Robert Franz¹⁾, m'encourage à vous soumettre au nom de ce compositeur d'élite une prière, qui, j'ose l'espérer, ne paraîtra pas importune. Elle se place tout d'abord sous l'égide du nom de Goëthe, car pour l'œuvre que Franz ambitionne de vous offrir en hommage et de vous dédier, Madame, il a puisé exclusivement ses inspirations aux sources vives du grand poète. Persuadé comme je le suis que parmi les musiciens lyriques de ce temps il s'en trouverait difficilement qui méritent aussi bien que celui-ci, tant par les rares qualités du talent que par celles d'un esprit distingué, la faveur d'une dédicace à Votre Altesse Royale, j'ose la solliciter pour lui et serais très heureux de pouvoir l'informer qu'elle lui est accordée.

Qu'il me soit aussi permis à cette occasion, Madame, de vous adresser mes plus sincères remerciements pour la flatteuse distinction dont M. de Bülow²⁾ vient d'être l'objet et de recommander à la continuation des bontés de Votre Altesse Royale ce noble jeune homme qui aspire si courageusement vers les plus hautes cimes de l'art.

J'ai l'honneur d'être, Madame, avec le plus profond respect de Votre Altesse Royale,

le très humble et très reconnaissant serviteur

Weymar, 12 Décembre 1858.

F. Liszt.

1) Der Liedermeister (1815—92).

2) Hans von B. (1830—94), Liszts Schüler und seit August 1857 sein Schwiegersohn.

Monseigneur,

Lorsque l'an passé, aux fêtes de Septembre, le *Weimar's Volkslied* fut exécuté, Votre Altesse Royale daigna exprimer le désir de voir l'auteur de cette poésie qui avait été faite sur votre souhait. C'est M. Cornelius¹⁾, le neveu du grand peintre. Il m'avait été particulièrement recommandé et habite depuis près de huit ans Weymar, où les qualités de son caractère comme de son esprit et de son talent lui ont acquis des sympathies aussi bien qu'une estime générale. La musique de son opéra représenté hier soir, est une des choses les plus distinguées qui ait été écrite dans ce genre, en ces dernières années, et Votre Altesse Royale peut trouver une preuve suffisante de son mérite dans la persévérance indignée avec laquelle la partie musicienne du public a rappelé M. Cornelius à la fin de la soirée, malgré des sifflets aussi inhospitaliers que peu motivés dans leur intensité continue; car ils n'étaient point provoqués par le scandale ou le mal à propos d'une situation, moins encore par des considérations d'art.

Plusieurs artistes venus exprès de Leipzig et de Dresde, ayant assisté aux répétitions, ont pu se rendre compte dans tout leur détail des diverses rares et piquantes qualités de cette partition.

Que toutes ces raisons me servent d'excuse auprès de vous, Monseigneur, si je viens ce matin vous prier de daigner accorder maintenant à M. Cornelius l'honneur dont il a été privé l'an passé, en le recevant, ce qui sera un juste encouragement aux efforts sérieux dont ses études solides et son style élégant témoignent, et compensera amplement pour le jeune poète et compositeur la tempête sans rime ni raison qu'il a subie hier.

De Votre Altesse Royale le très consciencieusement dévoué
serviteur

F. Liszt.

16 Décembre 58.

1) Peter C. (1824—74), Liszts Schüler, dessen Oper »Der Barbier von Bagdad« tags zuvor bei ihrer Erstaufführung von einer Oppositionspartei zu Falle gebracht worden war.

50.

Monseigneur,

En communiquant ci-après à Votre Altesse Royale la lettre du Baron Liebig¹⁾ qui contient l'explication scientifique de sa découverte d'un nouveau miroir — dont j'ai eu l'honneur de vous apporter un exemplaire destiné à Son Altesse Royale, Madame la Grande-Duchesse — je me permets de rappeler que Monseigneur m'avait chargé de transmettre un message de sa part à M. le Conseiller d'Auer, Directeur de l'imprimerie impériale à Vienne . . — .

De Votre Altesse Royale le très dévoué et affectionné serviteur

F. Liszt.

20 Décembre 58.

N'avez-vous point trouvé M^{me} Viardot²⁾ admirable comme grande cantatrice et comme tragédienne? M. de Dingelstedt m'a chargé de lui faire les compliments de Vos Altesses Royales après la représentation d'hier. J'espère qu'elle ne les aura pas suspectés de partialité en les recevant par mon intermédiaire. Le désintéressement dont M^{me} Viardot fait preuve permettrait peut-être qu'on lui demande un troisième rôle — soit l'Azucena du *Trovatore*, soit la Valentine des *Huguenots*? Ceci contribuerait sans doute à lui faire prolonger son séjour ici jusqu'au 1^{er} Janvier.

51.

Monseigneur,

Votre Altesse Royale ne m'ayant pas seulement demandé, mais ordonné de lui formuler dès maintenant les conditions desquelles dépend l'efficacité de ma coopération à son théâtre, j'obéis comme son serviteur, sans pouvoir me défendre d'ajou-

1) Der berühmte Chemiker (1803—73). Die Neuheit seines Spiegels bestand darin, daß durch Verwendung eines anderen Quantums von Quecksilber die sogenannten Spiegelflecken vermieden werden sollten.

2) Pauline V.-Garcia (geb. 1821); die große Sängerin, Darstellerin und Lehrerin war Liszts Schülerin im Klavierspiel.

ter que j'agis ainsi à la fois contre mon souhait et contre mon intérêt personnel. Ainsi que j'ai eu l'honneur de vous le dire, Monseigneur, il m'est impossible de reprendre ma place au pupitre durant cette saison à une autre représentation théâtrale que celle du Prologue de M. Halm¹⁾, pour lequel j'ai promis de composer la musique dans le cas où, comme on me l'a assuré, cette œuvre prendrait sa place au *Schillerfest* célébré à Weymar. Il m'eût été par conséquent désirable de ne point donner aux choses que j'ai à exprimer l'apparence d'un mouvement ab irato, d'un mécontentement passager, d'autant plus qu'il n'est pas inopportun de rappeler que, si des circonstances récentes ont par leurs dernières gouttes fait déborder le vase, celui-ci était déjà plein. En tout état de cause j'aurais dû, dans un temps plus ou moins rapproché, faire observer à Votre Altesse Royale que, soit avec M. de Dingelstedt, soit avec tout autre Intendant, les limites trop défiantes et trop restreintes dans lesquelles j'étais enclavé ne me permettaient plus de continuer d'une manière digne d'Elle, et j'ose ajouter, digne de moi, les fonctions que j'ai remplies clopin-clopant jusqu'ici.

Je sais qu'on a beau jeu à me représenter comme un prodige, un fantasque, qui ferait crouler toutes les planches du théâtre, s'il lui était permis d'user et d'abuser d'une autorité quelconque; néanmoins, ni dans le cours de ma vie très voyageuse, ni durant mes dix années d'activité à Weymar, personne n'a été en droit de m'adresser le reproche de lui avoir fait subir une perte par ma faute. — Si je m'y prends autrement que d'autres, je ne suis pas le seul, même dans le domaine spécial des affaires. C'est aux fruits qu'on reconnaît l'arbre; c'est aux résultats que se jugent les méthodes. A la caisse du théâtre, par exemple, je n'ai été cause d'aucun déficit (au contraire), quelque théorie que je professe sur la nécessité de reculer au second plan les considérations de ce

1) Friedrich H., eigentlich Baron Münch-Bellinghausen (1806 bis 71), österreichischer Dichter, wurde 1867 Generalintendant der Wiener Hoftheater. Zu seiner Dichtung »Vor hundert Jahren« schrieb Liszt die Musik.

genre toutes les fois qu'il s'agit d'une question de cour ou d'art. Ce n'est point ma faute si les myopes ne voient pas que certains avantages, fort importants (qui le nie?) ne s'obtiennent dignement que comme corollaires de certains autres devant primer, en considération de la considération.

Il est possible que Votre Altesse Royale soit assez influencée par les préjugés répandus en ma défaveur, pour voir de mauvais œil ma méthode et juger imprudent de me confier la mince portion de liberté d'action qu'on m'oblige à réclamer. Celle-ci me semblerait seulement garantie, si vous vouliez accéder, Monseigneur, à ce qu'il me soit réservé de fait comme de droit :

1. de décider de douze représentations d'opéras dans le courant d'une saison théâtrale, tant pour la production de deux ou trois ouvrages complètement nouveaux de mon choix, que pour la reprise d'opéras donnés précédemment, sous ma direction ou sous celle d'un *Musikdirector* que je désignerais ;

2. des engagements à faire ou à défaire, le cas échéant, des membres du personnel de l'opéra et de l'orchestre ;

3. du congé à accorder aux membres de l'orchestre et de l'opéra, après m'être entendu sur les exigences du répertoire avec l'Intendance ;

4. d'effectuer l'engagement d'un artiste étranger par saison pour deux ou trois rôles que je déterminerais ;

5. de proposer ou d'empêcher les avancements et récompenses accordés au personnel de l'orchestre et de l'opéra, ce qu'il y aurait lieu de mentionner dans les notifications relatives.

Ce que je demande explicitement ici, ne m'avait jamais été tout à fait refusé, mais on me l'accordait parcimonieusement, chaque fois comme une espèce de grâce qu'on était plutôt enclin à me retirer et en enveloppant ce fonds de plus ou moins de formes, ce qui a donné lieu bien des fois à des ennuis et des désagréments dont je n'ai entretenu ni n'entre-tiendrai jamais Votre Altesse Royale, afin de ne pas l'immiscer irrévérencieusement dans ces détails de ménage qui néan-

moins ne peuvent sans inconvénient se vider souvent à mon détriment.

En m'accordant ces pouvoirs officieux, ce sera simplement admettre que je suis un homme raisonnable, accessible à toutes les considérations qu'il conviendra de prendre relativement à vos désirs, Monseigneur, et aux autres exigences correspondantes; mais comment pourrais-je croire que Votre Altesse Royale a quelque confiance en ma capacité, si elle éloignait cette supposition? — M'étant toujours entendu avec les personnes auxquelles j'ai eu à faire, il n'y a guère de probabilité qu'il en soit autrement, après que les égards qui me sont dus m'auront été garantis.

Il ne s'agit point d'ailleurs de faire brèche à la position extrinsèque de qui que ce soit; par là, personne ne verrait ni son titre amoindri, ni sa vanité froissée. Il n'en résulterait que la possibilité pour moi de faire en conscience le peu que je crois indispensable d'accomplir pour répondre à la confiance de Votre Altesse Royale que je semble posséder en occupant cette place.

Ma position extérieure est si désavantageuse — et si douloureuse sous plusieurs rapports, que mes plus sérieuses réflexions ne me montrent dorénavant dans les plus mauvaises chances que des pertes illusoire à subir encore. — Le peu d'épargnes que je dois à mes anciens succès me suffiront pour passer une couple d'années dans une retraite où je pourrai me vouer sans trouble, sans déboires journaliers, sans nécessité de relations locales, à l'achèvement de quelques grands ouvrages qui demandent du recueillement et de la tranquillité d'esprit. Le mal qu'on dit de mes compositions m'encouragerait au besoin, car on ne s'attaque pas, même quand il y a parti pris, avec cette violence acrimonieuse à des productions insignifiantes. Elles doivent donc être ou très mauvaises ou très bonnes. Les courageux enthousiasmes qu'elles inspirent à ceux qui les étudient, contribuent à me persuader qu'elles n'appartiennent pas à la catégorie du sonnet d'Oronte¹⁾. Ce qui me

1) In Molières »Misanthrope«.

reste à écrire aura, je l'espère, un retentissement plus prolongé que je ne saurai l'attendre de ma coopération personnelle au mouvement du théâtre et des concerts. En continuant mes fonctions, Monseigneur, je vous donnerais ce que nulle somme ne peut compenser, mon temps qui est ma renommée. La reconnaissance peut me commander tous les sacrifices, pourvu qu'ils ne soient pas stériles.

Si à une autre saison, j'avais à rentrer au théâtre, ce ne pourrait être, même après que Votre Altesse Royale aurait consenti à me donner les pleins pouvoirs très modérés, tout à fait indispensables à mon fonctionnement, que pour un ouvrage parfaitement en harmonie avec les tendances que je représente, et assez nouveau pour que j'aie une responsabilité à assumer en la présentant au public. On vous a parlé, Monseigneur, avec une sorte de dédain des *Experimente* dont j'accablais soi-disant votre scène. Qu'il me soit permis de faire remarquer de nouveau que l'importance des théâtres se mesure à leur initiative, laquelle implique nécessairement ces premières représentations qu'on cherche à dénigrer par le sobriquet d'*Experimente*. En vertu de ce principe, je conclus que les opéras de Wagner déjà accrédités au répertoire (grâce à Son Altesse Impériale qui m'a accordé la protection et le soutien dont j'avais besoin, ce que je n'oublierai jamais) et qu'il sera toujours honorable de diriger, ainsi que d'autres chefs-d'œuvre, n'ont pourtant plus besoin de moi. Ceux qui ambitionnent de marcher sur le chemin de la gloire ne s'arrêtent pas aux portes déjà conquises.

Quelle que soit la décision que Votre Altesse Royale daignera prendre, je ne doute point qu'elle ne soit la meilleure. Je n'ignore point combien non seulement l'artiste, mais l'art en lui-même peut paraître un luxe inutile, qu'en plusieurs sens je suis de trop à Weymar — que j'y ne rencontre que méfiance de tous côtés et qu'on m'y verrait volontiers me morfondre dans une existence banale et bourgeoise.

Les éléments contraires peuvent cruellement m'atteindre, mais non me vulgariser, et plus je suis sous leur coup, plus je me dois à moi-même et à une autre, qui m'est plus chère

que la vie et toutes les satisfactions de ce monde, qu'on puisse dire un jour après moi que je méritais un meilleur sort. — J'aime la solitude, mais complète — et Votre Altesse Royale peut en décider favorablement sous tous les rapports en me déchargeant de mon service. Je la prie seulement de rester persuadé que je conserverai inaltérablement une reconnaissance dont je me ferai toujours honneur, pour l'amitié qu'elle a daigné souvent exprimer durant de longues années à celui qui a l'honneur d'être, Monseigneur,

Votre très humble et très dévoué serviteur

14 Février 59, Weymar.

F. Liszt.

52.

Monseigneur,

Sur le point de partir pour Berlin, où je suis attendu ce soir, je n'ai pu que parcourir rapidement les documents que Votre Altesse Royale a bien voulu m'envoyer. Ils ne me semblent pas de nature à devoir modifier les points sur lesquels Votre Altesse Royale s'était arrêtée précédemment et qui ont été communiqués à M. Serre¹⁾ par M. de Dingelstedt. En conséquence, je ne puis que souscrire à la conclusion de votre lettre, Monseigneur, où vous résumez parfaitement la question par ces mots : « Je ne peux vouloir marcher avec M. Serre qu'en tant que le comité de Dresde marche avec moi. » Ce n'est pas précisément ainsi que l'entend M. Serre, il est vrai — et Monseigneur aura à décider s'il vous convient de le ramener à votre avis, ou bien d'abonder dans le sien.

En attendant l'honneur de vous réitérer l'expression de mes sentiments de vive voix, je demeure de Votre Altesse Royale le très dévoué serviteur

24 Février 59.

F. Liszt.

53.

Jedi soir [1859].

J'ai écrit comme vous savez à M^{me} de Serre. Elle m'a répondu très aimablement et m'a prié de recevoir son mari

1) Major S. auf Maxen bei Dresden rief eine Schillerlotterie ins Leben, deren Reinertrag zum größten Teil der Schillerstiftung überwiesen wurde.

qui me parlerait de l'affaire en question. Je viens de le faire dans cet instant. Je me suis arrangé avec lui de manière qu'il me fera, lui, les propositions nécessaires pour fusionner les deux fondations¹⁾. Mais avant qu'il ne le fasse, je désire qu'il vous parle, cher ami. Veuillez le recevoir aujourd'hui et veuillez vous entendre avec lui sur ce qu'il y a à faire, en particulier si, revenant à Dresde, il doit, oui ou non, entretenir les autres membres du comité de la *Schillerstiftung* des projets qui nous occupent avant de me faire les propositions demandées et attendues. Je vous donne carte blanche en cette question de communication. Mais de grâce, faites en sorte que cette fusion réussisse, elle me paraît exécutable et importante.

Je pars aujourd'hui, avec la Grande-Duchesse, pour la Wartbourg, où nous tâcherons de nous assurer quelques jours de repos. Si vous m'écrivez ou si vous voulez venir me voir (et l'un ou l'autre sera nécessaire pour soigner cette affaire), vous savez où me trouver.

Adieu, mon très cher, et au revoir, si Dieu le permet.

Votre très affectionné

C. A.

54.

Monseigneur,

Votre Altesse Royale a daigné accueillir avec bienveillance l'invitation que j'ai eu l'honneur de lui faire dernièrement, de favoriser par sa présence les exécutions musicales qui auront lieu à Leipzig du 1^{er} au 4 Juin, et dont je joins ici le programme²⁾. En vous rendant à ma prière, Monseigneur m'ac-

1) Goethe- und Schillerstiftung.

2) Das Programm umfaßte vier große Konzerte, deren erstes im Stadttheater mit Kompositionen von Schumann, Schubert, Mendelssohn, Berlioz, Wagner, Franz und Liszt stattfand. Ein zweites und drittes Konzert in der Kirche brachte Liszts Graner Festmesse unter Leitung des Komponisten, sowie Bachs Hohe Messe unter Carl Riedels Führung zu Gehör. Eine Kammermusik-Matinée beschloß die Aufführungen. Aus dieser Tonkünstlerversammlung ging der »Allgemeine Deutsche Musikverein« hervor, dessen Gründer Liszt war, der bis zu seinem Heimgang die Seele des Vereins blieb.

corderait une marque de sa haute protection et en même temps donnerait un grand lustre à la cause du progrès musical que Weymar peut revendiquer à juste titre d'avoir maintenu avec honneur et loyalement servi. Qu'il me soit donc permis d'espérer que Votre Altesse Royale voudra bien donner suite à la bienveillante intention qu'elle a eu la bonté de m'exprimer et qu'en cette circonstance, elle me gratifie de la très flatteuse distinction de lui faire les honneurs de Sa musique à Leipzig.

C'est avec le plus profond respect que je demeure, Monseigneur, de Votre Altesse Royale

le très humble et très reconnaissant serviteur

21 Mai 1859.

F. Liszt.

P. S. L'exécution de ma Messe est fixée au Jeudi 2 Juin, à 4 heures de l'après-midi.

55.

Ettersbourg, ce 2 de Juillet 1859.

Je vous remercie de tout mon cœur de votre participation si sincère dont je viens de recevoir la preuve¹⁾. Croyez-moi, cher ami, que c'est surtout dans les moments d'épreuve que l'on sent le plus fortement les liens qui nous unissent aux cœurs que nous aimons. C'est vous dire si vous nous avez fait du bien et si je me nomme en réalité

Votre très affectionné

C. A.

56.

Du château de la Wartbourg, ce 14 d'Oct. 1859.

Le comte de Kalckreuth²⁾ vous aura fait part du résultat des conférences de Dresde lorsque vous recevrez ces lignes³⁾.

1) Am 23. Juni war die verw. Großherzogin-Großfürstin Maria Paulowna, Mutter des Großherzogs, verschieden.

2) Stanislaus Graf K. (1820—94), Landschaftsmaler, war 1860 bis 76 Direktor der Weimarer Kunstschule.

3) Die 1855 begründete Schillerstiftung hatte sich in einer Generalversammlung vom 8.—10. Oktober in Dresden konstituiert und Weimar war für die nächsten fünf Jahre als Vorort gewählt worden.

Il vous aura prouvé, mon cher, que mes prévisions se sont réalisées en partie, car le protectorat ne m'est point tombé en partage. Or vous vous rappelerez que nous étions convenus d'examiner la fondation de la *Goethe-Stiftung* pour le cas échéant. Il est donc opportun de s'en occuper de suite, car il ne faut pas perdre de temps. Il s'agirait donc d'examiner si le 10 Novembre nous jetons les fondements de la *Goethe-Stiftung* qui aurait pour but de couronner chaque année une œuvre appartenant ou à la poésie, ou à la musique, ou à l'architecture, ou à la peinture, ou à la sculpture. Les œuvres couronnées resteraient à Weimar ou en originaux ou en esquisses. Les intelligences les plus distinguées de la branche des arts appelées au concours porteraient le jugement, tandis que je donnerais le prix. J'opine que l'on choisisse parmi les ouvrages faits, mais non pas qu'on commande le genre (exemple: je couronnerais le meilleur tableau d'histoire, le meilleur roman historique, mais je ne commanderais ni l'un ni l'autre). Reste à savoir si la fondation de l'ordre de la Palme doit voir le jour en même temps que la Fondation-Gœthe.

Dites-moi maintenant si j'ai bien résumé et veuillez ajouter, s'il est possible, à quel chiffre se monteraient à peu près les frais annuels pour la Fondation-Gœthe et pour les affaires de l'ordre de la Palme . . — .

Mes idées et mes vœux vous entourent. Gardez ces lignes, afin que, si Dieu le permet, vous me les rendiez plus tard pour être ajoutées au dossier.

Adieu, mon cher. Votre très affectionné C. A.

57.

Monseigneur,

Il arrive que la vertu du renoncement dont personne n'est friand à l'excès, a été suffisamment mise à l'épreuve chez M. Auerbach¹⁾, et je crois avoir raconté à Votre Altesse Royale, lors des fêtes de Charles-Auguste, combien il avait été pris au dépourvu en trouvant sa boutonnière dépourvue de ruban,

1) Berthold A., der Romanschriftsteller (1812—82).

au moment où celles de MM. Rietschel et Gasser¹⁾ venaient d'être ornées de rouge. Son premier mouvement était certes de s'habiller désormais et à jamais tout en rouge des pieds à la tête, afin d'échapper à l'offusquement que lui causait le ruban de ses amis qui, par mésaventure, habitaient la même maison que lui!

Le nom littéraire d'Auerbach est à la fois un des plus populaires et des plus estimés de l'Allemagne contemporaine. Ses relations avec Weymar et avec Votre Altesse Royale datent d'une dizaine d'années au moins . . — .

A tant de titres Auerbach a bien mérité de la patrie et de l'ordre du Faucon — et la date de la *Schillerfeier*²⁾ est indubitablement la mieux appropriée pour le lui signifier, car elle ajoute quelque chose de prismatique à la distinction dont V. A. R. a l'intention de lui faire part.

M. Palleske³⁾, par sa remarquable Biographie de Schiller, qui a très vite obtenu les plus flatteurs et compétents suffrages, se recommande aussi très particulièrement au même honneur à ce moment. En le nommant chevalier de l'ordre du Faucon, Votre Altesse Royale donnera une marque de plus de sa judicieuse bienveillance pour la littérature et la tradition de Weymar. Ce n'est donc qu'une manière de bienséance pour vous, remplie à l'heure désignée.

Monseigneur me le permettant, j'ajouterai encore un nom à la liste des décorations du 10 Novembre prochain. C'est celui de M. Wurzbach von Tannenberg, *k. k. Ministerial-Secretär, Ritter hoher Orden, Bibliothekar*, etc. à Vienne⁴⁾. Le *Schiller-Buch, dem Fürsten und der Fürstin des Weimarer Musenhofs gewidmet*, le qualifie notamment à porter votre décoration. Je transmets à Vos Altesses Royales les deux exemplaires de dédicace avec les lettres qui les accompagnent.

1) Hans G., Schöpfer der Weimarer Wielandstatue.

2) Zum hundertsten Geburtstag des Dichters.

3) Emil P. (1823—80), Dichter, Schriftsteller und Vorleser, lebte meist in Weimar.

4) Geb. 1818 in Laibach, gest. 1893 zu Berchtesgaden.

A la page 2186 se trouvent les portraits de Vos Altesses, et page 2779 un dessin qui représente votre visite avec M. de Humboldt à Marbach — et il vous suffira de jeter un coup d'œil furtif sur l'ensemble de ce volume, pour y voir une complète motivation de ce que je prends la liberté de vous proposer en faveur de l'auteur.

On a dit que donner à ceux qui méritent, c'est obliger tout le monde. En cette circonstance, si Monseigneur daigne accéder à ma demande, et accorder à M. Wurzbach le même grade du Faucon qu'à M. Auer (croix de chevalier, en or), vous me permettrez aussi de vous en être particulièrement obligé, en continuant de demeurer de Votre Altesse Royale
le très humble et reconnaissant serviteur

Weymar, 4 Novembre 1859.

F. Liszt.

58.

10 Nov. [1859.]

Au moment de lancer mes faucons, je me trouve arrêté à l'égard de MM. Wurzbach et Auerbach par une considération que vous apprécierez, je crois. Jusqu'ici, je n'ai voulu décorer que ceux qui ont contribué à propager les mérites de Schiller : ses traducteurs, son libraire, son biographe. MM. Wurzbach et Auerbach n'appartenant point à cette catégorie, il me semble prudent de retarder un peu une faveur que je ne veux pas leur retirer, mais par laquelle je ne voudrais pas entamer la limite que j'ai dû tracer pour ma conduite à l'égard des personnes comprises dans la liste que vous avez vue. J'ai chargé M. Stichling¹⁾ de vous entretenir de tout cela, j'ai pensé bien faire d'y joindre ces lignes explicatives.

Nous avons été charmés de la musique dont vous avez su orner et embellir la pièce de Halm. Votre belle composition a renouvelé en nous des échos qui n'appartiennent qu'à l'admiration et la sympathie sincère.

Adieu, mon très cher. Votre affectionné

C. A.

1) Weimarscher Minister.

Monseigneur,

M. Stichling m'a transmis hier le message dont Votre Altesse Royale a bien voulu le charger. Sur sa communication des catégories posées pour la distribution de l'ordre du Faucon, ce 10 Novembre, je me suis permis de lui répondre que j'étais en devoir de maintenir les droits de M. Wurzbach à cette candidature, parce que la publication de son *Schiller-Buch* le plaçait de fait dans les dites catégories, et cela plutôt deux fois qu'une, vu qu'il est en même temps propagateur et biographe de Schiller, de plus, son bibliographe et, pour ainsi dire, le rapporteur général de toute la *Schiller-Literatur* dont son ouvrage est une encyclopédie complète, publiée par ordre et sous les auspices de S. M. l'Empereur d'Autriche. A tous ces titres, auxquels se joint encore la dédicace faite à Vos Altesses Royales de ce beau volume officiel, édité avec le luxe exclusivement propre aux rares ressources de l'Imprimerie impériale de Vienne, la nomination de M. Wurzbach se trouve triplement motivée.

Monseigneur est certainement libre de choisir, car ses distinctions restent toujours des faveurs; mais en tant qu'on est habitué à prendre en considération les mérites qui y donnent accès, il pourra sembler que vous commettez une injustice en en excluant M. Wurzbach à cette date.

Permettez-moi, Monseigneur, d'observer encore que, si, en vous parlant de cette nomination, j'ai eu la maladresse d'ajouter que j'y serais particulièrement sensible, c'était en vue de ce que je croyais correspondre aux convenances de votre réputation à l'étranger. Règle générale: je ne prends la liberté d'être soucieux vis-à-vis de vous que de vos intérêts, et jamais aucune de mes propositions n'est basée sur ma satisfaction personnelle, car il est de mon honneur de pouvoir les justifier toutes, un jour, devant chaque tribunal.

Je viens de recevoir la lettre ci-jointe de M. Eggers¹⁾ qui

1) Friedrich E. (1819—72), Kunstschriftsteller, Professor an der Berliner Kunstakademie, Herausgeber des »Deutschen Kunstblattes« (1850—58).

par suite de ses engagements avec la Gazette de Prusse, est empêché de venir maintenant à Weymar.

L'approbation que Vos Altesses Royales veulent bien accorder à la musique du *Festpiel* de Halm m'est très flatteuse. Je n'avais qu'une tâche subordonnée à remplir.

Avec un profond respect, Monseigneur, de Votre Altesse Royale le très humble serviteur

10 Novembre 1859.

F. Liszt.

60.

[10. Nov. 1859.]

Je m'en vais arranger l'affaire Wurzbach, car vous avez, mon cher, le double talent de charmer et de persuader.

Votre persuadé

C. A.

61.

Trinkspruch Liszts bei der Schiller-Zentenarfeier
1859.

Es ist mir der ehrenvolle Auftrag zugekommen, an diesem Feste den großen deutschen Weltnamen zu nennen, welcher der Schiller-Feier, zumal in Weymar, am gegenwärtigsten ist: Goethe!

Seine Werke haben das Jahrhundert befruchtet. Sie bieten jedem Gebildeten einen sicheren Maßstab des eignen Verständnisses dar. Der umfangreichen Goethe-Literatur, die sie hervorgerufen, weitere Kommentare und Lobeserhebungen anzuschließen, dürfte an dieser Stelle überflüssig sein. Nur unter einem Gesichtspunkt sei es mir erlaubt, des großen Mannes mit Ihnen zu gedenken und auf Goethe, den Freund Schillers, seinen glorreich-ebenbürtigen Mitarbeiter an dem großen Werk der Welt-Literatur, das sie beide zur Welt-Communion drängte und erhob, hinzudeuten.

Dieser Gesichtspunkt ist zunächst für Weymar durch Rietshels Meistergriffel ein ganz populärer geworden. Es ergeht daraus eine ernste feierliche Mahnung zur Eintracht, zum offnen, edelsinnigen und ausharrenden Zusammenwirken, zum berechtigten Aufgeben alles kleinlichen Zwists und Haders.

Denn nur insoweit wir nicht die freie Entfaltung der Selbstständigkeit mit den falschen Berechnungen der eitlen Selbstsucht verwechseln, kann Großes und Dauerndes erzielt werden!

Goethe und Schiller waren unser. Erheben wir uns im Geist und durch Thatkraft zu den Ihrigen, damit sie sich stets bei uns wohl fühlen. Entarten wir nicht unserer Zeit. Sie ist gebieterisch groß und die Stunde des Wohlgefallens an einem beschränkten, exklusiven Epigonthum vorüber. Tref fend ruft uns Goethe zu:

»Die Welt wird täglich breiter und größer,
So macht's da auch vollkomm'n'er und besser!«

Heil Schillers Freund! Heil Goethe!

62.

Veillez prendre connaissance, mon cher, du premier article de la première feuille de la gazette que je joins à ces lignes. Il me fait revenir avec une nécessité dont je vous ai entretenu déjà plusieurs fois: sur la nécessité de mettre maintenant la main à la Fondation-Goethe. J'ai énoncé déjà plusieurs fois la crainte de voir cette belle entreprise enlevée à Weimar. Cette gazette confirme mes craintes.

Nous avons été charmés, la Grande-Duchesse comme moi, de voir de quelle façon vous avez contribué à embellir la cérémonie de hier. Veillez recevoir par ces lignes, l'expression de notre joie et des sentiments qui s'y rattachent. Vous en connaissez la source ainsi que

Votre très affectionné

12 Nov. [1859.]

C. A.

63.

Weimar, 14 Nov. 1859.

Je profite du départ de M^{lle} Sabinin¹⁾ pour venir vous troubler par la Fondation-Goethe jusqu'au fond de la salle de

1) Martha S., Tochter des russischen Propstes in Weimar, Schülerin Liszts, wurde Klavierlehrerin der Großfürstin Marie von Rußland, nachmaligen Herzogin von Edinburg und Coburg, und leitete später als Diakonissin das Pflégewesen im russisch-türkischen Krieg.

concert de Zwickau. Veuillez lire l'article marqué en rouge sur la gazette jointe à ces lignes . . — .

Ce procédé de la part de Berlin et tout autant ce qui vient d'être stipulé par le Régent (qui donne à partir de l'année prochaine un prix de 1000 écus par an pour le meilleur ouvrage dramatique allemand) me prouve que nous aurions bien tort d'attendre avec l'inauguration de la Fondation-Gœthe. Car si nous attendons, l'avantage de l'initiative nous sera enlevée (elle l'est déjà en partie par Berlin). Or il est de mon devoir de veiller à ce qu'une entreprise aussi importante pour ma maison et mon pays ne nous soit pas ravie. J'ai cédé à vos justes observations, mon cher, lorsque vous me priâtes de ne pas choisir le 10 de Novembre pour inaugurer la Fondation-Gœthe; à votre tour, accordez votre suffrage aux observations que les circonstances me dictent. Comme cependant il faut une date quelconque pour commencer, il me semble que la fin d'une année qui a vu disparaître ma mère, c'est-à-dire celle qui souhaitait tant la réalisation de la Fondation-Gœthe, il me semble, dis-je, que la fin de l'année pourrait bien donner au fils un prétexte d'honorer le vœu de la mère, en réalisant comme monument vivant de celle qu'il pleure, l'établissement qu'elle appelait de tous ses vœux.

Comme le temps presse, je vous adresse ces lignes. Je pars aujourd'hui, je reviens, si Dieu permet, Jeudi prochain. On me dit que vous serez de retour à pareil jour. Jusque-là préparez dans votre tête et dans votre cœur cette entreprise à laquelle j'attache toute l'importance que mérite votre propre création — et vous savez que cette importance est grande à mes yeux.

Adieu, mon cher. Votre affectionné C. A.

Un billet de ma main, à vous adressé avant-hier, pour accompagner les stipulations du Régent vous attend à la maison. J'ignorai votre départ.

64.

Monseigneur,

Tout en trouvant la patente du 11 Novembre de S. A. R. le Prince-Régent parfaitement conforme au bon esprit de notre

temps, je ne suis point de l'avis qu'elle doive hâter vos déterminations par rapport à la Fondation-Gœthe. Pour celle-ci, il ne s'agit pas simplement de dépenser certaines sommes d'argent en l'honneur et au profit de la littérature et des beaux-arts, ainsi que le fait depuis plusieurs années avec une royale générosité S. M. le Roi Maximilien de Bavière, dont, par sa patente du 11 Novembre, Son Altesse Royale, le Régent de Prusse, continue le rare exemple.

Weymar ne dispose pas des ressources nécessaires pour se lancer avec imprudence dans l'imitation de pareils précédents, et, pour ma part, je ne saurais jamais vous engager ni à des excès d'économie (tels qu'il s'en pratique quelques-uns chez nous), ni à des libéralités disproportionnées auxquelles — pardonnez-moi cette franchise — Votre Altesse Royale paraît incliner en ce moment. La Fondation-Gœthe donnera à Monseigneur le moyen d'exercer une action régulière, continue, féconde et largement étendue à toutes les branches, sur le développement de la littérature et des arts en Allemagne, sans pour cela vous induire à des sacrifices d'argent démesurés. Mes calculs à cet égard, je puis l'affirmer, se démontreront comme très exacts dans l'application. Les objections qu'on y a opposées par divers motifs, n'ont de valeur qu'aussi longtemps qu'on ne fait que parler de la chose, sans s'aviser de rien faire en pratique.

Je crois donc entièrement que Monseigneur aura tout avantage à réaliser le plan que j'ai eu l'honneur de lui soumettre et dont plusieurs idées ne sont pas restées sans influence sur les meilleures décisions prises à Munich et à Berlin dans cet ordre de choses. Mais plus je suis convaincu de l'importance de la Fondation-Gœthe, qu'il aurait été désirable que Monseigneur mit en vigueur quelques années plus tôt, plus je dois insister sur la nécessité de choisir le moment opportun. Or, ce n'est point comme une espèce de *Coda* aux fêtes de Schiller le lendemain du choix que vient de faire le comité de Dresde en désignant Weymar comme lieu de préséance (*Vorort*) de la *Schiller-Stiftung*, qu'il serait conseillable d'évoquer le fantôme de la Fondation-Gœthe. Je vous propose donc de nou-

veau, Monseigneur, de choisir pour la publication de votre patente, soit l'anniversaire de votre naissance en Juin, soit le 28 Août, ou soit l'anniversaire de la naissance de Charles-Auguste.

Jeudi ou Vendredi, je serai de retour à Weymar et me mets complètement aux ordres de Votre Altesse Royale pour continuer les éclaircissements qu'elle daignera demander à celui qui a l'honneur d'être, avec un profond respect, Monseigneur,

Votre très humble et très dévoué serviteur

Zwickau, 14 Novembre 1859.

F. Liszt.

65.

Mercredi [1859].

Vous m'avez demandé dernièrement, mon cher, ma résolution par rapport à l'ordre de la Palme¹⁾, en m'engageant à exposer mes observations, comme je l'ai fait par rapport à la Fondation-Göthe. Je vous envoie aujourd'hui ces observations, en y joignant votre propre lettre qu'il faudra relire pour me répondre. Je devrais dire, pour me répondre une seconde fois; car la dernière page de votre mémoire traite en partie des sujets auxquels j'ai touché, empruntant ainsi un peu le rôle d'un avocat du Diable à l'occasion d'une béatification. Mais ces sortes de «pour et contre» sont nécessaires pour éclairer, à plus forte raison, lorsque le sujet est d'une importance aussi majeure.

1) Der Palmenorden, dessen Erneuerung der Großherzog plante, auch »fruchtbringende Gesellschaft« genannt, war am 21. August 1617 nach Vorbild der italienischen Akademien, von Ludwig, Fürsten von Anhalt-Köthen, dessen Sohn und den drei Weimarer Herzogen Johann Ernst, Friedrich und Wilhelm, sowie einigen anderen zu Weimar gegründet worden. Sein Zweck war hauptsächlich: »die Muttersprache in ihrem gründlichen Wesen und rechten Verstande, ohne Einmischung fremder ausländischer Flickwörter in Reden, Schreiben, Gedichten aufs allerzierlichste und deutlichste zu erhalten und auszuüben«. Jedem Mitglied wurde ein Name beigelegt. Oberhaupt sollte immer ein deutscher Fürst sein. Als solcher folgte auf Ludwig von Anhalt Wilhelm IV. von Sachsen-Weimar (»der Schmachhafte«) von 1651—62, dann Herzog August von Sachsen, bis die Gesellschaft 1680 einging.

J'ose en appeler à votre patiente amitié comme à votre amicale patience, étant

Votre très affectionné

C. A.

66.

Monseigneur,

La lettre de Votre Altesse Royale datée d'Oranienstein m'est un précieux témoignage de sa confiance sous la forme la plus flatteuse. Je tiendrai certes toujours à grand honneur de la mériter et, à cet effet, permettez-moi d'observer d'abord qu'il n'est point besoin de quelques généralités plus ou moins bien dites. Il s'agit de prendre les questions une à une et de faire ressortir la théorie de la pratique. C'est une besogne lente, patiente et souvent ingrate.

La conviction très personnelle, mais profonde que j'ai depuis quinze ans des avantages tout à fait positifs que votre politique retirerait de l'action bienfaisante, élevée et glorieuse que Monseigneur pourrait exercer sur l'Allemagne, me donne en quelque sorte droit et qualité pour vous parler sans restriction. Toutefois, je ne me dissimule point que cette conviction est en désaccord avec les prudences à courte vue, les expédients qui rapportent en petit et font perdre en gros, les conseils d'une sagesse négative qui ne voit pas qu'en certain cas — ne pas avancer c'est reculer — et les tentatives abruptes de réparer de trop longs délais par des efforts intempestifs, — toutes choses qui, avec leurs apparences de raison terre à terre, ont la chance d'être beaucoup plus persuasives que ce que j'aurais à dire.

Or, où je suis parvenu il devient conseillable d'éviter les paroles inutiles.

D'ailleurs, Monseigneur, le temps est peut-être arrivé pour moi de retrécir de plus en plus le cercle des sujets sur lesquels, obéissant à vos désirs, j'ai pris la liberté de vous entretenir jusqu'à présent avec la consciencieuse franchise de mon esprit et de mon sincère attachement à votre personne. Quelque douloureuses qu'aient été mes dernières années à Weymar, les marques d'estime et d'affection que vous avez

bien voulu m'accorder ont toujours cimenté mon dévouement à votre service — mais ce dévouement même me commande aujourd'hui de ne pas entrer plus avant dans la confiance de Votre Altesse Royale, ne sachant pas s'il me reste encore longtemps à en jouir. Les nouvelles que je reçois de Pétersbourg dans l'affaire du divorce de la Princesse Wittgenstein prouvent avec évidence qu'une mauvaise volonté occulte continue de la dominer. De la sorte, ma position à Weymar n'est pas tenable. Tant qu'il s'est agi d'une fille mineure sous le coup d'une force majeure, on a supporté l'insupportable; mais à l'heure qu'il est, je prévois que malgré la peine que j'aurais à vous quitter, Monseigneur, il me faudra prochainement chercher loin de Weymar un mode d'existence qui me sera ailleurs moins onéreux qu'ici, — moins systématiquement contrarié au dehors et comprimé au dedans. Mon inébranlable résolution de me retirer pendant mes années de maturité de tout contact personnel avec le public, dont près de quarante années m'ont donné la satiété, m'oblige à prendre de nouvelles considérations en vue de la carrière qu'il me reste encore à parcourir. En tout état de cause, je demeure, Monseigneur, invariablement

Votre très humble et attaché serviteur

4 Décembre 1859 — Weymar.

F. Liszt.

P. S. Relativement à l'oratorio de *Judas Ischarioth*, la partition m'en étant aussi inconnue que les sentiments de ce personnage, je ne saurais vous le recommander.

67.

Weimar, ce 14 de Décembre 1859.

J'apprends à l'instant le malheur dont Dieu vous a envoyé l'épreuve¹⁾. Je donne de suite expression à la part que j'y prends, parce que le malheur est pour l'amitié l'heure où elle a le droit d'élever sa voix. C'est faire usage de mon droit que de vous parler de toute la sympathie que je vous apporte

1) Der Tod von Liszts Sohne Daniel.

et à laquelle la Grande-Duchesse s'associe de toute façon. Vous croirez à l'expérience de mes propres douleurs que je comprends la vôtre, vous croirez également à la vérité de mes sentiments si je vous assure que la prière seule peut nous soutenir dans les temps d'épreuve et le travail ensuite. Aussi est-ce du fond de mon cœur que je désire que Dieu vous prouve par la bénédiction de l'une comme de l'autre qu'Il n'est jamais plus près de nous que dans l'épreuve.

Votre tout affectionné

C. A.

68.

Monseigneur,

La lettre que Votre Altesse Royale a daigné m'adresser m'a sensiblement touché, et sitôt que vous voudrez bien le permettre, je serai heureux de vous exprimer de vive voix les remerciements de

Votre très humble et dévoué serviteur

19 Décembre 1859.

F. Liszt.

69.

Monseigneur,

L'opportunité d'une lettre adressée maintenant à M. Arndt¹⁾ admise, je n'aurais que peu d'observations à faire sur le brouillon de celle que Votre Altesse Royale veut bien me communiquer. Mais c'est cette opportunité que je me permets de contester positivement, toute respectueuse réserve d'ailleurs gardée pour les mérites de l'honorable nonagénaire, comme pour le bon plaisir de Monseigneur.

M. Arndt n'est pas seulement écrivain, publiciste, patriote, professeur et poète de la chanson nationale *Was ist des Deutschen Vaterland?* avec ses nombreux points d'interrogation, auxquels on a prudemment retranché un des plus vigoureux dans la version populaire; il est devenu, surtout depuis le déplorable procès au sujet de ses assertions sur le Prince W.²⁾,

1) Ernst Moritz A. (1769—1860.)

2) In den »Wanderungen mit dem Freiherrn von Stein« erzählt

le porte-enseigne d'un parti dont les dissensions amènent l'impuissance et fomentent les menées et les colères. Après une vingtaine d'années de suspension de ses fonctions de professeur à l'université de Bonn, S. M. le Roi Frédéric-Guillaume IV réintégra M. Arndt en 1840 et le décora en 42 de l'Aigle rouge. Quelque peu avant, le Roi Louis de Bavière lui avait conféré l'ordre de la Couronne de Bavière, et durant ces 17 années d'intervalle il est probable que d'autres décorations lui sont survenues.

On pourrait donc se demander, si la croix que Votre Altesse Royale daignerait lui envoyer aujourd'hui ne ressemblerait pas à une superfétation et ne serait pas interprétée comme une coquetterie envers un parti que sur ce terrain il vous sera malaisé de satisfaire à bon marché?

Le droit de franchise que Monseigneur veut bien m'accorder m'oblige à vous dire qu'une lettre de votre part à M. Arndt en ce moment me paraît une trop grande avance, non pas à ce très digne personnage, mais envers ce que je nommerai la claque braillarde de l'opinion libérale qui entoure de son enthousiasme commode le vétéran du patriotisme allemand, passablement réduit aussi aux points d'interrogation de la chanson nationale!

Je ne sais si Monseigneur a lu dans la *Weimarische Zeitung* de Dimanche dernier, 25 Décembre, l'adresse de Th. Momsen¹⁾ à Arndt. Elle est remarquablement bien rédigée et on doit trouver naturel que M. Bethmann-Hollweg, Ministre de l'Instruction publique à Berlin, l'ait signée; mais si M. de Watzdorf s'était avisé de la mettre en circulation à Weymar, il y aurait lieu de s'en étonner.

Pour me résumer: je crois que votre décoration en arrivant à un 91^{me} anniversaire, en tant que *post festum*, serait

A. (irrtümlicherweise, wie Treitschkes Forschungen nachmals ergaben,) von einem durch Fürst Wrede in Öls begangenen Raube, was als Beleidigung der bayerischen Armee aufgefaßt wurde und A. die Verurteilung zu zwei Monaten Gefängnis zuzog.

1) Theodor M. (1817—1903), bedeutender Altertumsforscher und Geschichtsschreiber, Professor der alten Geschichte zu Berlin.

trop peu; et d'autre part, en allant à un personnage qui représente des opinions et des sympathies que vous ne sauriez partager toutes, elle serait de trop.

Quoi que vous décidiez, j'ose vous prier d'y mettre toute réflexion — et demeure

Votre très humble et obéissant serviteur

27 Décembre 59.

F. Liszt.

Je prie Monseigneur de me renvoyer la 7^me strophe originale ci-jointe.

70.

Ce 12 de Janvier 60.

La nouvelle que vous partez pour Berlin coïncide avec l'intention que j'avais de vous appeler, mon cher, pour vous revoir et continuer nos travaux préparatoires pour la Fondation-Goethe. Il me faudra donc remettre notre conversation à votre retour que je vous prie d'effectuer le plus tôt possible, parce que notre entreprise ne saurait marcher sans vous, et elle ne le doit pas. Or, les circonstances nous pressent, car on me mande sous main de Berlin que l'on va y formuler la demande que les deux comités (celui de Berlin et celui de Weimar) soient fusionnés et que je devienne protecteur. Je compte accepter, mais je voudrais prouver en même temps que je suis prêt avec ce qui dépend de nous deux, c.-à-d. de vous et de moi.

Etant à Berlin, ne pourriez-vous pas voir Eggers? N'y a-t-il pas moyen de renouer avec lui, ne peut-il pas du moins donner conseil? Kalokreuth me met la *Feuille d'art* sur la conscience.

Pardon de ce tracas en faveur de ce qu'il vient de la part de
Votre très affectionné

C. A.

71.

Monseigneur,

Vous m'avez cité à plusieurs reprises une lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire contre mon désir et sur votre ordre

très exprès. Sachant qu'elle ne mènerait à rien, j'y résumais plutôt ce qui aurait dû être que ce qui pouvait être désormais. La persistance que vous mettez à me la rappeler fait croire que vous attachez plus d'importance à une chose écrite qu'à une chose dite, quoique ma conduite depuis douze ans pût vous prouver que pour moi, même en face de vraies catastrophes, dire et faire était un. Je viens donc, Monseigneur, vous réitérer plus longuement et d'une façon plus motivée ce que j'ai déjà eu l'honneur de vous dire et de vous écrire succinctement. Je ne commencerai point par vous répéter que je ne puis rester à Weymar que marié : vous ne voudrez pas m'imposer la pénible tâche de vous en détailler les raisons. Si vous daignez réfléchir à ma position d'un point de vue plus ami que Souverain, vous les comprendrez, et si elles ne vous paraissent pas suffisantes, je serais dans la triste impossibilité de vous faire le sacrifice que vous me demanderiez, en voulant me garder autrement. L'attachement d'un de vos serviteurs pour vous n'a quelque prix qu'en tant que vous estimiez celui qui vous le porte, — et c'est à lui de connaître et de déterminer les conditions qui lui assureront cette estime (plus précieuse encore que votre faveur) dans le présent et dans l'avenir.

Ma lettre d'aujourd'hui, qui a pour but de vous expliquer pourquoi je ne puis reprendre de fonctions publiques au théâtre, n'est point en contradiction avec celle que vous citez ; car Monseigneur sait bien que déclarations d'amour et déclarations diplomatiques, une fois qu'elles ont été reçues comme non avenues, ne sont plus valables à un an de date, le temps modifiant sentiments amoureux, affaires et situations. Il y a un an, si vous m'aviez pris au mot, ce à quoi je ne m'attendais naturellement pas le moins du monde, je me serais gaillardement exécuté et aurais encore continué mon service facultatif au théâtre une saison ou deux. Mon absence du pupitre eût été courte, et ma rentrée suffisamment motivée par l'usage que j'en aurais fait, parce que j'eusse eu mauvaise grâce de bouder.

Ma résolution de divorcer avec le public ne date pas d'hier. Le hasard devait décider, si je le quitterais à l'occasion d'un

succès ou d'une chute. Le hasard a prononcé; mon divorce est fait, et fait accompli. Après le temps écoulé, ce serait un non-sens à moi de revenir où je ne veux pas rester. J'ai été près de quarante ans sur la brèche et considère ma tâche à cet égard comme largement accomplie, ne me souciant guère d'attendre que le sommeil de la vieillesse me saisisse au milieu de l'orchestre, ainsi que de Spohr¹⁾, pas plus que je n'ai songé à pratiquer le piano, à la Moscheles²⁾, jusqu'à extinction de chaleur naturelle. Il serait mal entendu de votre part, Monseigneur, d'insister pour que je reprenne mes fonctions publiques, quand le moment est venu pour moi de les quitter. En l'exigeant, vous commettriez une sorte de mauvaise action, qu'il m'appartient de ne pas vous laisser faire. N'imitiez pas les Souverains qui mésusent des facultés de leurs serviteurs en les employant à contre-sens; ce qui n'est pas dans l'intérêt de l'artiste, ne l'est jamais dans celui de son protecteur. Si l'on veut de moi, qu'on emploie l'esprit, non la lettre de mon talent. Qu'importe que ce soit moi qui bâtonnes à une représentation, pourvu que ce soit moi qui lui insuffle la vie, car celle-ci ne tient pas au mouvement de mon bras, mais à l'action de ma pensée. Quel a été le beau résultat de ce système de *statu quo* pour Hummel, un artiste de grand talent certes? Celui de le mécaniser, de l'émousser et de le démonétiser dans le monde de l'art où son action de maître de chapelle est équivalente à zéro. Weymar l'a moralement châtré — et quel profit Weymar en a-t-il retiré? Je n'envie point son sort, et ne modèlerai pas ma carrière sur la sienne, quelque fier que je fusse de signer des œuvres pareilles aux siennes, surtout à celles qu'il a produites avant de s'affaïsser ici.

Que vous faut-il, Monseigneur? Un théâtre qui ne risque pas d'être confondu avec les mauvais *Städttheater*: un *Hoftheater*, c'est-à-dire un établissement d'art, non une entreprise dont le chef déclare que l'argent des galeries a pour lui le même parfum que celui des balcons. Par conséquent, il vous

1) Louis S. (1784—1859), der langjährige Casseler Hofkapellmeister und Komponist.

2) Ignaz M. (1794—1870.)

importe qu'il y ait dans votre ville et à votre cour un mouvement qui corresponde à un ensemble de vues, et un chef dont la renommée vous soit garant qu'il peut assumer la responsabilité de ce qui en musique se fait et ne se fait pas, chez vous et à votre théâtre. Ce chef je puis l'être.

La question se pose ainsi : Votre Altesse Royale tient-elle à moi ? Supposons que oui. Pourquoi y tient-elle ? Probablement parce qu'elle m'attribue une valeur intellectuelle. Tout homme de valeur intellectuelle ne peut avoir que ses idées. Si on veut tirer profit de ses avantages, ce résultat ne peut s'obtenir qu'en le laissant faire selon ses idées. Ceci en thèse générale. Pour mon cas particulier, je ne suis à prendre que dans ces conditions, en ce sens que la reconnaissance peut toujours me lier à la personne de Votre Altesse Royale, et me retenir en disponibilité à ses côtés, mais elle ne saurait m'imposer le devoir de m'annihiler et de vous desservir par là. Le théâtre de Weymar n'a eu de signification que sous Goëthe, et Goëthe n'a jamais eu besoin d'y paraître en public. Si vous souhaitez mes services dans l'ordre musical, dispensez-moi de la lettre qui tue et laissez ainsi franc jeu à l'esprit que je représente, esprit d'initiative et d'encouragement dans le domaine de l'art. En dix ans j'ai fondé *eine Weimar'sche Schule*, sans aucun appui. Il m'a seulement été possible de faire exécuter certains ouvrages ; c'est quelque chose, mais cela a été tout. Je défie un autre de faire ce que j'ai fait avec si peu de moyens. Si vous m'aidez de bonne foi, si vous protégez ceux que je vous recommande, si, par votre bienveillance, vous vous intéressez aux œuvres que je désigne à votre attention, je vous promets que Weymar sera réellement ce qu'il n'est que fictivement et très provisoirement : le Siège de la *neudeutsche Schule*. Mon séjour seul à Weymar a identifié le nom de cette ville à celui de cette école. Si je passe dix ans à Lübeck, on dira *die Lübeck'sche Schule* ! et pour plus de dix ans, je vous l'assure, car la victoire et l'avenir sont à nous.

Voulez-vous de moi, Monseigneur, donnez-moi alors, avec un titre et un rang à la cour, la possibilité d'exercer de l'in-

fluence sur le théâtre et la musique de votre ville. Les cinq points de ma lettre précitée en contiennent à peu près les bases. Il y aurait à y ajouter quelques élargissements et à me laisser disposer de quelque argent; car point d'argent, point de Suisse — et point de musique. Mettez-moi dans le cas de dépenser pour la culture de mon art à votre cour trois mille, mille — ou même cinq cents écus par an, selon que vous voudrez lui donner plus ou moins d'éclat. Une fois ma place définie, et équitablement délimitée selon les exigences de l'art et les convenances de votre cour, je me vouerai avec le zèle que vous me connaissez à la réussite de ce que je croirai devoir vous être agréable et profitable.

Tout en ne reparaisant plus en public, je serai toujours à vos ordres pour toute espèce de fonctions musicales dans vos salons, et serai flatté d'y faire le maître de chapelle, quoique j'en résigne entièrement la dénomination dès maintenant. Quand il s'agira de l'exécution des ouvrages auxquels je m'intéresserai, j'en dirigerai les répétitions et les négociations nécessaires pour mener à bonne fin les succès qu'il s'agira de maintenir. Afin que vous ne craigniez point que j'exploite trop exclusivement le champ qui me serait ainsi donné, il me suffira de rappeler que je n'ai jamais négligé de tenir compte dans le programme des concerts de cour du goût personnel de Vos Altesses, — que le répertoire du théâtre pourra fournir un ample contingent d'opéras du goût de tout le monde, — et que nul artiste, je puis le dire, n'a compris l'hospitalité et la courtoisie dues aux talents de toute nuance sur une échelle aussi étendue que moi. Souvenez-vous, Monseigneur, que pour diriger le *Prophète* en 50, j'ai seulement demandé les avances de mise en scène convenables, ne pouvant prêter mon nom à des exécutions au-dessous de celles du voisinage; — ainsi des symphonies de Beethoven, — ainsi des opéras de Mozart. — «Célébrité oblige.» Relativement aux œuvres conçues dans un style qui est à son déclin, je rappellerai que c'est moi, qui ai patronné les *Nibelungen* de Dorn¹⁾ dont le succès postérieur

1) Heinrich D. (1804—92) war 1849—69 Hofopernkapellmeister in Berlin.

à Berlin a fait justice des déloyales attaques qu'ils ont essuyées ici. Et pour ce qui regarde mes adversaires déclarés, je n'ai ignoré ni M. Hiller¹⁾, ni M. Taubert²⁾, ni M. Rietz³⁾ — et c'est à ma recommandation, qu'on a donné la *Tempête* et le *Neumark* de ces deux derniers — les plus irréconciliables envieux de l'éclat offusquant de la renommée que nous acquérons.

Je ne me dissimule pourtant pas, Monseigneur, que la plus grande difficulté ne git pas dans le détail de ces arrangements qu'un entretien avec S. E. le Comte Beust⁴⁾ suffirait certainement à régler. Personne ne prend au sérieux les craintes financières exprimées autrefois au sujet de mon influence sur le théâtre. Ne voulant d'aucune comptabilité administrative, je ne cours point risque de l'entraîner à sa ruine. D'ailleurs *meine sogenannten Experimente* n'ont pas fait tort que je sache à M. Sernau⁵⁾, l'Intendance généralissime de tous les Intendants généraux!

Pourquoi ne vous parlerais-je pas ouvertement?

Il n'est sans doute pas du goût de votre entourage et probablement pas du vôtre, Monseigneur, de voir à votre cour un artiste qui, selon le mot du Prince de Talleyrand, serait arrivé et non parvenu, qui ne rachèterait point par des ridicules de parvenu l'avantage d'avoir épousé une Princesse, et qu'ainsi on serait à peu près obligé d'honorer et forcé d'estimer. Il s'agit ici de m'empêcher à tout prix de faire un mariage que ma naissance ne m'a point assigné, mais que je crois mériter, je le dis sans fausse modestie.

Cette difficulté est telle, je m'en rends très bien compte, que je puis y succomber, à Weymar. Plutôt que de m'y garder de la seule manière dont je puisse y rester, l'on vous

1) Ferdinand H. (1811—85), Pianist, Komponist und Musik-schriftsteller, seit 1850 städt. Kapellmeister und Direktor des Konservatoriums zu Cöln.

2) Wilhelm T. (1811—91), als Komponist von Kinderliedern namentlich bekannt, Berliner Hofkapellmeister.

3) Julius R. (1812—77), Dirigent der Gewandhauskonzerte in Leipzig, seit 1860 Hofkapellmeister in Dresden.

4) Hofmarschall in Weimar.

5) Theaterkassierer.

persuadera que vous ne pouvez pas être bon pour moi. J'y suis tout préparé, et si, malgré cela, je vous entretiens de la façon qui me reviendrait de vous servir, c'est seulement pour ne pas opposer un silence amer à l'amitié que vos paroles m'expriment et qui me trouvent et me laissent toujours également reconnaissant — ce que je resterai en tout état de cause comme de Votre Altesse Royale

le très fidèle serviteur

6 Février 1860.

F. Liszt.

72.

Ce 10 de Février 1860.

J'ai été souffrant et le suis encore, et de plus tellement obéré d'affaires que ce n'est que dans ce moment, mon cher, que j'ai lu votre lettre complètement. Je m'empresse de vous le dire afin que vous ne soyez plus étonné de mon silence; mais je m'empresse aussi de vous en remercier, car le langage de la vérité et de la sincérité a toujours droit à la reconnaissance. Recevez, je vous prie, l'expression de la mienne — elle est tout aussi franche que sincère. Vous m'avez parlé le langage de la vérité parce qu'il est surtout celui que nous nous devons réciproquement, puisque nous nous aimons et que nous nous estimons. Je ne saurais mieux vous en remercier.

A part mes désirs personnels, j'estime de toute façon les motifs qui vous font dire ce que je viens de lire. Toutefois vous tombez dans une erreur complète sur la dernière page, car j'ai toujours sincèrement souhaité votre mariage, je le souhaite et n'ai jamais prêté ni ne prêterai oreille à ceux qui voudraient vous éloigner de moi. Je ne connais du reste personne qui en ait fait l'essai.

Demain je serai prêt à causer avec vous d'affaires, ce que la nécessité de recevoir beaucoup de monde ce soir défend pour aujourd'hui à mon cou endoloré. Passez chez moi, je vous prie, demain matin à 10 heures, et que la devise que j'ai recueillie dans votre lettre avec l'émotion de la sympathie: «Célébrité oblige» se joigne à la mienne: «Nous nous élevons en veillant», étant celle de

Votre très affectionné

C. A.

Monseigneur,

Les nouvelles qui me parviennent de Rome confirment mon pressentiment. Votre Altesse Royale a daigné m'offrir de nouveau son appui; j'ose non seulement l'accepter, mais encore vous supplier de me l'accorder en son plein et entier, par une intervention efficace et décisive, d'où il dépend que mon sort s'accomplisse enfin, selon mes vœux — et la justice.

Les influences contraires qui durant de si longues années ont entravé la marche naturelle de l'affaire du divorce de la Princesse Wittgenstein, tout en apparaissant moins ostensiblement, continuent cependant d'agir sans relâche¹⁾. D'où proviennent-elles? Où les reconnaître? et comment les saisir et les neutraliser? C'est ce que je ne saurais indiquer clairement; mais si Monseigneur daigne véritablement me vouloir du bien, vous trouverez certainement de par vous-même le moyen de l'effectuer de la façon la plus péremptoire.

A parler confidentiellement, sans trop s'aventurer dans le champ de conjectures, il est à supposer que d'anciens ordres enjoins aux Légations de Russie n'ont pas été complètement levés et, par conséquent, exercent toujours leur pression fatale. Il s'agirait donc d'une part d'écarter tout obstacle de ce côté, à l'aide d'une protection toute puissante. De l'autre, le plus ou moindre degré de bienveillance de Son Eminence le Cardinal Antonelli²⁾ étant d'une importance supérieure, j'ose

1) Die Fürstin, die sich zur Erlangung des päpstlichen Dispenses nach Rom gewandt hatte, und Liszt gingen von der irrigen Annahme aus, daß die Opposition gegen ihre Heirat durch die Wittgensteinsche Familie betrieben werde. Daher sollte die russische Botschaft Weisungen erhalten, die diesen Einfluß paralyisierten. Der Großherzog ging zuvorkommend auf alle Wünsche ein. Doch stellte sich nachmals heraus, daß die polnischen Verwandten der Fürstin ihre Widersacher waren. Die Wittgensteins verhielten sich indolent und dachten nach der ersten Katastrophe und zumal nach der Verheiratung der Prinzessin Marie mit Fürst Hohenlohe (Oktober 1859) nicht daran, in die Angelegenheit der Fürstin einzugreifen, deren weiteres Schicksal ihnen gleichgültig war.

2) Staatssekretär Pius' IX. (1806—76.)

supplier V. A. R. d'écrire aussitôt que possible à S. E., pour l'assurer de nouveau de l'intérêt que vous prenez à l'affaire en question, et lui en recommander avec insistance la solution désirable, simple et facile, en toute équité.

Voici en quelques mots et très exactement l'état de la question.

Le divorce de la Princesse W. a été statué définitivement à Pétersbourg, en Mars 1860. Le document relatif, signé par l'Archevêque métropolitain de l'Eglise catholique de Russie, est entre les mains de la Princesse. Il a été reconnu comme très authentique à Rome et, ainsi que toute la procédure, d'une régularité parfaite, sans conteste aucun. Pourtant on diffère de donner à cet acte, irréprochable de tous points et qui n'a pu être accompli que sur l'autorisation préalablement émanée de Rome même, — on diffère, dis-je, de lui donner force d'exécution.

Sauvez-moi, Monseigneur, — vous le pouvez ! De quelque côté que se trouve l'obstacle, vous êtes à même de l'écarter. Ma gratitude est de trop peu d'utilité pour que je la mentionne en ce moment ; mais le sentiment d'avoir fait une bonne et noble chose vous sera une récompense digne de vous, et Dieu qui règne dans les consciences vous bénira.

Ne me délaissez donc point. Vous savez que dans cette union avec la Princesse git tout l'honneur et tout le bonheur auxquels aspire et qu'espère en ce monde

Votre très respectueusement dévoué et reconnaissant serviteur
19 Août 1860 — Weymar. F. Liszt.

P. S. Je comptais partir ce matin pour Berlin, pour y voir ma fille qui est assez souffrante — mais espérant quelques mots de réponse de V. A. R. j'attendrai ici jusqu'à Mercredi matin.

74.

Monseigneur,

Je vous rends grâce de la lettre au Cardinal Antonelli que vous daignez m'envoyer et vous supplie de me conserver les sentiments qui l'ont dictée. Il est de mon strict devoir de

m'en montrer digne; je n'y manquerai point. Si Votre Altesse Royale a la ferme et sincère volonté de me favoriser de son appui, tous les obstacles disparaîtront — mais en pareille occurrence, contre tant de menées et d'intrigues (lesquelles, comme j'en ai la certitude, ne proviennent nullement des « scrupules théologiques », qu'on allègue, mais bien des passions et coutumes les plus mondaines, et par conséquent antichrétiennes), j'ai absolument besoin de toute votre aide et protection, pour que la droiture et l'équité soient écoutées et obtiennent enfin satisfaction.

Daignez donc me pardonner, Monseigneur, mon insistance. Ce n'est point à la légère, je vous l'assure, que je prie et supplie. Mes résolutions dernières sont prises depuis plusieurs années et demeurent inébranlables. Puissé-je n'avoir pas à y recourir — c'est ce que j'espère encore — mais avec un caractère d'une certaine trempe qui ne m'est pas étrangère, on ne saurait se laisser débouter et berner indéfiniment quand il y va de tout ce qu'on a de plus cher et de plus sacré au monde.

Agréez, Monseigneur, l'expression de la sincère et vive gratitude pour les sentiments que Votre Altesse Royale daigne témoigner à

Son très respectueusement dévoué serviteur

22 Août 60 — Weymar.

F. Liszt.

75.

Monseigneur,

Comme les prisonniers, je n'ai qu'une seule pensée. Daignez donc pardonner mon inévitable monotonie, adoucie aujourd'hui par l'émotion d'une sincère gratitude.

La Princesse m'écrit que la lettre de Votre Altesse Royale au Cardinal Antonelli a produit une très favorable impression et me demande instamment de vous transmettre ses plus vifs remerciements qu'elle se réserve de vous exprimer directement aussitôt que son affaire prendra la tournure définitive attendue et espérée de jour en jour.

Le Cardinal Antonelli lui ayant communiqué la lettre de Monseigneur, elle a été particulièrement touchée de voir Madame la Grande-Duchesse partager l'intérêt que vous lui témoignez, et je vous supplie de vouloir bien assurer Son Altesse Royale de toute sa respectueuse reconnaissance.

Pourrais-je, sans importunité, réclamer de votre bienveillance, Monseigneur, quelques minutes d'audience avant votre voyage de Varsovie, et, si elles m'étaient accordées, vous prier de me faire informer du jour?

En admettant que d'ici là les choses ne soient pas arrivées à la conclusion désirable, il serait peut-être possible que Votre Altesse Royale en touchât quelques mots à Sa Majesté l'Empereur de Russie à Varsovie, mots dont l'effet sur l'Ambassade de Russie à Rome (laquelle exerce une influence prédominante sur cette affaire, particulièrement de son ressort, par suite même du décret de Pétersbourg) serait souverainement décisif.

Dans l'espoir de ne pas être relégué dans la catégorie de ceux qui «à force de demander se mettent en état de ne rien obtenir», ainsi que le remarquait M^{me} de Maintenon du Maréchal de Boufflers¹⁾, qui «séchait d'affection pour le Roi et de zèle pour la France,» j'ai l'honneur d'être de Votre Altesse Royale

le très respectueusement reconnaissant et dévoué serviteur

8 Septembre 1860. Weymar.

F. Liszt.

76.

Monseigneur,

Je me flatte que le petit volume des *Maximes et Pensées* de Champfort²⁾ sera du goût de Votre Altesse Royale. On disait autrefois «un homme de qualité»; dans ce sens on pourrait appeler Champfort un esprit de qualité. Il serait difficile d'en dire plus long que lui en quelques mots et d'un tour plus incisif et plus original.

1) Einer der größten Feldherren seiner Zeit (1644—1711).

2) Sebastian Ch., französischer Schriftsteller (1740—94).

D'après votre permission, j'y joins les œuvres de Platen¹⁾ (cinq volumes reliés en trois) et aussi le *Huldigungs-Marsch* que j'ai écrit, il y a quelques années, sur votre ordre. Ce morceau d'un caractère passablement tranché a été exécuté dernièrement à Berlin avec assez de succès (circonstance atténuante à laquelle mes ouvrages sont peu habitués encore!), et M. Wieprecht, Directeur général des musiques de régiment en Prusse, a fait un excellent arrangement de ce *Huldigungs-Marsch* pour musique militaire; il serait très flatté de vous le faire entendre à quelque occasion, à Berlin.

J'ai l'honneur d'être, Monseigneur, de Votre Altesse Royale le très respectueusement dévoué et reconnaissant serviteur

20 Septembre 1860.

F. Liszt.

77.

Monseigneur,

Il me parvient une nouvelle de Rome que je me sens heureux de pouvoir communiquer à Votre Altesse Royale.

Le Concile des Cardinaux du Sacré-Collège convoqué le 22 Septembre à l'effet de juger sur le fonds et la forme de l'affaire de la Princesse Wittgenstein a décidé sur les deux points à l'unanimité en sa faveur.

Du reste, quelque importante et majeure que soit cette décision, il se pourrait cependant que la conclusion définitive de l'affaire soit encore ajournée, si les influences contraires qui ont prévalu pendant onze années continuaient leurs perfides manœuvres dans l'ombre. Le bon droit de la Princesse, évident dès le commencement, intact jusqu'au bout, a sans doute reçu une constatation éclatante, irréfragable, et par le décret des Consistoires de Russie approuvé et contresigné par l'Archevêque Métropolitain de Pétersbourg et de nouveau maintenant par la décision du Concile de Rome; — mais... Que Dieu fasse qu'il n'y ait plus de mais barbare et inique qui vienne s'interposer d'ailleurs.

1) August Graf P., Dichter (1796—1835).

Daignez, Monseigneur, en ceci vous faire l'appui de celui qui a l'honneur d'être de Votre Altesse Royale

le très respectueusement dévoué et reconnaissant serviteur

30 Septembre 60 — Weymar.

F. Liszt.

P. S. M^{lle} Martha de Sabinin me dit que Monseigneur me permet de me présenter à Eisenach Mardi (après-demain). Si je ne reçois pas de contre-ordre télégraphique de Votre Altesse Royale jusqu'à demain soir, je me mettrai en route de bonne heure Mardi, pour passer une heure de la matinée à la Wartburg, à laquelle mon œuvre de *Sainte-Elisabeth* m'attache plus particulièrement encore en ce moment.

78.

[Weimar, 3. Oktober 1860.]

Monseigneur,

J'essaierai de satisfaire tant bien que mal à la petite curiosité de Votre Altesse Royale à l'endroit du Comte de Saint-Germain, nécromancien, alchimiste et virtuose violoniste de première force. Malheureusement je n'ai pas ici à ma disposition les ouvrages biographiques qui m'aideraient à fournir plus de détails intéressants sur ce personnage dont on ignore encore, à ce qu'il paraît, le véritable nom et l'origine.

On le suppose Portugais, parce qu'il est nommé parfois Aymar Marquis de Bedmar. Le Maréchal de Belle-Isle l'amena en France (les *Conversations-Lexikon* allemands et français que j'ai consultés ne disent pas d'où). Le Duc de Choiseul le présenta à M^{me} la Marquise de Pompadour (de l'espèce de M^{me} la Comtesse de Landsfeld — Lola Montez — *mit monarchischem Hintergrund?*) et aussi à Sa Majesté le Roi, qui le prit en amitié (à ce qu'assure le *Conversations-Lexikon*) et lui donna un appartement à Chambord!

Une extrême aisance de manières avec les personnages les plus haut placés lui conquit le privilège de tout dire impunément. (Les fous des rois avaient autrefois ce privilège, et je me plais à croire que ce n'est pas leur faute si les rois n'en



sont pas devenus plus sages.) Saint-Germain, tout en affectant un profond mépris pour les richesses, se plaisait à faire parade d'une prodigieuse quantité de pierres fines et de diamants (à la manière du Duc de Brunswick qui habite Paris depuis 48) et se vantait d'avoir appris l'art de bien tailler le diamant à un de ses premiers voyages aux Indes.

Par les merveilleux récits qu'il faisait de ses nombreux voyages, il pourrait passer pour le prototype de mon ami M. Alexandre Dumas, Marquis de la Pailletterie, actuellement directeur des Musées de Naples. Les armes du Marquisat de la Pailletterie ont été ainsi fixées par M. Dumas fils (à ce qu'on m'a dit) «Pas d'argent sur fonds de gueule.» La devise de Chateaubriand est «Je sème d'or».

A part son savoir chimique et son illuminisme alchimique, Saint-Germain jouait admirablement du violon — si bien qu'on croyait entendre tout un orchestre sous son archet — et possédait en outre le talent d'écrire également bien de la main droite et de la main gauche, — ce que je lui envie doublement, car mon écriture étant horrible et quasi illisible, elle me déplaît fort.

Moyennant son élixir de longue vie, il prétendait vivre déjà depuis 350 ans. La même liqueur avait aussi la vertu de rendre une femme de 70 ans parfaitement semblable à une jeune fille de 17 — et de plus, rendait tout simplement immortel. Cette idée a été du reste continuée, sans élixir, dans le remarquable livre de Condorcet¹): *Des Progrès de l'Esprit humain*.

Frédéric le Grand demanda à M. de Voltaire quelques détails sur le Comte de Saint-Germain. Voltaire répondit: «C'est un homme qui ne meurt point et qui sait tout.» Il mourut cependant en 1784 — ou 1795 — dans l'intimité du Prince de Hesse-Cassel. Cette intimité expliquerait d'une manière assez singulière pourquoi l'Electeur de Hesse actuel gouverne à la façon d'il y a 350 ans; méthode qui lui a fort

1) Nicolas Carita Marquis de C., ausgezeichnete französischer Gelehrter (1743—94).

bien réussi jusqu'ici, ainsi qu'à d'autres qui n'ont même pas le mérite de son entêtement. Mais tant va la cruche à l'eau qu'à la fin . . . elle s'emplit, dit Figaro.

Daignez excuser, Monseigneur, mon très peu d'érudition que je tâcherai de remplacer le moins désavantageusement possible par le plus sincère et respectueux dévouement de
Votre très reconnaissant serviteur

F. Liszt.

79.

Vous auriez dû entendre mes éclats de rire pour être dûment remercié de la charmante lettre que l'on vient de m'apporter de votre part, mon très aimable correspondant et très mordant biographe de M. de Saint-Germain. Comme heureusement on n'a point encore fait l'invention de faire porter les éclats de voix ou de rire depuis ici jusqu'à Weimar, il faut bien avoir recours à la plume pour dépeindre mon hilarité et en remercier la source. Enfin je n'ai qu'à dire un mot: votre lettre est digne de Champfort (et j'aimerais bien ajouter un second en disant que vous m'avez singulièrement flatté en m'en donnant votre exemplaire). Devinez-en la raison et croyez-moi

Votre très affectionné

Eisenach, ce 4 d'Octobre 1860.

C. A.

80.

Monseigneur,

Il y a environ trois mois, j'ai eu l'honneur de dire à Votre Altesse Royale: «Au risque de voir le *Tannhäuser* faire prochainement un éclatant fiasco à l'Opéra de Paris, je dois en bonne conscience vous proposer que M. Wagner soit décoré de votre ordre.»

Au dire des journaux, ce fiasco qu'on devait à l'avance envisager comme très possible, sinon comme probable, a eu effectivement lieu le Mercredi, 13 Mars — mais comme ce fait brutal n'infirmé en rien ni la portée extraordinaire du génie de Wagner, ni son action puissante sur le développe-

ment de l'art en Allemagne, j'ai l'honneur de proposer de nouveau à Votre Altesse Royale d'accorder à mon noble et illustre ami, R. Wagner, la croix de chevalier comme un signe approprié et opportun à votre bienveillance souveraine.

Les motifs et considérants qui rendent cette démarche moralement obligatoire pour moi sont trop connus à Monseigneur pour que je m'arrête à les récapituler ici, étant persuadé d'ailleurs que vous ne sauriez vous méprendre sur les sentiments de loyal dévouement de

Votre très humble serviteur

17 Mars 61 — Weymar.

F. Liszt.

Je me permets de joindre à ces lignes la correspondance de Paris du *Nord* sur la représentation du *Tannhäuser*. Elle prouve que S. M. l'Empereur Napoléon, qui exceptionnellement avait assisté à une répétition générale de cet ouvrage, n'a pas fait défaut à sa bienveillance pour le compositeur allemand, et que S. A. M^{me} la Princesse Metternich¹⁾ a avoué hautement sa sympathie jusqu'au bout, pour un chef-d'œuvre dont l'inspiration se rattache directement à la tradition de votre maison, Monseigneur.

Je reçois en ce moment votre gracieux billet et suis tout prêt à diriger le concert du Jeudi saint.

Oserais-je encore vous demander de m'accorder quelques minutes avant le départ de Votre Altesse Royale?

81.

[Weimar, August 1861?]

*Ecco l'uccello*²⁾, caro amico e maestro! Je vous l'envoie surtout parce que je crois vous faire plaisir en le donnant au compositeur des *Nibelungen*. Veuillez, mon cher ami, le lui remettre de ma part et en personne, en lui disant «que je vous avais chargé de cette commission pour en rehausser le

1) Fürstin Pauline Metternich-Sandor, deren Gatte damals österreichischer Botschafter in Paris war.

2, Der Falkenorden.

prix et lui prouver l'estime que je lui porte.» Pour me récompenser, je vous prie de venir me voir après votre retour, d'autant plus que votre société me devient de plus en plus un besoin, depuis que j'étends mes connaissances en fait d'hommes.

A vous de cœur

C. A.

82.

Monseigneur,

Au retour d'une excursion de deux jours à Primkenau (chez le Duc d'Augustenburg), on me remet ici le pli sous lequel Votre Altesse Royale a eu la bonté de m'adresser mon nouveau diplôme¹⁾. Je vous rends grâce de cette bienveillante attention comme aussi de l'atticisme de l'expression «*zu Bezeigung unsrer besonderen Zuneigung*,» en vous assurant que je tâcherai de ne pas y répondre en Béotien! Et l'amour-propre que je me permets et celui que je me commande sont engagés à me faire mériter incessamment cette *besondere Zuneigung*.^{*}

La très affable hospitalité du Prince Hohenzollern²⁾ me retiendra encore quelques jours céans, où l'on mène très paisiblement une fort agréable vie de château. En fait de diversion extérieure, il n'y a eu durant cette quinzaine qu'une fête populaire en l'honneur de la victoire remportée par l'armée prusso-russe, sous le commandement de Blücher à la Katzbach (26 Août 1813), à la suite de laquelle l'armée française a dû se retirer de la Silésie. Cette campagne valut à Blücher le titre de Prince de Wahlstadt, et c'est à l'entour de son buste colossal, modelé par Rauch et placé au centre d'une promenade d'un pittoresque champêtre, à un quart d'heure de la ville de Löwenberg, qu'a été célébrée la fête commémorative d'un des glorieux faits d'armes de l'année 13. On s'y est rendu en cortège pour écouter quelques discours patriotiques

1) Als Kammerherr.

2) Friedrich Wilhelm Konstantin, Fürst von Hohenzollern-Hechingen (1801—69) residierte, seit er 1850 sein Fürstentum an Preußen abgetreten hatte, meist in Löwenberg in Schlesien.

et se livrer à toutes les réjouissances usitées en pareil cas. La veille, le Prince Hohenzollern avait donné un grand dîner dont le Général Comte Nostitz, aide de camp de Blücher, maintenant octogénaire, mais encore très ferme sur ses jambes et de bonne tenue à cheval, était le principal personnage.

Entre autres livres, j'ai parcouru ces jours derniers le 4^me volume des *Mémoires* de M. Guizot¹). En voici une citation qui divertira peut-être Votre Altesse Royale :

« De cette aptitude à tout comprendre, combinée avec cette prudence quand il fallait agir et les longs succès que lui avait valus ce double mérite avait résulté pour le Prince Metternich une confiance étrangement, je dirais volontiers naïvement orgueilleuse dans ses vues et dans son jugement. En 1848, pendant notre retraite commune (le mot est bien trouvé!) à Londres, il me dit un jour, avec un demi sourire qui semblait excuser d'avance ses paroles, « L'erreur n'a jamais approché mon esprit! » — « J'ai été plus heureux que vous, mon Prince, » lui répondis-je, « je me suis plus d'une fois aperçu que je me trompais », et son air me disait qu'il approuvait ma modestie, sans être au fond de son cœur ébranlé dans sa présomption. »

Pour le coup, à cet étourdissant aveu d'un esprit « que l'erreur n'a jamais approché, » le Prince Talleyrand se serait exclamé par un de ces « Oh! » chargé de suprêmes significations, et qui, au dire du Comte de Bouillé²), faisaient le fond de ses oracles politiques!

Il vient de paraître un volume de 300 pages sous le titre « *Reisebriefe von Felix Mendelssohn-Bartholdy* ». Les deux premières lettres (21—25 Mai 1832) sont datées de Weimar; Gœthe en fait tous les honneurs et invite Mendelssohn à dîner chaque jour chez lui. « Vormittags muß ich ihm ein Stündchen Klavier vorspielen von allen verschiedenen Komponisten, nach der Zeitfolge und muß ihm erzählen, wie sie die Sache weiter

1) François Pierre G., französischer Schriftsteller und Staatsmann (1787—1874).

2) Marquis de B. (1739—1800), französischer General, schrieb « *Mémoires sur la révolution française* ».

gebracht hätten; und dabei sitzt Er in einer dunklen Ecke, wie ein *Jupiter tonans*. An den Beethoven wollte er gar nicht heran. Ich sagte ihm aber, ich könnte ihm nicht helfen, und spielte ihm nun das erste Stück der *C-moll*-Sinfonie. Das berührte ihn ganz seltsam. Er sagte erst: »Das bewegt aber gar nichts; das macht nur staunen; das ist grandios«, und dann brummte er so weiter und fing nach langer Zeit wieder an: »Das ist sehr groß, ganz toll, man möchte sich fürchten das Haus fiele ein; und wenn das nun alle die Menschen zusammen spielen!«

On en était encore à ce point d'oreille en 1832 — cinq ans après la mort de Beethoven.

Quant à Hummel, il n'est mentionné qu'en une seule ligne (à la fin de la première lettre), mais avec deux points d'exclamation. »Hummel hat in *Iphigenia von Aulis* ¹⁾ Oktaven und dergleichen gestrichen!!«

De Walther et Wolf Goethe, Mendelssohn dit: »Die Knaben sind lebendig, fleißig und zuthulich, und wenn sie von Großpapas *Faust* sprechen, so klingt das gar zu nett.« —

Permettez-moi de vous prier, Monseigneur, de vouloir bien me rappeler dévotieusement au très gracieux souvenir de Madame la Grande-Duchesse et de me considérer comme

Votre très constamment dévoué et reconnaissant serviteur
Löwenberg, 7 Septembre 61. F. Liszt.

P. S. S'il s'est dit ou fait quelque chose de notable à la réunion des Comités-Goethe à Weimar, le 28 Août, j'espère que vous daignerez m'en informer.

83.

W., ce 22 de Nov. 61.

Je viens enfin vous adresser, mon cher, mes tardifs remerciements pour la lettre que je reçus de vous avant votre départ d'Allemagne. La nécessité dans laquelle je me suis trouvé d'aller au Rhin d'abord, à Königsberg ensuite explique mon

1) Oper Glucks.

silence. Vous croirez sans peine, j'en suis sûr, que malgré cela mes idées et mes bons vœux vous ont suivi. Le protocole de la première séance de la Fondation-Gœthe que je joins à ces lignes peut en être une preuve. Je vous l'adresse avec le sentiment particulier qui s'attache pour nous à cette grande œuvre de souvenir et d'avenir à la fois que je m'applique maintenant à faire entrer dans le chemin que vous indiquâtes le premier. Mille écus ont été décernés pour l'œuvre à couronner; elle appartiendra la première fois au domaine de la sculpture qui m'a paru préférable à celui de l'architecture parce que le principal objet: le musée de Weimar, se trouvait éliminé par le fait que, si Dieu le permet, sa construction commencera dès le printemps prochain.

Adieu, mon cher, et que Dieu vous guide; tel est le vœu dont vous connaissez la sincérité.

Votre tout affectionné

C. A.

84.

Monseigneur,

A Rome, tout ce qui est bien, prend son caractère de perennité. Les sentiments qui m'attachent à votre personne et me relient au service de votre maison ne sauraient donc s'oblitérer ici. Aussi est-ce avec «les azymes de la sincérité et de la vérité» que je viens renouveler à Votre Altesse Royale, à l'occasion du nouvel an, tous les vœux que je forme pour son bonheur et le lustre de sa vie. Puissent toutes vos bonnes pensées et vos nobles désirs s'effectuer et vous donner, Monseigneur, cette satisfaction pleine de sérénité et de fortitude qui est l'apanage des grands cœurs! —

La température de Rome me convient parfaitement; jusqu'à présent, aucun froid ne s'est fait sentir et l'emploi de ces belles journées se trouve sans effort ni ennui pour moi dans mon travail de composition, la lecture et, comme récréation, quelques visites aux Eglises, monuments, galeries et ateliers. J'espère avoir terminé à Pâques mon Oratorio de *Sainte Elisabeth*, et peut-être se présentera-t-il plus tard quelque occasion de vous le produire, soit à Weimar, soit à la Wartburg.

Parmi les quelques personnes que je fréquente avec intérêt et agrément, je nommerai au premier rang le Duc de Sermoneta ¹⁾ — sachant d'ailleurs que je dois la meilleure part de la bienveillance qu'il me témoigne à la recommandation que Monseigneur a bien voulu lui faire de moi. C'est une individualité distincte entre les plus distinguées qui se puissent rencontrer dans l'aristocratie européenne, et il y a vraiment un grand charme à suivre les saillies et méandres de son rare et vivace esprit. Tout en ne «croyant pas à la géographie», ainsi qu'il l'assura en fin de compte à quelqu'un qui s'obstinait à lui faire payer fort cher un atlas dont il n'avait que faire, le Duc ne donne pas pour cela dans le «vague des passions» et ne perd nullement terre en pratiquant avec autant d'assiduité que de succès l'art de Benvenuto Cellini, si bien qu'il a pour ainsi dire créé un genre d'orfèvrerie archéologique, d'un goût relevé, exquis et savant. En outre, il cultive avec une égale réussite une autre branche d'art — celle de Bernard Palissy ²⁾ — en continuant les fayence d'Urbin, et en y associant comme collaborateurs sa femme et sa fille, la très gracieuse Donna Ersilia Caetani, Contessa Lovatelli, dont une femme que j'aurais presque honte de vanter pour son esprit, mais que M. de Humboldt nommait à bon droit *die vielbegeistigte Fürstin* ³⁾, a dit: «Le type noble et expressif de sa belle physionomie participe à la fois de Junon et de Titania».

Je ne sais si Monseigneur a vu des échantillons de ces poteries artistiques que le Duc ennoblit encore parfois par des inscriptions grecques; mais persuadé que vous y prendriez grand plaisir, je vous engage à réclamer un service de dessert de cette illustrissime fabrique, lequel fera certainement très bonne figure sur votre table.

Dans votre bibliothèque se trouve probablement déjà le travail du Duc Sermoneta sur le Dante et son *Atlas transmon-*

1) Michelangelo Caetani, berühmter Danteforscher (1804—82).

2) B. de P. (ungefähr 1510—90), vorzüglicher französischer Tonbildner und Glasmaler.

3) Fürstin Carolyne Wittgenstein.

dain de la *Divine Comédie*, qui, ce me semble, le dispensait fort de «croire à la géographie». Il est regrettable que cette œuvre n'ait été imprimée qu'à un petit nombre d'exemplaires et ne se trouve pas dans le commerce. Des juges très compétents en font un sérieux éloge et assurent que l'auteur jouit à juste titre de la réputation du plus fort connaisseur en littérature dantesque de Rome — voire même qu'il possède la *Divine Comédie* au point de pouvoir en réciter par cœur tous les chants. Quelle confusion pour un pauvre musicien de mon ignorante espèce qui s'est aventuré à publier un mic-mac cacophonique, décoré du titre de Symphonie «zu Dante»!

Si j'avais un peu plus qualité de vous parler de livres et surtout d'in-folios, je vous entretiendrais, Monseigneur, des énormes publications du Révérendissime Père Theiner¹⁾ (*dell' Oratorio, Prefetto degli Archivi segreti Vaticani*), des *Vetera Monumenta Hungaricum, Vetera Monumenta Poloniae et Lithuaniae et du Codex diplomaticus Domini Temporalis* (précédé par deux remarquables introductions en français). Ces pyramides de science s'élèvent à l'ombre du Vatican, moyennant une petite imprimerie que le Saint Père y a mise à la disposition du R. P. Theiner. A la dernière visite que je lui fis dans sa tourelle, habitée jadis par Galilée²⁾, il me dit avec une simplicité éloquente qui m'émut: «Tout mon travail ne m'a point mené et ne me mènera jamais aux biens de la fortune. Je suis ici n'ayant ni sou ni maille, et les volumineux résultats de mes recherches sont publiés grâce à la munificence du Saint Père, des évêques et de quelques autres personnes qui me fournissent les fonds nécessaires à cet effet. Trouvez-vous que ce soit une honte?» — «Non pas», lui répondis-je, «c'est une vraie gloire.» — «Eh bien!» reprit-il, «puisque vous parlez de gloire, il en est une à laquelle je ne suis pas insensible. C'est celle que me donne la bonne conscience d'avoir fait à moi seul en douze années plus de besogne qu'une cinquantaine de mes con-

1) Päpstlicher Archivar.

2) Galileo Galilei, der große italienische Physiker (1564 bis 1642).

frères d'Allemagne (sous la direction de Pertz¹), je crois), depuis plus de trente ans, et ainsi d'avoir allumé pour la Pologne et la Hongrie deux flambeaux qui luiront à perpétuité pour ces deux nations.»

Bienheureux le petit nombre des élus qu'une pareille conscience soutient à travers les aridités de la vie, «*mentre che la vergogna dura!*»²) Ne pouvant aspirer si haut, je tâcherai du moins de conserver assez d'huile dans ma lampe, pour m'éclairer jusqu'à ce que vienne le jour véritable — sans plus de lendemain.

Permettez-moi, Monseigneur, de vous prier de vouloir bien mettre aux pieds de Son Altesse Royale, Madame la Grande-Duchesse, les très respectueux hommages de reconnaissance et d'attachement avec lesquels j'ai l'honneur d'être

Votre très fidèle serviteur

Rome, 25 Décembre 1861.

F. Liszt.

(Via Felice 113.)

P. S. Comme une petite preuve du grand prix que j'attache à vos bontés, Monseigneur, je joins ici une de mes cartes de visite romaines. C'est la première fois, depuis que j'use de cartes de visite qu'il s'y trouve une qualification quelconque jointe aux deux monosyllabes de mon nom.

85.

Weimar, 4 de Janv. 1862.

Rome n'est pas nécessaire pour prouver que ce qui est bien prend un caractère de perennité, car les sentiments dont votre lettre du 25 de Déc. m'a apporté l'expression avant-hier, m'étaient connus depuis longtemps; comme vous connaissez, je le crois, la constance invariable de ma réciprocité. Cette dernière sous-entend surtout la sincérité à vous bien connue également, avec laquelle je forme les vœux que je vous adresse

1) Georg Heinrich P. (1795—1876), ausgezeichnete Geschichtsforscher.

2) Danteskesches Zitat.

aujourd'hui et auxquels la Grande-Duchesse joint les siens. Que Dieu vous entoure, et vous accorde, en guidant vos pas, le bonheur de sentir de plus en plus que ni vos nobles et constants efforts, ni vos aspirations élevées ne sont perdus. Je ne saurais mieux répondre aux bons vœux que j'ai reçus de votre part et auxquels je suis — vous devez le savoir — très sensible; sensible comme au vide que me laisse votre absence; je ne connais pas de plus juste diapason. — Ce dernier mot me conduit droit à votre oratorio de *Ste. Elisabeth* que je suis extrêmement impatient de connaître; il est en partie écrit sous les conditions les plus tristement heureuses pour un oratorio de Sainte: la souffrance et Rome, et il portera — j'en suis sûr d'avance — dignement le nom de son auteur. —

Le duc de Sermoneta, mon fidèle ami, m'avait parlé dans sa dernière lettre du plaisir qu'il a eu de faire votre connaissance et de l'intérêt qu' Ersilie trouve à vous conduire à travers les merveilles à tête de Janus de Rome. Lorsqu'on aime quelqu'un dont on est séparé, il est doux de le savoir jouir d'une société dont on connaît le charme. Vous savez si je goûte celui de l'homme si originalement incomparable avec lequel je n'ai cessé de me lier davantage à mesure que je l'ai vu et qu'il m'a écrit. Vous me parlez de nouvelles preuves de la richesse de facettes (*des Facettenreichthums*) de son talent. Je possède moi-même des objets qu'il a faits ou dessinés; j'ignorais qu'il s'occupât à faire revivre l'art des majolicas. Je viens de lui écrire pour qu'il m'en envoie des échantillons en nature, ou en photographies ou calques. —

Les mérites du Père Theiner me sont bien connus, si même j'ignorais les spécialités que vous nommez et qui sont autant d'échelons de sa studieuse carrière si bien encadrée par la cellule de Galilée. Sa conversation avec vous prouve en effet qu'il est digne de cette demeure, comme vous me prouvez que vous me connaissez bien puisque vous m'associez à cet échange d'idées.

En effet *vigilando ascendimus* ¹⁾ se place parfaitement à côté

1) Devise des Falkenordens.

de *mentre che la vergogna dura*; car à mesure que l'on monte vers ce qui brille, on voit moins ce qui s'appelle «*vergogna*» dans le domaine des ténèbres.

Je réponds à votre carte par le programme du concert du 1^{er} de l'an et finis par vous prier de vous souvenir, même si loin d'ici, de celui qui porte la dite devise, et vous savez pourquoi il la porte.

Charles Alexandre.

Je vous ai envoyé le rapport de la première séance de la *Goethestiftung* avec ma dernière lettre. Avez-vous reçu le paquet? Il est parti en Novembre, je crois.

86.

Monseigneur,

Les lignes bienveillantes que Votre Altesse Royale avait chargé M. Hase ¹⁾ de me porter, m'étant adressées sous le pli du Duc de Sermoneta, elles ne me sont parvenues que très tard. A une première visite, M. Hase n'avait pas trouvé le Duc, et celui-ci ignorait l'adresse de M. Hase, lequel gardait paisiblement sa missive dans son portefeuille. Après un point d'orgue assez prolongé, le Duc que j'avais un peu perdu de vue durant le carême, revint me voir et me demanda si j'avais entendu parler d'un homme d'Eglise du nom de Hase? «*Sans doute*», lui répondis-je; «*c'est un écrivain du meilleur renom, et un théologien des plus estimés. En surplus, je suppose qu'il vous apporte des nouvelles de Monseigneur le Grand-Duc.*»

Là-dessus, Sermoneta se mit aussitôt en campagne. Par bonheur, il n'avait pas grandes marches ni contremarches à faire, car Hase demeure tout à côté de chez moi. Mais comme de juste, il ne trouva pas plus Hase *a casa* que H. ne l'avait trouvé précédemment. Quelques jours se passèrent donc encore avant qu'on ne réussisse à s'aboucher — et ce n'est qu'au

1) Carl von H. (1800—90), berühmter Kirchenhistoriker an der Universität Jena.

beau milieu des cérémonies de la semaine sainte, qu'on me remit enfin la lettre de Votre Altesse Royale.

Les sentiments par lesquels je corresponds à vos marques de bienveillance et d'intérêt vous sont connus, Monseigneur. Je ne m'appesantirai donc pas sur les remerciements que je suis toujours heureux de vous témoigner, et puisque vous voulez bien me questionner sur mes «occupations, affaires et projets», je répondrai comme d'habitude avec une entière sincérité.

Mes «occupations»? Elles se réduisent à un travail continu qui implique une assez forte somme d'études et d'efforts. Tout en m'y livrant avec une conviction non exempte d'ardeur, je ne me fais aucune illusion sur le peu d'agréments que j'en recueillerai — car présentement mes œuvres ne peuvent rencontrer que des sympathies clairsemées et entravées de toute part dans leur expansion, si bien que leur aide deviendrait insuffisante, si je n'étais soutenu par un principe interne supérieur à la réussite ou à l'échec du dehors.

Mes «affaires»? Ce mot me rappelle qu'il y a une vingtaine d'années, j'avais conquis quelques sourires de salon, en déclarant qu'à mon sens c'était aux diplomates et aux banquiers à faire des affaires — et que je n'en connaissais d'autres à ma portée que la musique ¹⁾. A la vérité, cette règle de conduite si simple n'a pas empêché diverses personnes de se donner de l'occupation à mon sujet, et de se mêler d'affaires dont le contre-coup a failli me ruiner. Je n'ai point à m'en inquiéter, moins encore à les juger — mais tant qu'il y a, les circonstances qui en sont résultées déterminent nécessairement mes «projets», et au point où sont parvenues les choses, toute hésitation cesse.

Quelle sera mon étoile de salut, si ce n'est une noble conscience de moi-même? Or cette étoile (Votre Altesse Royale le comprendra aisément) luit et se personnifie pour moi à Rome, et seulement à Rome.

1) So lautete Liszts berühmte Antwort, die er der Gemahlin des österreichischen Staatskanzlers Fürst Metternich auf die Frage gab, ob er gute Geschäfte mache.

En y restant, permettez-moi d'espérer, Monseigneur, qu'il me sera donné de continuer à faire preuve du très respectueux dévouement avec lequel j'ai l'honneur d'être de Votre Altesse Royale

le très reconnaissant et fidèle serviteur

[Rome,] 25 Avril 1862.

F. Liszt.

87.

Großherzogin Sophie an Liszt.

Weimar, 30 Avril 1862.

Monsieur,

C'est avec une bien véritable satisfaction que j'ai reçu l'expression de vos vœux à l'occasion de mon anniversaire et celle du souvenir que vous avez donné de loin à ce jour. J'aime à penser que Rome vous offre tout l'intérêt et tout l'attrait qu'il peut présenter à celui qui vit ainsi que vous dans le domaine de l'art et de toutes les choses intellectuelles. Ce désir ne saurait excluer cependant celui que l'avenir me réserve le plaisir de vous revoir chez nous et l'occasion de vous réitérer de vive voix l'assurance des sentiments distingués et pleins d'intérêt que vous porte

Sophie.

88.

Monseigneur,

Quelque peu que je sois, je ne dois pas manquer à votre fête; et puisque vous voulez bien me garder bienveillance et affection, daignez recevoir avec ces mêmes sentiments le renouvellement de mes fervents souhaits avec la modeste expression de mon plus sincère dévouement.

Les années en dissipant le brouillard des relations de vanité et de faux semblants, accusent plus fermement le contour des attachements sérieux, basés sur ce fond qui est la noblesse du cœur. De la sorte, il me paraît qu'on gagne plus qu'on ne perd à vieillir. Aussi, malgré les banales doléances sur la jeunesse envolée et ses roses fanées, n'aurais-je garde de

m'en plaindre, l'expérience m'ayant appris qu'à mesure qu'on avance dans la vie, il se fait plus de lumière sur le chemin qu'il faut suivre, et qu'après tout, dans les choses de ce monde il importe moins de s'y complaire en réussissant, que de bien mériter en s'élevant au-dessus d'elles par l'idéal.

Permettez-moi, Monseigneur, de toujours prendre respectueusement part à ce que vous accomplissez de bien et à ce qui vous advient d'heureux, en m'associant de cœur aux meilleurs vouloirs de Votre Altesse Royale, de laquelle j'ai l'honneur de demeurer, Monseigneur,

le très fidèlement dévoué et reconnaissant serviteur

Rome, 17 Juin 1862.

F. Liszt.

89.

Weimar, ce 11 d'Octobre 1862.

Je ne saurais vous dire, mon cher, combien la nouvelle de la mort de Madame Ollivier¹⁾ me cause de chagrin en songeant à votre douleur. J'ai besoin de vous l'exprimer et de vous prouver que ni le temps, ni la distance qui nous sépare ne sauraient diminuer les sentiments que je vous porte. Toutefois je sens doublement l'un et l'autre lorsque je souhaite vous parler; c'est le cas aujourd'hui. Puisse la bonté divine vous fortifier, vous consoler et vous guider. Vous croirez à la sincérité de ces vœux et ainsi aussi à la sincérité de mon désir de vous revoir. Dites-moi quand vous le réaliserez, donnez-moi de vos nouvelles, j'ai droit à l'un et à l'autre, restant

Votre tout affectionné

C. A.

90.

Monseigneur,

L'affectueuse bonté de vos lignes m'a d'autant plus touché que je me trouve en faute avec Votre Altesse Royale. Un

1) Liszts älteste Tochter Blandine, Gattin Emile Olliviers, war im September gestorben.

deuil a frappé votre famille¹⁾. Je devais vous exprimer combien je m'associe à tous les sentiments qui honorent la mémoire du Prince défunt; pardonnez-moi d'y avoir manqué alors que tant d'affliction m'oppressait. Il est certains états de l'âme où l'on ne sait guère comment on vit; il semblerait que ce soit quelque autre qui prenne ce soin pour nous! —

Enfin, puisqu'il faut vivre quand même, je m'y reprends par le côté qui m'a souvent ménagé de l'adoucissement et donné quelque fortitude. C'est vous dire, Monseigneur, que je travaille et que je fais ce que je puis pour remplir ma tâche.

La Légende de Sainte Elisabeth est terminée. Puisse cette œuvre servir pour sa part à la glorification de la « chère Sainte », et propager le céleste parfum de sa piété, de sa grâce, de ses souffrances, de sa résignation à la vie, de sa douceur envers la mort!

En plus, j'ai écrit quelques autres compositions qui se rattachent au même ordre d'émotion. L'une d'elles s'intitule *Vision à la Chapelle Sixtine*. Allegri²⁾ et Mozart en forment les grandes figures. Je les ai non seulement rapprochés, mais comme reliés l'un à l'autre. La misère et les angoisses de l'homme gémissent dans le *Miserere*; l'infinie miséricorde et l'exaucement de Dieu y répondent et chantent dans *l'Ave verum corpus*³⁾. Ceci touche au plus sublime des mystères; à celui qui nous révèle l'Amour victorieux du Mal et de la Mort.

Si cet argument paraissait trop mystique, je pourrais me rabattre sur un trait de la biographie de Mozart, pour expliquer la donnée musicale indiquée. On sait que, lors de son séjour à Rome, il nota le *Miserere* d'Allegri durant l'exécution à la Chapelle Sixtine, soit pour en garder plus fidèle mémoire, soit peut-être pour faire brèche au système prohibitif qui, dans

1) Herzog Bernhard von Weimar, Onkel des Großherzogs, war im Juli 1862 verstorben.

2) Gregorio A. (1590—1652), seit 1629 päpstlicher Kapellsänger, Komponist des berühmten neunstimmigen Miserere, das in der Charwoche in der Sixtinischen Kapelle gesungen wird. Von Mozart wurde es nach dem Hören heimlich aufgeschrieben.

3) Von Mozart.

le bon vieux temps, s'étendait jusqu'aux manuscrits de musique. Comment ne pas se souvenir de ce fait, dans l'enceinte même où il s'est passé? — Aussi y ai-je souvent cherché la place où devait être Mozart. J'imaginai même que je le voyais et qu'il me regardait avec une douce condescendance. Allegri se trouvait là tout près et semblait presque faire un acte de contrition sur la célébrité que des pèlerins d'ordinaire peu aptes aux impressions musicales ont pris soin d'imposer exclusivement à son *Miserere*.

Puis, lentement, apparaissait dans le fond, du côté du Jugement dernier de Michel-Ange, une autre ombre, d'une grandeur indicible. Je la reconnus instantanément avec transport, car tandis qu'Elle était encore exilée en cette vie, elle avait consacré mon front par un baiser. Jadis, Elle aussi avait chanté son *Miserere*, et nulle oreille n'avait entendu jusque-là des gémissements et des sanglots d'une aussi profonde et sublime intensité. — Rencontre étrange! C'est sur le mode d'Allegri, et le même intervalle — une dominante obstinée — que trois fois le génie de Beethoven s'est posé, pour y laisser à jamais son immortelle empreinte. Ecoutez la *Marche funèbre sur la mort d'un héros* ¹⁾, l'Adagio de la *Sonate quasi Fantasia* ²⁾ et le mystérieux *Convito* de spectres et d'anges de l'Andante de la 7^{me} Symphonie. L'analogie de ces trois motifs avec le *Miserere* d'Allegri n'est-elle pas frappante? — —

Avez-vous gardé souvenir, Monseigneur, du *Cantique de Saint François*? Je me suis aussi avisé de le composer, et à cette occasion, en relisant l'ouvrage d'Ozanam ³⁾ sur les poètes franciscains en Italie, au 13^{me} siècle, — livre d'un sens excellent et délectable — j'y ai trouvé quelques détails intéressants relatifs à ce Cantique. Probablement M. Hase les aura consignés, avec son talent si justement apprécié, dans son histoire de Saint François. Au risque donc de ne vous apprendre que des choses que d'ailleurs vous savez déjà beaucoup

1) Eroica.

2) Cis-moll-Sonate.

3) Antoine Frédéric O., französischer Schriftsteller (1813—53).

mieux, je ne résiste pourtant pas à la tentation de vous communiquer naïvement mon érudition de fraîche date, que voici.

En la 18^{me} année de sa pénitence, le serviteur de Dieu ayant passé quarante nuits dans les veilles, eut une extase, à la suite de laquelle il ordonna à Frère Léonard de prendre une plume et d'écrire. Alors, il entonna les sept premières strophes du *Cantique du Soleil*, glorifiant Dieu pour frère Soleil, sœur Lune, frère Feu, sœur Eau, frères Vents, Nuages et Aïrs. (Le titre de l'ancienne édition de Cologne est: *Cantico delle Creature, comunemente detto de lo Frate Sol.*)

Peu de jours après, une grande dispute s'éleva entre l'Évêque d'Assise et les magistrats de la cité. L'évêque fulmine, les interdit; les magistrats mettent le prélat hors la loi, et défendent tout commerce avec lui et les siens. Le Saint, affligé d'une telle discorde, se plaint de ne voir personne qui s'entremette pour rétablir la paix. Il ajouta donc à son *Cantique* la huitième strophe suivante:

Laudato sia, mio Signore,
Per quelli chi perdonono per lo tuo amore
E sostegneranno infirmitate e tribulazione!
Beati quelli che sostegneranno in pace,
Che da Te, Altissimo, saranno incoronate!

(Loué soyez-vous, mon Seigneur, à cause de ceux qui pardonnent pour l'amour de Vous, et qui soutiennent patiemment l'infirmité et les tribulations. Heureux ceux qui persévéreront dans la paix, car c'est par Vous, Très Haut, qu'ils seront couronnés.)

Ensuite, il ordonne que ses disciples aillent hardiment trouver les principaux de la ville, pour les prier de se rendre devant l'évêque et qu'arrivés là, ils chantent à deux chœurs le verset nouveau. Les disciples obéirent, et au chant de ces paroles, auxquelles Dieu semblait prêter une vertu secrète, les adversaires s'embrassèrent avec repentir et se demandèrent pardon.

C'est avec ce verset, que se termine ma composition du *Cantique de Saint François*. J'omets donc les versets et commentaires qui s'y sont subséquentement ajoutés et rappellerai

seulement que le 4 Octobre 1226, Saint François rendit le dernier soupir, après s'être fait chanter encore une fois son Cantique du Soleil. Ne pourrait-on dire que c'était le «*mehr Licht!*» qu'à sa dernière heure invoquait Goëthe?

Ce grand nom me ramène à Weimar, et vous voulez bien me demander quand j'y retournerai? Par malencontre, la situation où je me trouve ne me permet pas de trop préciser à cet égard. Toutefois je me plais à espérer que dans le courant de l'été prochain je viendrai vous faire une visite de quelques semaines, pour vous renouveler de vive voix, à Madame la Grande-Duchesse et à vous, Monseigneur, le très respectueux hommage des constants sentiments avec lesquels j'ai l'honneur d'être de Votre Altesse Royale

le très fidèle et dévoué serviteur

Rome, 1^{er} Novembre 1862.

F. Liszt.

91.

Château de Wartbourg, Novembre 1862.

C'est avec une émotion pleine de sympathie, mon cher, que j'ai lu votre lettre du 1^{er} de ce mois. Vous connaissez trop bien les sentiments d'amitié que je vous porte, pour ne pas croire que ce que la douleur fait dire de si vrai n'ait pas trouvé un écho profond dans mon âme. Je prie le Dieu consolateur de relever où Il éprouve. Aussi est-ce avec une vive et reconnaissante satisfaction que je me suis vu initié par vous à vos travaux et à vos projets. Je trouve votre idée de réunir dans une même aspiration les souvenirs d'Allegri et de Mozart aussi originale que frappante, et vous vous figurerez aisément avec quelle joyeuse impatience j'attends la nouvelle *Besiegelung Ihres Geistes*. J'ignorai l'épisode de la vie de St. François dont vous me transmettez l'émouvant détail et suis frappé en effet de cette soif de lumière qui semblait saisir le grand Saint mourant comme le grand poète à sa dernière heure lorsque, ayant répandu sur les hommes autant de lumière que Dieu en avait confié à ses élus, ils trouvèrent que toute la lumière de la terre ne pouvait suffire à leurs âmes aspirantes. — Vous

le voyez, mon cher, il faut me tenir au courant de ce qui vous occupe, car un élève a droit à être associé aux labeurs de son maître, et vous n'avez pas celui de me refuser le premier de ces deux titres. Donnez-moi donc souvent de vos nouvelles jusqu'à ce que votre retour fasse revivre nos conversations verbales qu'il me tarde de reprendre.

Et puisque j'en parle, laissez-moi ajouter une prière, comme je l'eusse fait, si, après un de nos petits dîners, nous eussions fumé un cigare dans ma bibliothèque. Vous savez que Singer n'est point encore remplacé; nommez-moi, je vous prie, un premier violon et *Concertmeister*, car, séparé de vous ou non, je ne persisterai pas moins à poursuivre la route que vous avez indiquée à

Votre tout affectionné

C. A.

La Grande-Duchesse m'a prié de vous demander si un nommé Straus¹⁾, violoniste distingué, à Francfort s. M., vous est connu, pour savoir si par hasard ce serait un individu à choisir.

92.

Monseigneur,

Je m'empresse de répondre à la question que Votre Altesse Royale daigne m'adresser dans sa dernière lettre dont j'ai tant à la remercier. M. Straus m'est si bien connu qu'après l'avoir réentendu à Weimar, où il obtint un très flatteur succès à un des concerts de la cour, je me suis permis de le recommander, conjointement avec M. Damrosch²⁾, à votre attention bienveillante. Un engagement à Londres, antérieurement contracté, empêcha alors M. Straus de se fixer à Weimar, où je désirais

1) Ludwig St. (1835—99), Preßburger, von Hellmesberger u. Böhm in Wien gebildet, war seit 1865 in London als Soloviolinist im Hoforchester, wie bei den Philharmonischen und Hallé-Konzerten tätig.

2) Leopold D. (1832—85), Dr. med., früher Violinist in der Weimarer Hofkapelle, dann Dirigent in Breslau und seit 1871 in New York.

qu'il prit la place qui revient à son talent distingué dans la chapelle de Votre Altesse Royale. C'est un artiste de fort bonne trempe, qui à Vienne, comme à Londres et ailleurs, jouit d'une réputation des plus honorables. Par conséquent, son acquisition ne peut qu'être avantageuse pour la chapelle de Weimar; et si tant est que le *Veto*, sous lequel la nomination de M. Damrosch ne s'effectue point, reste inflexible, je ne sache point de violon remplissant mieux les conditions d'un *Concertmeister* que M. Straus.

Une longue lettre de M. Wagner (dont je n'avais pas eu signe de vie depuis quinze mois) m'est parvenue ce matin. Il me parle avec une vive émotion de gratitude d'un trait de noble générosité de Votre Altesse Royale à son égard. En y applaudissant de cœur, permettez-moi, Monseigneur, de joindre aussi mes remerciements à ceux de mon illustre ami, et d'espérer que les hommes éminents de l'Allemagne concourront de plus en plus activement à la gloire et la prospérité de votre règne, conformément à vos intentions et sollicitudes, auxquelles se rattache modestement par les plus sincères vœux, Monseigneur,

Votre très respectueusement dévoué et reconnaissant serviteur

Rome, 5 Décembre 1862.

F. Liszt.

93.

Weimar, ce 17 de Janvier 1863.

Nous ne sommes pas tellement avancés dans la nouvelle année, mon cher, pour que je n'aie pas le droit de parler des vœux sincères que je forme pour vous. Je devrais ajouter selon l'usage: à l'occasion de ce renouvellement; toutefois je trouve absurde et faux de rattacher le sentiment à des époques dont la répétition est annuelle, car le cœur n'en a pas besoin. C'est du moins le cas chez moi à votre égard. Ceci dit et accoutumé que je suis par vous à rattacher vos intérêts aux miens, je ne crois pas être inconséquent ni trop égoïste en vous entretenant un instant de ceux-ci, d'autant plus que j'ai un devoir à remplir en le faisant. Vous savez, mon cher,

qu'en effet j'ai assumé un sérieux devoir en acceptant, selon vos désirs, le protectorat du *allgemeine Deutsche Musikverein*. Vous n'avez certainement pas cru que je m'associerais ainsi à vos nobles aspirations en restant, comme tant de mes collègues, muet spectateur des combats de l'arène, en apportant tout au plus le contingent facile de mes applaudissements de laïque. En tout cas je suis décidé, moi, à n'être jamais protecteur qu'à la condition d'en être un d'action et pas seulement de paroles. Ainsi comprenant qu'avant tout, j'ai à faciliter de toute manière les efforts de nos vaillants combattants, je m'empresse d'activer tant que je puis la vie musicale chez nous. C'est dans ce sens que je vous ai consulté pour l'acquisition de Straus et de Kömpel¹), c'est dans ce sens que je viens d'ordonner celle des opéras de *Tristan* et de *Meistersinger* (dont on a exécuté hier avec grand succès, et en partie pour la seconde fois, des morceaux au concert de la cour) après m'être entendu avec Wagner; c'est dans ce sens encore que la Grande-Duchesse, qui me charge de ses compliments pour vous, comme moi, nous fournirons des secours à leur auteur, le compositeur-poète. Mais je sens que je travaillerais en vain si vous continuiez à me priver de vos lumières et de vos conseils. Vous savez mieux que moi que notre tâche est trop importante pour que nous n'ayons pas à craindre une perte de temps, ou, ce qui est la même chose, un choix de moyens erronés. Je n'ai pas honte d'avouer franchement, quoique je sache que l'on grandisse avec le sérieux de la tâche, que je suis indubitablement exposé à ces deux alternatives, si je ne suis pas guidé par vous. Que ces paroles vous prouvent, mon cher, que je les sens. Aussi les complétez-vous avec moi en disant que l'on ne grandit qu'à condition que les efforts soient éclairés et constants. C'est pourquoi je demande votre retour, en vous rappelant la parole d'honneur que vous m'avez donnée... Ce serait manquer à votre vocation, dont vous m'avez rendu responsable par le protectorat, si je ne deman-

1) August K. (1831—91), vortrefflicher Geiger, wirkte 1863—84 als Konzertmeister in Weimar.

dais pas ce retour pour ce printemps. Nous aurons de cette façon le temps de préparer ce qui doit se faire cet été, p. ex. lorsque la grande réunion de tous les artistes allemands offrira dans le courant de l'été à Weimar une nouvelle occasion de prouver nos intentions. En appelant ici les artistes peintres, comme les artistes musiciens, je ne peux parler que le même langage: *die Sprache der neuen deutschen Schule*. — L'expression vous appartient; votre lettre du 20 Mars 1861, à moi adressée et que j'ai devant moi, me le dicte.

Veillez donc, cher ami, et sous les conditions qui vous paraîtront les plus convenables, revenir et rester auprès de moi, afin que votre main fidèle ouvre la porte d'un glorieux avenir, à l'école allemande, à son champion et à

Votre très affectionné

Charles Alexandre.

94.

Monseigneur,

A ce 24 Juin, je renouvelle mes vœux les plus sincères et les plus fervents à Votre Altesse Royale. Ce me serait un bonheur de vous les exprimer de vive voix, ainsi que je l'espérais, et de mettre le peu que je vaudrais non seulement tout à votre disposition, mais encore à votre proximité. Cependant en y réfléchissant mûrement, il me devient impossible de m'arrêter à ce parti, quelque désir que j'en aie. Le motif qui s'y oppose d'une manière absolue, ne vous est que trop connu; au lieu de diminuer avec les années, son poids augmente en tout ce qui tient à mes résolutions. Il est des devoirs suprêmes dont l'accomplissement implique maints et maints renoncements. Qu'ils soient obscures, ingrats, mal interprétés, n'importe; il faut s'y tenir quand même... et ceux qui en ont une fois le juste sentiment, ne peuvent plus, sans se dégrader, chercher ailleurs la moralité et l'honneur de leur existence.

C'est dans cette conviction que je me permets de remercier Votre Altesse Royale de ce que sa dernière lettre contient de particulièrement affectueux et flatteur pour moi. Daignez

être persuadé que j'y corresponds constamment par le très respectueux et véritable attachement avec lequel j'ai l'honneur de demeurer, Monseigneur,

Votre très humblement dévoué serviteur

Rome, 63.

F. Liszt.

95.

Wartbourg, ce 26 de Juin 1863.

C'est mal comprendre et encore plus mal juger ses devoirs que de penser ne pouvoir les remplir que d'une seule manière. Dieu nous indique souvent qu'Il veut que nous choisissions une autre route en nous barrant celle que nous avons choisie. En vous refusant, mon cher, celle que vous avez cru devoir préférer, Il vous a clairement montré qu'elle n'est pas l'unique route pour vous. Je comprends parfaitement quel est pour votre honneur d'homme le devoir chevaleresque. Vous l'avez rempli, vous le remplissez encore, vous le remplirez toujours, si même vous écoutez la voix de l'honneur d'artiste. Or, si vous écoutez celle-ci impartialement, vous devez comprendre qu'Il vous défend de vous enchaîner à Rome uniquement, qu'Il vous ordonne au contraire de travailler «ad hoc» où Dieu a voulu répandre sa semence en se servant des qualités dont Il vous a doué. C'est à cet honneur-là que je m'adresse, et que je ne cesserai de faire appel jusqu'à ce que je sois parvenu à faire vibrer dans votre âme celle de ses cordes intimes qui ont toujours eu un écho pour la vérité et qui l'auront, je vous le prédis. Je ne saurais mieux vous remercier de vos bons vœux qu'en vous parlant avec franchise. Elle est le langage des sentiments que je vous dois.

C'est au nom de cette vérité que je vous demande de revenir à Weimar, comme ce fut en y comptant à jamais que je vous ai remis le signe extérieur qui vous lie à la résidence de Goethe et de Schiller. Vous avez une occasion toute trouvée dans la grande réunion des artistes allemands au mois d'Août.

Adieu, mon cher, je prie Dieu qu'Il vous accorde la prospérité aspirante et libérante que vous souhaitez

Votre tout affectionné

Charles Alexandre.

96.

[Januar 1864?]

Je ne saurais mieux vous remercier des bons vœux dont votre lettre, mon cher, vient de m'apporter l'expression, qu'en vous assurant que ni le temps ni la distance n'ont porté ou ne porteront préjudice aux sentiments qui nous lient. J'accepte en particulier avec plaisir vos souhaits pour la prospérité de mes entreprises; car votre participation leur a toujours aidé. Aussi ne trouverez-vous que juste, si je la réclame de nouveau, cette participation, en vous rappelant la promesse de votre retour que vous me laissâtes en partant. Or, je sais trop bien combien ce mot de promesse est sacré au *pundonoroso*, pour douter qu'il ne la remplisse vis-à-vis de son très affectionné

C. A.

97.

Monseigneur,

A mes vœux de félicitations pour le 24 Juin, dont la sincérité est connue de Votre Altesse Royale, vient se joindre cette fois un souhait personnel que je serais heureux de savoir agréé. Il me tient à cœur d'exprimer directement à Monseigneur l'hommage de mon plus respectueux et fidèle dévouement, et s'il m'est permis d'espérer un bienveillant accueil, c'est à la fin du mois d'Août prochain que se trouvera à Weimar, de Votre Altesse Royale

le très humble et reconnaissant serviteur

Rome (Madonna del Rosario),

F. Liszt¹⁾.

18 Juin 1864.

98.

Monseigneur,

La *Schiller-Stiftung* de Weimar vient de me donner une marque de sympathique estime à laquelle je suis très sensible.

1) Es war die erste Rückkehr des Meisters nach Deutschland, seitdem er sich 1861 nach Rom gewandt hatte.

J'en prends occasion pour féliciter son protecteur, Votre Altesse Royale, de la prospérité de cette institution et de l'heureuse importance des résultats acquis lors de la dernière assemblée de ses délégués. La question vitale de la publicité des secours, dons et récompenses, avec les noms des participants, a enfin été résolue dans le sens affirmatif, qui satisfait aux légitimes exigences de notre époque. On ne peut plus se passer de vivre en plein jour — et il n'y a pas à le regretter, quand on fait le bien! Sur ce point, comme sur celui (de notoire importance aussi) du maintien de la *Schiller-Stiftung* à Weimar, Votre Altesse Royale sait que je partageais d'avance l'avis que M. de Dingelstedt a fait prévaloir avec son rare talent et sa perspicace entente des choses. Aussi ai-je suivi avec le plus vif intérêt le compte-rendu des débats de la *Schiller-Stiftung* dans la Gazette d'Augsbourg, qui tout récemment encore (N^o du 2 Février) indique un nouveau progrès à effectuer.

Si Votre Altesse Royale daignait me renseigner sur ses visées prochaines à cet égard, et me marquer quelques points de repère en matières artistiques, je lui en serais bien reconnaissant.

MM. Gille¹⁾ et Brendel²⁾ m'ont informé de ce qui concerne l'association des musiciens, que je me permets de recommander continûment à votre bienveillance. Item je la sollicite pour M. de Bronsart³⁾, persuadé qu'il conviendrait parfaitement à Weimar.

Que dire de mon triste Moi? Hélas! Ma vie ne ressemble guère à un *Allegro* — tout au plus à un *Andante poco sostenuto!* Mais comme il n'y a quasi rien à y changer, mieux

1) Carl G. (1813—99), Justizrat in Jena, Generalsekretär des »Allgemeinen Deutschen Musikvereins«, nach Liszts Tode auch Kustos des durch Fürstin Hohenlohe gestifteten Weimarer Liszt-Museums.

2) Franz B. (1811—68), Redakteur der »Neuen Zeitschrift für Musik«, Mitbegründer und Vorsitzender des A. D. M.

3) Hans v. Bronsart (geb. 1830), Schüler Liszts, Pianist und Komponist, Intendant der Hofbühne in Hannover, später der in Weimar, lebt in München.

vaut me taire — et demeurer invariablement, sans phrases, de
Votre Altesse

le très reconnaissant et dévoué serviteur

Rome, 16 Février 65.

F. Liszt.

99.

Votre lettre du 16 de ce mois me prouve que vous continuez, mon cher, à conserver quelque intérêt à Weimar. Je m'en réjouis d'autant plus que je commençais à en douter, depuis que vous n'avez pas répondu à la lettre si pressante que je vous écrivis, il y aura maintenant 2 mois. Elle vous disait que Bronsart était appelé à Berlin, elle vous racontait que je ferais mon possible pour fixer Müller-Hartung¹⁾ à Eisenach, elle vous demandait conseil pour remplacer Bronsart. Comme vous ne m'avez pas répondu et que ni le magistrat ni les habitants d'Eisenach n'ont voulu augmenter les sommes que les uns et les autres ont accordées pour réaliser les projets Müller-Hartung, il a bien fallu le placer ici pour remplacer Montag²⁾. Je tâche et je tâcherai, si Dieu permet, de lui faciliter la réalisation de ses projets, et cela tant pour Weimar que pour Eisenach et le pays.

En attendant, veuillez vous occuper du choix d'un bon maître de chapelle pour mon théâtre et les concerts de la cour, qui, dans votre absence, puisse suffire à vos intérêts qui sont les miens. Je veux un homme habile et à horizon large, car mon acceptation du protectorat du *Deutsche Musikverein* doit être une réalité, non une phrase.

Dresde et d'autres villes nous contestent encore la résidence de la direction de la *Schillerstiftung* à Weimar. J'espère que nous l'emporterons. La décision à l'égard de la publicité des dons et des noms est, en attendant, une véritable victoire du bon sens.

1) Karl M.-H. (1834—1908), seit 1858 Musikdirektor in Eisenach, wurde 1865 Kirchenmusikdirektor in Weimar und war 1872—1902 Direktor der Großherzogl. Musik- und Orchesterschule daselbst; er lebte nachmals in Berlin.

2) Musikdirektor in Weimar.

Vous finissez votre lettre par une phrase spirituelle, mais fort impatientante pour quelqu'un qui s'intéresse à votre bien véritablement (comme je vous l'ai prouvé). Je veux que vous me parliez de vous clairement et immédiatement. Où en êtes-vous de vos affaires? Maintenant qu'il y a un an de passé depuis la mort du Prince Wittgenstein¹⁾, il n'y a plus de raison humaine, ou de pouvoir terrestre qui puisse s'opposer à votre union. Si elle n'a pas lieu, la raison en est en vous, ou en elle. Répondez-moi là-dessus, je vous prie.

Cette lettre commencée à Weimar est terminée à La Haye, où la maladie de la Reine, ma belle-mère, a appelé la Grande-Duchesse d'abord et où la mort de S. M. m'a forcé ensuite à me rendre moi-même. Répondez toutefois à Weimar où je serai bientôt de retour, si Dieu le permet. De loin comme de près je vous tends la main bien amicalement, quoique vous commenciez à me donner l'idée que je sois seul à le faire.

La Haye, ce 8 Mars 1865.

C. A.

100.

Monseigneur,

Votre Altesse Royale daignera tenir compte des raisons qui m'empêchaient de l'entretenir avec plus de détails des candidats à la succession de M. Montag. Connaissant assez à fond la situation musicale en Allemagne, je sais d'expérience combien on y est aux prises avec l'embarras du non-choix. Il se fera sentir de nouveau quand il s'agira de pourvoir à l'emploi de maître de chapelle à Weimar; et puisque Votre Altesse Royale veut bien me demander mon avis à ce sujet, je dirai sans ambages que dans les choses de théâtre et de musique l'unité de direction me semble de première nécessité. A Weimar elle se personnifie avantageusement en M. de Dingelstedt; par conséquent c'est à lui qu'il revient de désigner le maître de chapelle le mieux approprié à ses intentions, visées et com-

1) Der Gatte der Fürstin Carolyne W. war im März 1864 unerwartet gestorben.

mandements. D'autre manière, on ne parviendrait qu'à des tiraillements stériles, à la fois fâcheux pour le personnel et le public.

Dans une région plus moyenne, parmi les individus du ressort musical, j'en nommerai un dont la capacité vaut au delà de sa position fort modeste. C'est le Cantor de Tiefert, M. Gottschalg¹⁾. Il ne prétend nullement à occuper certaines places trop recherchées, auxquelles son naturel ne se prêterait guère; mais je crois qu'on pourrait l'employer honorablement en qualité d'organiste, de professeur (*Lehrer*), directeur ou répétiteur de classes de chant, etc. A l'appui de ma bonne opinion sur son compte, je m'en rapporte au témoignage de M. Lassen et de MM. les conseillers Franz Müller²⁾ et Laukhard.

Par quelle transition passerai-je de ce chapitre musical à un point plus personnel et plus délicat, quoique parfaitement simple? . . .

Vous me demandez, Monseigneur, où en sont mes affaires? — Je croyais avoir répondu par avance à cette question, lors de ma première entrevue avec V. A. R. l'année dernière à Weimar. En effet, depuis plus de trois ans je suis complètement hors d'affaire et en demeurant à Rome, je n'y attends, ne demande ni ne cherche absolument rien de ce qui pourrait ressembler à une affaire quelconque. La durée et la suite de quelques sentiments exceptionnels ne dépendent point de telle ou telle conclusion extérieure. «Le cœur a ses raisons auxquelles la raison ne comprend rien.» Or, ce sont ces raisons du cœur qui ont été et resteront à toujours souverainement décisives pour moi.

Permettez-moi encore, Monseigneur, de vous prier de mettre aux pieds de Son Altesse Royale Madame la Grande-Duchesse à l'occasion du jour de sa fête, mes vœux les plus respectueusement fervents, et daignez agréer l'expression du véritable

1) 1827—1908, wurde 1870 Hoforganist in Weimar und wirkte daneben als Lehrer und Redakteur von Musikzeitungen.

2) Verfasser mehrerer Schriften über Wagner (1806—76).

dévouement avec lequel j'ai l'honneur de demeurer de Votre
Altesse Royale

le très humble et reconnaissant serviteur

Rome, 31 Mars 1865.

F. Liszt.

101.

Weimar, ce 14 d'Avril 1865.

Votre lettre du 31 de Mars, mon cher, replace la plume dans ma main, d'autant plus que les intérêts de Weimar qui m'avaient dicté ma précédente lettre ne permettent pas de trêve dans nos rapports épistolaires. — Si j'apprécie votre opinion à l'égard du choix d'un nouveau maître de chapelle que vous désirez voir soumis au jugement de Dingelstedt pour «cause d'amitié», il est cependant tout naturel que nous demandions conseil à vos lumières. En conscience, mon cher, il n'en pouvait être autrement. Veuillez donc me conseiller, si vous ne souhaitez pas nous conseiller. Vous ne pouvez me refuser ce service, d'autant moins que je suppose que ce n'est pas pour faire une phrase que vous m'avez remis le protectorat du *neue deutsche Musikverein*. — Je ne connais pas personnellement Gottschalg de Tiefert, mais j'en ai toujours entendu dire beaucoup de bien, à part celui que vous m'en dites. Votre recommandation suffit pour qu'il devienne pour moi un sujet d'intérêt particulier, ce que l'avenir prouvera, si Dieu le permet. —

J'ajoute à cette lettre la copie d'un rapport qui vient de m'être adressé et qui se rapporte aux affaires de théâtre. Je n'ai pas voulu prendre de résolution sans vous avoir consulté et l'ai déclaré nettement en plein conseil. Veuillez donc m'éclairer et me diriger maintenant.

Si je ne trouvais pas que parmi les choses banales la plus banale est la plainte, je vous plaindrais, mon cher. Je me réserve de le faire lorsque je verrai que décidément il n'y a plus d'issue pour vous de ce qui depuis 12 ans est pour vous la cause de tant de joies et surtout de tant de douleurs ¹⁾. Or,

1) Betrifft Liszts Beziehungen zur Fürstin Wittgenstein und seine vereitelte Vermählung mit ihr.

mon ami, ma raison se refuse pour l'heure à admettre cette impossibilité. Le seul obstacle réel a cessé par la mort du prince. Sans doute, comme vous le dites très bien: «le cœur a ses raisons auxquelles la raison ne comprend rien», aussi est-ce à votre cœur que j'appelle pour me donner raison, si je vous observe que vos nombreux amis en deçà des Alpes ont aussi des droits sur vous, surtout depuis que vous leur avez enseigné de former phalange et de vous respecter comme guide. Leur cause, qui est la vôtre, leur donne le droit de désirer pour le bien de cette cause comme pour la vôtre de vous voir mettre énergiquement la main à ce qui peut vous assurer le bonheur.

Adieu, mon cher, la Grande-Duchesse me charge de ses compliments pour vous, répondez-moi bientôt et prêtez assistance à

Votre affectionné

C. A.

102.

Monseigneur,

Je viens d'accomplir en toute simplicité d'intention un acte auquel mon intime conviction me préparait depuis longtemps. Le 25 Avril, je suis entré dans l'état ecclésiastique en recevant les ordres mineurs, et depuis ce jour, je demeure auprès de Monseigneur Hohenlohe ¹⁾ qui m'attache à lui par une véritable bienveillance.

Cette modification — ou, comme s'exprimait un haut personnage — cette transformation de ma vie n'amène guère de brusques changements. D'ici à peu, je reprendrai mon travail de composition musicale, et tâcherai d'achever pour Noël l'oratorio intitulé *Jésus Christ*. D'autres œuvres, esquissées ou rêvées, concordantes aux mêmes sentiments, se produiront avec le temps. Mon nouvel état ne m'imposant aucune privation pénible, je m'assure d'y vivre tout naturellement dans l'entière

1) Erzbischof und päpstlicher Großalmosenier, nachmals Kardinal Gustav H. (1823—96., durch den Liszt die Weihen empfing und dessen alljährlicher Gast er in Villa d'Este war.

observance de la règle, sans m'en trouver plus gêné au moral que je ne le suis à l'extérieur par ma soutane, au sujet de laquelle on veut bien me faire le compliment de dire que je la porte comme si j'en avais été toujours revêtu.

Votre Altesse Royale ne supposera pas que je néglige les obligations et devoirs contractés antérieurement, — et en particulier ceux qui me sont commandés par une sincère reconnaissance. Ci-inclus Elle recevra une faible preuve de ma conséquence en ce qui touche à son service. Aux questions que Monseigneur a notées sur le document communiqué, j'ai joint les réponses. Mais comment réussirai-je à vous contenter en vous désignant un maître de chapelle? Les deux personnalités sur lesquelles j'ai tâché de fixer le choix de Votre Altesse Royale ne sont plus disponibles maintenant, et c'est Sa Majesté le Roi de Bavière qui prend résolument l'initiative que j'ambitionnais pour Weimar. Il n'y a donc plus à réfléchir sur ce que ne peut plus s'effectuer, — et le meilleur parti sera encore, je le répète, de s'en remettre à M. de Dingelstedt. Si pourtant Monseigneur exige absolument que je lui nomme des célébrités musicales, capables de bien remplir les fonctions en question, j'obéirai en citant MM. Rubinstein ¹⁾, David ²⁾ (à Leipzig) et mon ex-ami Hiller (à Cologne), lequel a d'excellents antécédents à Weimar, où il a fait ses études sous la direction de Hummel, du vivant de Goethe.

Quant à M. de Bronsart, je ne saurais assez vous le recommander, et on trouverait certainement avantage à lui faire une place convenable.

Permettez-moi, Monseigneur, de vous prier d'exprimer à Son Altesse Royale Madame la Grande-Duchesse l'hommage de mon profond et invariable dévouement, et daignez me croire continûment de Votre Altesse Royale

le très humble et reconnaissant serviteur

Vatican, 3 Mai 1865.

F. Liszt.

1) Anton R. (1829—94), der geniale Pianist.

2) Ferdinand D. (1810—73), bedeutender Violinvirtuos und -Lehrer, Konzertmeister in Leipzig.

103.

De la Wartbourg, ce 12 de Mai 1865.

La lettre que vous m'avez adressée du Vatican, le 3 du mois, vient de me parvenir. Je l'ai lue avec une douloureuse émotion. Si tout changement d'existence est chose sérieuse, il nous le paraît doublement lorsque le cœur est accoutumé depuis longtemps à attacher un intérêt particulier à la personne qui, brisant avec un passé glorieux à tant de titres, va au-devant d'un avenir d'un tout autre caractère. Puisse-t-il vous porter bonheur!

Comme vous m'avez donné votre parole d'honneur de veiller sur les intérêts artistiques de Weimar lorsque, au moment de le quitter, j'ai rempli à Wilhelmsthal le désir que vous m'avez indiqué comme condition même de votre retour — et qu'une parole donnée est chose sacrée, vous ne trouverez que naturel et conséquent que, m'appuyant sur le mot « sacré », attaché à cette parole donnée, je continue à vous demander votre aide pour tout ce qui en a besoin.

Je vous tiendrai au courant de mes actions qui devront être la conséquence de votre réponse à mes questions. Pour aujourd'hui, je me borne à vous dire que formant des vœux pour votre bien, je le fais, mon cher, avec l'âme bien sérieuse et bien tristement préoccupée, étant

Votre tout affectionné

Charles Alexandre.

104.

Weimar, ce 20 de Février 1866.

Les journaux m'ont appris la mort de votre mère ¹⁾; je viens, mon cher, vous exprimer la part que je prends à votre douleur et vous croirez à ma sincérité si vous consultez vos souvenirs. Ils vous diront que si même l'époque est loin derrière nous où de fait je vous tendais la main au lieu de

1) Sie war in Paris, wo sie in Emile Olliviers Hause lebte, 6. Febr. 1866 verstorben.

prendre la plume, je ne le fais pas moins aujourd'hui en idée parce que je vous sais dans l'affliction. Je demande à Dieu de vous soutenir afin que vous puissiez trouver une consolation dans Sa miséricorde, une distraction dans les talents dont Il vous a doué.

Mon fils, en vous apportant mes compliments affectueux, vous a prouvé encore avant que vous ne receviez cette lettre, que nous ne cessons ni ne cesserons d'aimer et de cultiver à Weimar les noms qui lui sont chers. C'est vous dire si nous avons soin d'y cultiver ce que vous y avez créé. Du reste, je sais que d'autres plumes que la mienne vous le prouvent en vous tenant au courant de notre activité musicale. Je viens d'assister hier à un très beau concert à Iéna, où la nouvelle composition de Bruch¹⁾, *Frithjofssage*, a été représentée avec succès après que son opéra: *Loreley*, a été applaudi au théâtre de Weimar, et je vais assister à un nouveau concert sous la direction de Müller-Hartung qui, j'espère, sera aussi beau que les autres, secondé qu'il est par l'académie de chant que nous devons à son infatigable zèle. J'ai assuré à notre *deutsche Musikverein* Cobourg comme arène pour cette année et M. Gille vous dira si mon activité répond à mes promesses de protecteur.

Adieu, mon cher, la Grande-Duchesse me charge de ses compliments pour vous; je vous salue par le souvenir de Weimar, qui est une sorte de patrie pour vous. Elle l'est en effet, car tout lieu le devient où l'on a semé le bien et où on le sait consciencieusement cultivé.

Charles Alexandre.

105.

Monseigneur,

Je me faisais scrupule de fatiguer la bienveillance de Votre Altesse Royale, au milieu de la crise d'étonnement que traverse l'Allemagne. Le risque de paraître importun par des

1) Max B. (im Original steht irrthümlich Bruckner), Lehrer an der Berliner Hochschule für Musik (geb. 1838).

vœux stériles m'effrayait. Mais voici qu'il me parvient l'assurance que V. A. R. daigne me continuer les mêmes sentiments affectueux, auxquels je corresponds par la plus sincère gratitude, et qu'Elle recevra avec bonté de mes nouvelles. Je me permets donc de Lui en donner, m'excusant à l'avance de leur manque d'intérêt.

Lors de mon retour de Paris ¹⁾, au commencement de Juin, Monseigneur de Hohenlohe a été promu au Cardinalat. Cette insigne dignité obligeait Son Eminence à quitter le Vatican, où j'avais l'honneur d'habiter un petit appartement dépendant du sien. Le nouveau Cardinal changeant de demeure, j'ai repris fort simplement celle que j'occupais auparavant à la *Madonna del Rosario*, au *Monte Mario*. Outre la magnificence de son point de vue, elle a pour moi l'avantage de me débarasser de quantité de visites et de petites obligations, en me tenant à une bonne demi-heure de distance de Rome. Passer le temps ne me contente guère; il me faut l'employer autant que possible à bien, — et faute de mieux, je me suis remis assidûment au travail. L'œuvre qui m'absorbe maintenant, c'est l'oratorio du *Christ*. J'espère le terminer dans le courant de l'année.

Mon *Elisabeth* a rencontré bon accueil à Pest ²⁾, Prague et Munich. Diverses personnes qui se piquent de ne pas apprécier mes compositions, assurent pourtant que j'ai passablement réussi en celle-ci. Je désirerais beaucoup la présenter très humblement et la faire entendre à Madame la Grande-Duchesse et à vous, Monseigneur, car Vos Altesses Royales sont les parrains d'honneur de cette partition, destinée d'abord au programme d'une fête à la Wartburg. Pareille fête sera-t-elle célébrée? Y aura-t-il de sitôt place en Allemagne pour d'autre musique que les tambours? A vue de pays, le concert européen actuel semblerait de nature à déconcerter les musi-

1) Die Aufführung seiner Graner Messe hatte ihn im März nach Paris gerufen, wo er längere Zeit verweilte.

2) Sie hatte am 15. Aug. 1865 in Budapest ihre Uraufführung erlebt.

ciens qui rechercheraient d'autres satisfactions que de travailler selon le sens proverbial «pour le roi de Prusse».

L'affabilité qu'a bien voulu me témoigner le Grand-Duc héréditaire cet hiver à Rome, m'a laissé un reconnaissant souvenir, et j'ose espérer que Votre Altesse Royale est pleinement convaincue du loyal et profond attachement que reliera toujours à Weimar celui qui a l'honneur d'être, Monseigneur, Votre très dévoué et fidèle serviteur

Rome, 11 Septembre 66.

F. Liszt.

106.

Eisenach, ce 24 de Novembre 1866.

La lettre que j'ai reçue de vous, mon cher, après votre retour à Rome, m'a prouvé que vous ne nous avez pas encore entièrement oubliés. Votre mémoire — celle du cœur surtout — sera mon interprète, si j'ajoute que si cette preuve m'a apporté une certaine satisfaction, elle est mêlée à des sentiments dont personne mieux que vous ne saurait mesurer les peines. Mais ce n'est pas pour récriminer que j'ai pris la plume, c'est pour faire appel aux riches dons que Dieu vous accorda, en même temps qu'à cet esprit supérieur, qui avec ses aspirations nobles, libres et élevées, me montrait jadis des horizons toujours nouveaux et toujours larges.

L'été prochain, si Dieu permet, verra le jubilé de huit cents ans d'existence de la Wartbourg. J'aimerais marquer cette époque d'une façon qui en soit digne; l'idée d'y faire exécuter votre oratorio de *S^{te} Elisabeth* se présente tout naturellement, comme répondant à la fois à la signification du moment comme à celle du lieu. Mais il va sans dire — tout aussi naturellement — que cette idée ne trouverait une exécution complète que si vous-même, Monsieur, vous vous chargiez de la direction de votre ouvrage. Vous demander de le faire est le but de ces lignes. Veuillez me répondre à ce sujet et bientôt, parce que le programme de la fête en dépend. — Vous voyez que vos péripéties ne sauraient atteindre l'habitude que j'ai contractée depuis longtemps de m'adresser à

vous pour couronner un ouvrage entrepris, ou en ouvrir de nouveaux sillons. Aussi ne me trouverez-vous que conséquent, si je vous ferai adresser des questions pour combler quelques lacunes de mon orchestre et pour vous demander en particulier quels seraient les appointements approximatifs auxquels prétendrait votre élève, M. Sgambati ¹⁾, s'il se décidait à accepter un appel au-delà des Alpes.

Vous me dites être de retour dans la ville éternelle — son immuabilité expliquera mieux que ma parole que je puis rester stable dans mes sentiments, malgré tout ce que j'ai éprouvé, et que je le prouve en me nommant

Votre tout affectionné

Charles Alexandre.

107.

Monseigneur,

C'est mon plus sincère désir de contenter Votre Altesse Royale, et j'espère y réussir cette fois. L'occasion qu'Elle daigne m'offrir, correspond au vœu que je formais en composant la *Légende de Sainte Elisabeth*. J'accepte avec reconnaissance l'honneur que vous destinez à mon œuvre, en la désignant pour le programme du jubilé de la Wartburg. L'exception de la circonstance me justifiera, si, pour vous obéir, Monseigneur, je fais exception à ma règle, et me charge de la direction de *l'Elisabeth*. Je compte que M. de Dingelstedt voudra bien m'écrire à temps, pour nous entendre de concert sur quelques arrangements à prendre, la distribution des parties, les «lacunes à combler», etc. Si j'avais à indiquer quelqu'un dont la participation me serait plus qu'agréable, je nommerais M. de Bülow. Mieux que tout autre, il contribuerait à la signification du programme musical des fêtes de la Wartburg. Votre bienveillance, Monseigneur, décidera de quelle manière il y aurait lieu de faire inviter M. de Bülow, soit en lui proposant quelque composition chorale, ou autrement.

1) Giovanni S. (geb. 1843), Schüler Liszts, hervorragender römischer Pianist und Komponist.

J'engagerai M. Sgambati à m'accompagner et demande la permission de vous le présenter personnellement. Vous apprécierez en lui un artiste de la plus noble trempe. Par rapport à sa fixation à Weimar, ses prétentions pécuniaires seraient fort modiques; il lui importerait seulement de trouver un emploi de ses talents en accord avec l'avenir de sa réputation.

Le 29 Juin prochain, fête de St. Pierre et St. Paul, l'Eglise catholique célèbre le jubilé dix-huit fois séculaire du martyre du premier Vicaire de Jésus Christ. Tous les Evêques de la catholicité, au nombre de plus de 900, sont convoqués à Rome par le successeur des Apôtres qui, dans la Basilique de St. Pierre, proclamera solennellement la canonisation de plusieurs serviteurs du Christ, Martyrs et Saints! —

Selon l'opinion des personnes les mieux informées, aucun trouble politique ne surviendra ici avant cette époque, et les assurances de la plus parfaite tranquillité sont répandues à profusion par ceux-là même qui d'ordinaire s'y montrent fort contraires.

Le jugement et l'avenir appartiennent à Dieu. Sur terre, il est réservé aux hommes de bonne volonté de posséder la paix; elle les conforte jusque dans les plus rudes combats. *Romanus sedendo vincit.*

Daignez me faire la grâce, Monseigneur, de rappeler très humblement au souvenir de Madame la Grande-Duchesse

Votre très reconnaissant et fidèle serviteur

Rome, 4 Janvier 67.

F. Liszt.

108 1).

Monseigneur,

J'ai revu M. Heyse 2). Son but et son rôle se différencient assez sensiblement de ceux de MM. de Dingelstedt et Boden-

1) Liszt war Ende Juli nach Weimar gekommen, wo er zum letzten Mal die Altenburg bewohnte. Nachdem er das Meininger Musikfest durch seine Gegenwart verherrlicht, hatte er die »Elisabeth« am 28. August bei der 800jährigen Wartburgfeier zur Auf-führung gebracht.

2) Der Dichter Paul H. (geb. 1830), den der Großherzog für Weimar zu gewinnen wünschte.

stedt¹⁾. La seule amorce à laquelle il se prendra à Weimar, c'est le théâtre. Il lui importe que ses drames soient représentés comme il l'entend, et aussi souvent que cela pourra servir à sa réputation. Toute gêne ou diminution à cet égard le blesserait. Il n'aspire point à joindre la particule «de» à son nom, mais ambitionne la gloire du poète dramatique. Un changement de position ne lui conviendrait qu'en tant qu'il lui offrirait les moyens d'accroître le nombre et le succès de ses œuvres au théâtre.

Votre Altesse Royale jugera s'il est à propos de revêtir M. Heyse du titre de bibliothécaire. Quand je lui en parlais, il n'était guère disposé à prêter une oreille complaisante. Plusieurs de ses amis craignent aussi pour lui les ombrages par trop discrets d'une bibliothèque aux bords de l'Ilm. Quoi qu'il en soit, il aura l'honneur de vous écrire sous peu, Monseigneur, en vous adressant son nouveau volume. Avant de s'engager davantage, il serait quasi nécessaire que M. H. prit quelque connaissance de la topographie de Weimar, et je suppose que vous l'y inviterez prochainement.

Ma tâche est maintenant terminée, car elle se bornait à de simples préliminaires.

Le ton chagriné d'une lettre de Leipzig me fait deviner que Votre Altesse Royale aura oublié M. Brendel, de compagnie avec M. Gille. Me permettra-t-Elle de Lui rappeler qu'à la date du 8 Octobre, deux oiseaux blancs devaient voler à Leipzig et Iéna pour se nicher dans la boutonnière de MM. Brendel et Gille?

Daignez, Monseigneur, m'informer bientôt du sort de ces oiseaux de bon augure pour les très humbles services que désire de tout cœur rendre à Votre Altesse Royale

Son très obéissant et très dévoué serviteur

21 Octobre 67 — Munich.

F. Liszt.

Avant le 30 Octobre, je serai de retour à *Santa Francesca Romana*.

1) Friedrich v. B. (1819—92), Dichter und Schriftsteller, damals Theaterintendant in Meiningen.

109.

. — . . — . Je me suis arrêté ici beaucoup plus que je ne comptais. Ces derniers jours, Madame de Mouchanoff (née Nesselrode¹⁾) est apparue. Elle marche maintenant sur des béquilles, mais son merveilleux esprit garde ses ailes diaprées et tous ses enchantements . . — .

Demain matin, je pars pour Rome.

Munich, 26 Octobre 67.

110.

Wartbourg, ce 30 d'Août 1868.

Si Weimar et le lieu d'où je trace ces lignes ont le souvenir comme héritage et son culte comme devoir, vous me donnerez raison, mon cher, si je crois respecter le premier et remplir le second en vous certifiant par cette lettre ce que mon télégramme d'avant-hier vous a déjà transmis — je crains en vain —, car je n'ai pas reçu de réponse. Il vous disait «que la Grande-Duchesse, mes enfants et moi, nous tenions à vous prouver que la date du 28 Août reportait notre souvenir reconnaissant sur vous qui aviez si puissamment contribué à illustrer cette époque l'année passée». Si, en vous adressant ce message par cette lettre, je tombais dans le défaut d'une répétition, vous me la pardonnerez, n'est-ce pas, en faveur du désir très sincère que j'éprouve de vous faire tenir la preuve des sentiments que nous vous conservons à si juste titre.

Ceci dit, laissez-moi vous accuser d'un peu de dureté à mon égard — car voilà un an que je n'ai pas reçu une ligne de vous. Je ne puis, Dieu merci, pas m'accuser de pareille — comment l'appellerons-nous? — «chose» à votre égard. M. Gille vous aura annoncé que la fête de notre société musicale a eu de brillant succès à Altenbourg en Juillet passé. Vous aurez appris que notre opéra est en pleine voie de succès, que vos sillons sont respectés et suivis partout, et M. de

1) Eine der bedeutendsten und gefeiertsten Frauen ihrer Zeit, Schülerin Chopins, Freundin Liszts und Wagners.

Beust vous a mandé qu'une demeure, selon vos désirs, vous est préparée à Weimar ¹⁾, vous assurant à la fois le confort et l'indépendance, la retraite et le voisinage du monde, si vous le préférez, dans une partie fermée du parc de Weimar. Venez-y donc et mettez, au milieu de vos nombreux amis et près de celui qui a droit de s'y compter, même sans tracer ces lignes, mettez, dis-je, en action le dicton de Goëthe :

Warum willst du weiter schweifen?
Sieh, das Gute liegt so nah,
Lerne nur das Glück ergreifen,
Denn das Glück ist immer da!

Au revoir donc, avec l'aide de Dieu, et bientôt — tel est l'appel de

Votre vieil ami

C. A.

111.

[Weimar, Januar 1869.]

Professant de tout temps une espèce de culte pour les proverbes, car je les respecte comme l'extrait de l'expérience pratique des peuples, vous ne vous étonnerez pas, cher ami, si vous me voyez en mettre en pratique. Pour aujourd'hui, c'est le tour «des petits cadeaux qui entretiennent l'amitié»; proverbe excellent, et que je charge la boîte ci-jointe ²⁾ de vous expliquer, si même, Dieu merci, notre amitié réciproque est trop vieille et trop solidement basée pour avoir besoin de cadeaux ou d'assurances quelconques. Toutefois me fais-je un plaisir à moi-même en me nommant de tout cœur

Votre très affectionné

C. A.

112.

[Weimar, Februar 1869.]

Monseigneur,

Les points d'interrogations sont posés à M. Rubinstein, mais sa réponse tardera. Il lui faut au moins deux années de

1) In der nachmals von ihm bewohnten Hofgärtnerei.

2) Mit Zigarren.

voyages de concert, pour amasser un capital de deux à trois cent mille francs, qu'il croit nécessaire à son indépendance artistique. Les succès de pianiste ne lui importent désormais qu'en tant qu'ils correspondent à l'augmentation des recettes; autrement il en ferait volontiers fi, car sa passion maîtresse est ailleurs. C'est l'ambition ardente, obstinée, fière, presque exclusive, d'occuper le rang de grand compositeur. Il en a l'étoffe, l'allure, les moyens, l'humeur, mais peut-être aussi un peu trop l'intention et la hâte. Son tempérament fougueux le pousse à produire excessivement; il souffre de l'incontinence de son génie musical, qui voudrait du coup englober Meyerbeer et Mendelssohn, sauf à y ajouter Beethoven . . . plus, Rubinstein lui-même.

Actuellement, Votre Altesse Royale ne saurait offrir à Rubinstein ce dont il se fait besoin; cependant j'espère qu'après ses voyages, quelque heureuse conjoncture le rattachera davantage à Weimar.

Si avant la soirée de M^{me} de Styrum¹⁾, V. A. R. avait d'autres communications à me faire, je resterai *a casa* de 6 à 9 heures.

Votre devotissimo servo

Mercredi.

F. Liszt.

113.

[Weimar, Februar 1869.]

Monseigneur,

L'évêque de Veszprim m'a envoyé une toute petite provision de *Somlauer*. Ce vin fort renommé en Hongrie a obtenu aussi une grande médaille d'or à l'exposition de Paris. On le sert avant le rôti, ou après les huitres. Permettez-moi de vous en offrir quelques bouteilles authentiquées par le cachet aux armes épiscopales. Elles serviront d'escorte au buste d'un excellent appréciateur de vin — Rossini, sculpté l'année dernière par M. Godebski²⁾, qui m'a prié de vous faire agréer cet hommage et de vous transmettre sa lettre ci-jointe.

1) Gräfin St., Oberhofmeisterin der Großherzogin.

2) Cyprian G., polnischer, in Paris lebender Bildhauer (geb. 1835).

Aurai-je l'honneur de vous voir ce soir, Monseigneur, chez le Comte Beust?

De 3 à 4 heures, je lirai la partition de *l'Ogre* dans le pigeonier de *l'Erbprinz*, chez Madame Viardot.

Votre fidèle serviteur

Jeudi matin.

F. Liszt.

114.

[Weimar, Februar 1869.]

Mon cher ami, vous me confondez et me charmez en même temps. Recevoir de votre part et par vous ce qui donne des ailes à l'esprit, est chose à laquelle vous m'avez accoutumé depuis longtemps; aujourd'hui vous prenez une autre forme pour être ce que vous êtes toujours: le plus aimable des esprits — laissez-moi vous remercier sincèrement pour l'intention et pour la forme. — J'espère que vous voudrez couronner votre attention en partageant la preuve avec moi. A cet effet, je vous demande s'il vous conviendrait de dîner demain ou Samedi chez moi en tête-à-tête, à 5 heures?

Votre lettre me prouve que vous êtes mieux, Dieu soit loué! Je ne vous parlerai pas davantage des inquiétudes que vous m'avez causées.

Nous causerons une fois réunis de l'envoi Godebski. Il faudra trouver une forme pour répondre. Votre vin m'inspirera à en trouver une.

Pensez-vous que je puisse me glisser en charmante surprise aux pieds de l'Ogre, sans courir chance d'être croqué?!

Votre très reconnaissant élève

C. A.

115.

[Weimar, März 1869.]

Monseigneur,

Je me suis chargé de vous remettre le volume d'esquisses que M. Nohl¹⁾ offre en hommages à Votre Altesse Royale. Il y joint une lettre qu'il ne m'a point communiquée, mais qui

1) Ludwig N. (1831—85), Musikschriftsteller.

probablement s'accorde avec celle que vous trouverez ci-après. Le thème principal n'a rien de nouveau: c'est toujours le même vieux nerf des arts de la guerre et de la paix qu'il essaie de toucher. Par malheur, les 500 Thaler du biographe de Beethoven appartiennent plus encore à la perspective spéculative que les 1000 Thaler de M. Klaus Groth ¹⁾. Toutefois j'ose vous prier, Monseigneur, de lire les lettres de Nohl, car il conviendrait de tenir un certain compte de lui, et, si vous le permettez, j'aurai l'honneur de vous soumettre mon humble opinion là-dessus.

Selon vos injonctions, j'ai télégraphié hier matin à la belle Excellence «à l'esprit poudré» ²⁾. Elle me répond en m'annonçant son arrivée ici pour demain matin, et, dans la soirée, j'espère servir de témoin admiratif à sa conspiration des poudres (très inflammantes!) au bal costumé, pourvu que Votre Altesse Royale daigne y admettre

Son très fidèle serviteur

Mardi matin.

F. Liszt.

La citation de W. dans la lettre de Nohl (que je vous prie de me renvoyer) est toute confidentielle. On ne s'explique guère que W. se dise *hoffnungslos*. Du reste, j'ai toujours compris l'espérance comme une des grandes vertus chrétiennes dont la pratique exige de sérieux efforts, et parfois de douloureux combats . . .

116.

Mon Romain ³⁾ me dit que Monseigneur a daigné s'informer de son très humble serviteur. Je ne vais plus à Altenburg, à cause des *kirchliche Verordnungen*, que personne plus que moi ne saurait respecter.

Toute cette semaine, je serais heureux de me trouver au coup de sonnette de Votre Altesse Royale — et tout le reste

1) Plattdeutscher Dichter (1819—99).

2) Gräfin Schleinitz, Gattin des preußischen Hausministers, jetzt Gräfin Wolkenstein-Trostburg.

3) Liszts Kammerdiener.

du temps que j'ai à vivre, j'ose vous prier de disposer de votre

très superflu, infirme, malmené — mais fidèle serviteur

Dimanche, 14 Mars [1869].

F. Liszt.

117.

Monseigneur,

Permettez-moi de passer sous silence les sept semaines écoulées entre mon départ de Weimar et mon retour à Rome. Les choses musicales exceptées, je ne saurais rien dire de Vienne et de Pest que Votre Altesse Royale n'apprenne mieux par d'autres. Or, ma coutume épistolaire est l'abstention complète des paroles oiseuses.

Le lendemain de mon arrivée, j'ai retrouvé ici le Duc et la Duchesse de Meiningen ¹⁾. Leurs Altesses m'ont permis de les accompagner à la Ville d'Este, chez le Cardinal Hohenlohe, où Elles sont restées une couple de jours. Là, à l'ombre des oliviers et des plus magnifiques cyprès d'Europe, on causa en parfaite liberté de diverses personnes, impliquées dans le théâtre du monde, ou dans le monde du théâtre. Me rappelant le Memento Bodenstedt que Votre Altesse Royale m'avait remis à Weimar, je pris à tâche d'éclaircir cette question à la fois pendante et embrouillée ²⁾. Le Duc s'y prêta avec la meilleure grâce, et je ne puis que louer la noble loyauté de ses procédés. Après un entretien catégorique, dans lequel j'indiquais les difficultés, hésitations, scrupules, raisons majeures et mineures à l'encontre de la fixation de B. à Weimar, le Duc écrivit au crayon une note qui contient les données principales de l'arrangement qu'il vous propose ³⁾. Un tel arrangement semble tout à l'avantage de Votre Altesse Royale, et je me suis chargé de vous communiquer ci-joint copie exacte de la note du Duc.

1) Herzog Georg II.

2) Es scheint, daß Baron Loën, seit Oktober 1867 Nachfolger Dingelstedts in Weimar, seine bis zu seinem Tode 1887 innebehaltenene Stellung damals verlassen wollte.

3) Der Plan zerschlug sich.

Au surplus, je demeure toujours très humblement de l'avis que je vous exprimais plusieurs fois: c'est que Bodenstedt serait pour Weimar une acquisition utile, agréable, de bon renom et emploi, très convenablement appropriée à vos goûts et tendances.

Daignez être convaincu, Monseigneur, qu'il me tient fort à cœur de prouver ma vie durant que j'ai véritablement l'honneur d'être de Votre Altesse Royale

le très fidèle et reconnaissant serviteur

22 Mai 69. Rome.

F. Liszt.

Copie de la note de S. A. le Duc de S.-M.

B. wird gemeinschaftlicher Diener des Großherzogs von Sachsen und Herzogs von Meiningen.

Von der Besoldung, 2 800 Gulden, zahlt Ersterer $\frac{2}{3}$, Letzterer $\frac{1}{3}$ (Pension und Witwenpension werden nach diesem Verhältnis geteilt).

Dafür zieht B. nach Weimar und wird seiner jetzigen Funktionen als Theaterintendant enthoben und leistet dem Großherzog den Diensteid, während er des Meiningenschen Diensteides entbunden wird.

B. behält die Verpflichtung, während 6 Wochen des Jahres sich im Interesse des Herzogs von Meiningen verwenden zu lassen. Über den betreffenden Zeitpunkt findet eine jedesmalige Übereinkunft mit dem Großherzog von Weimar statt, welcher B. alsdann beurlaubt.

118.

Monseigneur,

La plus belle des prérogatives souveraines c'est le droit de grâce; daignez l'étendre et l'exercer non seulement envers les gros coupables, mais aussi en faveur des inoffensifs délinquants de la catégorie de votre très humble et silencieux correspondant. Les choses qui l'occupent principalement sont de nature peu bavarde, et il craindrait d'abuser de votre patience en vous écrivant ses menues nouvelles . . . dépourvues de nou-

veauté attrayante. L'âge venu, je tâche de simplifier mon existence, et me renferme autant que possible dans les quelques sentiments qui la dominent.

Là certes, mon plus respectueux et sincère attachement à Votre Altesse Royale et les souvenirs de plus de 25 années qui s'y joignent, tiennent une place majeure. J'aurai l'honneur de vous en donner prochainement la preuve la plus agréable pour moi, car je compte arriver à Weimar vers la mi-Avril.

Aujourd'hui, permettez-moi de remercier vivement Votre Altesse Royale de ses très gracieuses lignes, auxquelles répond, sans paroles superflues, mais avec ferveur, mon fixe désir de vous démontrer davantage, Monseigneur, combien je suis de cœur

Votre très fidèle et très reconnaissant serviteur

Villa d'Este, 10 Mars 70.

F. Liszt.

119.

Monseigneur,

La lettre du Roi ¹⁾ est fort gracieuse et cordiale. Remercions et regrettons pour le moment, sans même profiter de l'aimable offre des copies de musique, car la représentation de *Tristan et Isolde* devient absolument impossible ici, à défaut des deux seuls chanteurs qui, en l'an de grâce 1870, sachent les principaux rôles: M. et M^{me} Vogl.

Du reste, ma manière d'envisager le fait des représentations d'opéras de Wagner en Juin a le tort de différer un peu de la vôtre, Monseigneur. J'aurai l'honneur de m'expliquer davantage, dès demain, si Votre Altesse Royale m'accorde un quart d'heure d'audience. En même temps, je me permettrai aussi de La consulter sur quelques politesses opportunes à répandre dans le voisinage: particulièrement à l'adresse du Prince de Sondershausen, qui se montre à merveille, et du

1) Der Großherzog hatte, um mit einer Reihe Wagnerscher Musikdramen auch »Tristan und Isolde« aufführen zu können, König Ludwig II. von Bayern gebeten, die Mitwirkung des Künstlerpaars Vogl zu gestatten.

Duc d'Altenburg, auquel le *allgemeine deutsche Musikverein*, que vous daignez protéger, doit une reconnaissance ostensible.

Sans relâche, je demeure, Monseigneur,
Votre fidèle et tout reconnaissant serviteur

[Weimar,] 10 Mai 70.

F. Liszt.

120.

Monseigneur,

Un charmant ouvrage sur le *Lied* allemand et plusieurs travaux littéraires distingués, publiés dans la *Revue des deux Mondes*, recommandent à la bienveillante attention de Votre Altesse Royale M. Schuré¹). Il est arrivé à Weimar pour assister aux concerts de la *Tonkünstler-Versammlung*, et se propose d'y revenir lors des représentations-Wagner.

Me permettez-vous, Monseigneur, de vous présenter M. Schuré (qui personnellement m'a fait une très agréable impression) aujourd'hui ou demain, à l'heure que vous daigneriez fixer à
Votre très fidèle serviteur

Mercredi matin, 1^{er} Juin 70.

F. Liszt.

121.

[Juni 1870?]

Au diable les femmes, surtout lorsqu'elles sont belles et aimables à vos yeux! Elles vous arrachent à ma société. Je ne suis ni l'un ni l'autre, mais bien un ami qui fait d'infructueux efforts pour vous voir, puisque vous êtes toujours enlevé! J'en appelle maintenant à votre amitié pour rester à la maison une bonne fois et m'attendre aujourd'hui, Lundi, entre midi et une heure. — Composez-moi en attendant une élégie sur la patience.

C. A.

122.

Großherzogin Sophie an Liszt.

Weimar, 14 Juillet 1871.

Avant de quitter Weimar pour me rendre à Wilhelmsthal, je me fais un plaisir de donner cours à ce qui a été convenu,

1) Edouard Sch., geb. 1841 zu Straßburg, lebt in Paris.

il y a quelques semaines, entre vous et moi et vous prie de croire invariablement aux sentiments distingués de

Votre affectionnée

Sophie.

123.

Ostende, ce 8 d'Août 1871.

Ainsi que je vous l'avais annoncé, j'ai parlé à ma sœur, l'Impératrice, de vos désirs à l'égard de Berlin dans les intérêts de notre *neue deutsche Musikverein*. Elle a entièrement approuvé le conseil que je vous avais donné : de choisir l'époque du carême pour donner les concerts, et cela, pour les mêmes raisons que j'ai alléguées. L'affaire est donc enmanchée, du moins, quant à ce détail. Je m'empresse de vous le mander, en vous adressant ces lignes à Weimar.

Je compte que vous retourniez à Wilhelmsthal le plus tôt possible et que vous y restiez. Cela me sera une preuve que vous aurez choisi le parti le plus raisonnable et le plus pratique. Ecrivez-moi longuement et explicitement sur l'affaire Müller de Königswinter¹⁾, mon cher, et portez-vous aussi bien que le souhaite

Votre très affectionné

Charles Alexandre.

124.

Monseigneur,

Sincère gratitude pour vos bontés ! Je vous remercie extrêmement d'avoir bien voulu mentionner à S. M. l'Impératrice l'*Allgemeine Deutsche Musik-Verein*. Il subsiste en activité depuis 12 ans, sous votre protection ; son crédit augmente et sa marche devient plus assurée. Grâce à votre recommandation, Sa Majesté lui a déjà accordé des marques d'intérêt lors de la réunion à Carlsruhe, en 1864. J'ose espérer qu'Elle daignera lui être propice à Berlin²⁾. La réussite des concerts qu'on y projette dépend d'un rayon de haute faveur. Je l'invoque en

1) Wolfgang M. (1816—73), lyrischer und epischer Dichter.

2) Statt in Berlin fand die nächste Tonkünstlerversammlung in Cassel statt.

toute modestie, mais avec pleine conviction de l'honorabilité de ses tendances à la fois progressives et conciliantes. Avant de procéder plus loin cet hiver, j'aurai recours aux indications de Votre Altesse Royale que je suivrai ponctuellement.

Monseigneur me demande avis sur le projet d'académie littéraire à Weimar de M. Müller de Königswinter. Le plan me semble vague et sans nerf vital. L'Allemagne se mettra-t-elle en frais de sympathies et d'argent? J'en doute fort. Le gros public comprendra difficilement qu'une Académie weimaroise s'établisse moyennant une souscription nationale. Pour qu'une telle institution fonctionne avec honneur et utilité il faut: des hommes, des moyens, des buts définis.

Les hommes, je les entrevois à peine à Weimar, où nous possédons bien quelques littérateurs d'excellente renommée, comme M. Schöll¹⁾, M. Genast²⁾, etc. — mais non de ces notabilités d'une influence dominante sur l'esprit national. M. Müller de Königswinter se compte-t-il parmi les chefs de file? Les cherchera-t-on ailleurs? Comment les implanter ici? Quel traitement, quel local de réunion leur assigner? Votre Altesse Royale pensait à la restauration du palais de la D^{sse} Amélie. Serait-ce suffisant?

Quant aux moyens et aux buts définis, ils n'apparaissent guère plus clairement. L'Académie française qu'on peut citer (en exemple avait son Dictionnaire à rédiger et à éditer. Elle continue de récompenser les actions et les œuvres de rare mérite par les prix Monthyon et d'autres. En Allemagne, l'illustre Grimm³⁾ s'est chargé d'accomplir la tâche du dictionnaire, et les Monthyons ne se montrent pas encore à l'horizon de l'académie en question.

Néanmoins, l'idée de maintenir en vigueur la tradition intellectuelle de Weimar, identifiée à celle de votre glorieuse

1) Hofrat Adolf S., Archäolog und Kunstschriftsteller, Oberbibliothekar in Weimar.

2) Wilhelm G., Oberstaatsanwalt.

3) Jakob G. (1785—1863), der Begründer der deutschen Sprach- und Altertumswissenschaft, der mit seinem Bruder Wilhelm (1786 bis 1859) das »Deutsche Wörterbuch« herausgab.

maison, demeure belle, noble, haute et digne des plus vives et respectueuses adhésions. Je félicite Votre Altesse Royale de s'en préoccuper et de s'y attacher. Quand Elle sera résolue d'avancer dans cette voie, un ancien projet de *Goethe-Stiftung*, combiné avec le renouvellement de l'ordre de la Palme, lui reviendra peut-être en mémoire. Je l'estime de beaucoup préférable aux propositions qui vous ont été soumises depuis, et crois que le protectorat que vous exercez sur les associations les plus considérables par rapport à la culture intellectuelle et le développement artistique de l'Allemagne — *Schiller- und Goethe-Stiftung, Vereine der Maler, der Musiker*, etc. — gagneront bien plus d'essor et de lustre si vous réalisez un ou deux points de ce même projet.

J'ai l'honneur d'être, Monseigneur, avec les sentiments de la plus respectueuse gratitude de Votre Altesse Royale
le très fidèle et dévoué serviteur
Weimar, 13 Août 1871. F. Liszt.

125.

C'est avec une véritable joie, mon cher, que j'ai lu la preuve de la part que vous prenez à cet événement de famille¹⁾, que nous nous sommes empressés de vous faire communiquer. Et c'est avec raison que vous en appelez aux longues années qui vous unissent à nous, pour constater la sincérité des sentiments que vous nous portez. Soyez-en remercié de cœur, aussi au nom de notre fils qui est fort sensible à la part que vous prenez. Laissez-nous espérer que ce sera plus tôt qu'en Avril seulement que je pourrai de vive voix vous répéter que je reste

Votre très affectionné Charles Alexandre.
Weimar, ce 22 de Déc. 1871.

126.

[Weimar, 7. April 1872?]

Soyez mille et mille fois le bienvenu, cher ami! Le soleil éclaire vos pas et répand joie et reconnaissance. Je ne sau-

1) Verlobung des Erbgroßherzogs Carl August.

rais imaginer devise plus vraie pour caractériser votre retour ;
en tout cas aux yeux de

Votre bien affectionné

C. A.

127.

Schloß Ettersburg, den 27. Juni 1872.

Für den deutschen Glückwunsch, mein theurer Freund und hochverehrter Meister, den deutschen Dank! Das »beharrliche Weiterstreben«, von Ihnen mir zugerufen, ist meinem redlichen Wollen die willkommenste Vorbedeutung!

Mithin vorwärts strebend und Ihnen trauend

Herzlich Ihr

Carl Alexander.

128.

Monseigneur,

Quoique je n'aie guère de nouveautés à mander à Votre Altesse Royale, j'ose profiter de la permission de vous donner de mes nouvelles — expression fautive, comme tant d'autres du langage courant.

Et d'abord, je m'empresse de vous transmettre tous les remerciements du Cardinal de Hohenlohe, pour votre gracieuse invitation. Si, comme Son Eminence paraît le souhaiter, son séjour à Schillingsfürst se prolonge, ce lui serait une agréable diversion de visiter la Wartburg, à quelque occasion qu'il dépende de Votre Altesse Royale de le lui faciliter. Le Cardinal vit très retiré, mais non en oisif, dans ce château de famille, spacieux, digne et fort bien tenu. Il fait bâtir deux écoles, s'occupe de l'amélioration morale et religieuse de la contrée, et remplit avec une piété exemplaire ses offices ecclésiastiques.

Après avoir passé, presque seul à seul, une semaine chez lui, je suis allé à Bayreuth, qui redevient encore plus célèbre que jadis. Le théâtre des *Nibelungen* se construit bravement, au haut d'une colline, sur un emplacement étendu et très favorable, donné par la ville. Considérée dans son ensemble, c'est certainement l'entreprise la plus étonnante et la plus gran-

diose du monde artistique actuel. Grandiose jusqu'à la témérité, dit-on. Soit — mais elle a bien des chances de réussite, et nous voyons qu'on la poursuit très conséquemment. Par son caractère originel de noblesse idéale, l'œuvre des *Nibelungen* impose, attire, gagne des sympathies enthousiastes et persistantes. Quand le jour du succès définitif sera venu, l'Allemagne en ressentira l'honneur et glorifiera justement le génie transcendant de Wagner, comme poète, musicien, dramaturge, et ses longs et tenaces efforts pour relever tout l'art dramatique des abaissements de la vieille routine théâtrale.

Daignez avoir la bonté, Monseigneur, de mettre aux pieds de Madame la Grande-Duchesse le très humble hommage de la vive gratitude de

Votre très fidèle serviteur

F. Liszt.

3 Novembre 72, Horpàcs,
chez le Comte Imre Széchényi.

Mercredi, je rentre à Pest, Palatingasse 20.

129.

N'étant ni belle femme, ni célébrité musicale, ni célébrité quelconque, je suis d'autant plus flatté, mon cher, de la lettre que vous m'avez adressée en date du 3 de ce mois. Il est vrai que vous m'y parlez plutôt d'autrui que de vous-même, tandis que vous m'aviez promis surtout de vos nouvelles — expression qui, si elle est fautive devant les sièges des « Immortels », est néanmoins admise devant celui de l'Immortalité, car elle répond au besoin de l'affection — toutefois y parlez-vous de ce qui vous occupe. Or, chassez le naturel, il reviendra au galop; je me résigne à vous voir toujours plus occupé d'autrui que de vous-même, votre caractère étant ainsi fait. Aussi me suis-je résigné et je suivrai votre sillon. Il me conduit d'abord tout droit à la pourpre romaine et je suis charmé de la perspective que m'ouvre le Cardinal de pouvoir le compter parmi mes hôtes soit à la Wartbourg, soit autre part. De l'arène du monde vous me faites passer à celle des beaux-arts pour laquelle l'énergique talent de Wagner conquiert

de nouveaux lauriers par l'entreprise de Bayreuth. Je ne doute pas un moment qu'il n'atteigne son but, mais je doute que son but ne soit atteint que pour un moment et si, au dire des philosophes, la durée de notre existence porte ce caractère, je ne sais si je douterais ou non de la possibilité de continuer des Olympiades qui ne sont pas l'expression des besoins d'un peuple, mais des besoins d'un génie.

Les besoins décoratifs dont vous êtes l'interprète ont l'indubitable avantage d'être en tous cas moins douteux que les charmes des Olympiades. Aussi apprendrez-vous avec satisfaction que je répons par le positif à l'indubitable : je tiens en main la lettre de remerciements de M. Stern¹⁾ pour la décoration qui a prouvé et à lui et à vous que j'ai veillé sur vos désirs communs par l'ordre de la Vigilance . . — .

La Grande-Duchesse me charge de ses compliments pour vous. Nous sommes de retour ici depuis Samedi et attendons dans la pluie le moment de partir pour Dresde. Que ne me mandez-vous celui de repartir pour Weimar ! Bien des beaux yeux y brilleraient de joie, parmi lesquels j'y compte les miens bien entendu, ce que vous trouverez parfaitement juste de la part de

Votre très affectionné

Charles Alexandre.

Weimar, ce 5 de Novembre 1872.

130.

Monseigneur,

. — . Je me permettrai d'appeler aujourd'hui votre attention non pas sur une décoration à décerner, mais sur un grand drame à lire — et à faire représenter. Son titre est *Kaiser Heinrich IV*. Il se divise en deux parties de cinq actes chacune : la première *Hildebrand* (Grégoire VII) et la seconde *Heinrich's Tod*. L'auteur, M. de Saar²⁾, se considère plutôt poète par

1) Adolf St. (gest. 1907), Professor der Geschichte am Dresdner Polytechnikum, der dem Großherzog sein Epos »Gutenberg« gewidmet hatte.

2) Ferdinand v. S., österreichischer Dichter (1833—1906).

vocation que par profession. Il a renoncé assez tard à la carrière militaire pour se vouer aux lettres, et ressent une aversion très justifiable à s'exposer personnellement aux refus... Voilà pourquoi, après avoir entendu des personnes fort compétentes faire grand éloge de ce drame, je viens vous le soumettre, Monseigneur, et vous prier de vouloir bien m'écrire franchement, si vous êtes disposé à le faire représenter, cette saison, sur votre théâtre.

J'ai promis à M. de Saar de vous exprimer son souhait *in petto*, et désire vivement que Votre Altesse Royale l'accueille favorablement. En ce cas, M. de Saar enverra son œuvre au Baron de Loën et fournira toutes les indications relatives.

Les journaux m'apprennent le départ pour l'Orient de Monseigneur votre fils. Daignez mettre aux pieds de Madame la Grande-Duchesse le très humble hommage de ma fidèle gratitude, et permettez-moi, dans le petit cercle des choses de mon ressort, d'ambitionner de Vos Altesses Royales pareil éloge à celui que votre ancêtre, le Duc Ernst August, accordait à l'un de ses meilleurs serviteurs : »*Der Mir Sache reell und uninteressirt zu traktiren weiß.*«

Votre très humblement dévoué

F. Liszt.

14 Décembre 72, Pest.

131.

Ettersbourg, Juin 1873.

Voici, mon cher, le poème de Scheffel¹⁾. Ainsi que je vous le télégraphiai, je le trouve digne de vous. Je le répète après l'avoir relu, et ce n'est pas le moindre des mérites d'un ouvrage que de rendre en octaves supérieures l'impression favorable du premier moment. Faire maintenant appel à votre complaisance, mon cher, c'est faire appel à votre génie; car je sais par expérience que le dernier vous est aussi fidèle que la première... —

Il me semble heureux et entraînant pour le compositeur

1) Victor v. Sch. (1826—86) schrieb zur Vermählung des Erbgroßherzogs Carl August das Festspiel »Der Braut Willkomm auf Wartburg«, zu dem Liszt die Musik komponierte.

que la grande variété des apparitions évoquées par le poète indique — pour ne pas dire impose — une grande variété de compositions fortement caractérisantes, ainsi donc caractéristiques. J'ai lu le poème à M. de Loën qui en reste enchanté. Je lui ai donné mes instructions quant à l'arrangement de la salle et de la scène. Je voudrais celle-ci double : une première, plus basse, sur laquelle apparaîtrait Aventure, une seconde, plus élevée et un peu reculée, sur laquelle apparaîtraient les différents autres personnages. Veuillez parler à M. de Loën. La Grande-Duchesse est également informée de ces projets.

Que votre étoile brille de son plus bel éclat, tel est le vœu sincère de

Votre plus affectionné ami

C. A.

132.

Schloss Ettersburg, ce 18 de Juin [1873].

Je m'empresse de vous communiquer l'incluse, caro maestro, même encore avant que j'aie le plaisir de vous voir chez moi aujourd'hui. Invoquons donc Apollon et les neuf muses ! Je pense que vous n'aurez pas d'objections contre la fin que le poète propose, car lorsqu'on est, comme vous, placé par la nature sur les cimes les plus élevées, on reconnaît au beau et au bien ses privilèges et son prestige à travers les âges et les opinions.

Veuillez me rapporter la lettre de Scheffel aujourd'hui, afin que je réponde et bientôt et suffisamment.

Au revoir, très cher ami !

C. A.

133.

Monseigneur,

Je me suis empressé de transmettre les affectueux souvenirs de Votre Altesse Royale au Duc Sermoneta et au Cardinal Antonelli. Jeudi dernier, la belle-fille du Duc, la Princesse Teano, a mis au monde un troisième fils. En ma qualité de parrain du second fils, on m'a très aimablement invité au bap-

tête du nouveau né, qui a pris de son parrain, le Prince Odescalchi, le nom de Livio. Sa marraine était la fille du Duc Sermoneta, la Comtesse Ersilia Lovatelli, dont la noble et gracieuse beauté demeure l'indice, non trompeur, des dons supérieurs de l'esprit, qu'elle s'attache à cultiver de préférence aux plaisirs mondains.

Depuis les événements de 70, le Cardinal Antonelli n'est pas sorti du Vatican. Ses carrosses et chevaux chôment; mais cette réclusion n'a nullement endommagé ni sa santé, ni son tempérament intellectuel, de si vigoureuse et souple trempe, à la fois. Son Eminence sait que pour durer, il faut beaucoup endurer. Je lui ai parlé avec quelque détail du mariage de votre fils, Monseigneur, et des fêtes de Septembre à Weimar. Le Pape en avait été informé, et a daigné m'en entretenir avant-hier soir, se rappelant votre visite à Rome. Comme j'ai demandé à Sa Sainteté la permission de vous rapporter son souvenir, je ne crains pas de commettre une indiscretion en vous citant littéralement ses paroles sur Madame la Grande-Duchesse: «son attitude et ses manières sont royales.»

Invariablement de Votre Altesse Royale
le très humble et reconnaissant serviteur

Rome, 15 Octobre 73.

F. Liszt.

Le 1^{er} Novembre, je serai de retour à Pest.

134.

Monseigneur,

Gœthe observe que c'est un grand défaut de s'estimer moins qu'on ne vaut. Y serais-je tombé en pensant que Votre Altesse Royale ne s'apercevrait guère d'un manque de lettre de ma part?

Je viens d'écrire à Madame la Grande-Duchesse, pour la prier d'excuser le retard de mes remerciements en reconnaissance du très gracieux télégramme de Vos Altesses Royales, à l'occasion de ma fête jubilaire à Pest¹⁾. Là, Weimar était

1) Das 50jährige Künstlerjubiläum.

noblement représenté par l'intendant de votre théâtre et son maître de chapelle, le Baron Loën et M. Lassen. A la cérémonie, fort relevée, de la présentation du document de la ville de Pest, et des adresses et couronnes, le discours prononcé par le Baron Loën rencontra le plus sympathique accueil; de même, au banquet du lendemain, son toast.

Iéna aussi figura avec grande distinction par une poésie en latin excellent (que louent les connaisseurs d'ici), et je regrette seulement que mon persévérant ami Gille n'ait pu assister à cette fête de si exceptionnel et haut caractère.

Dans sa lettre d'hier, Gille m'apprend que Votre Altesse Royale continue sa bienveillance effective au *allgemeine Deutsche Musik-Verein*. Vous en êtes le protecteur depuis une douzaine d'années, Monseigneur. Son œuvre honorable, utile et progressive ne s'achemine qu'à l'aide de votre protection. Il vous demeure trop reconnaissant pour commettre des indiscretions. Je réponds de son modeste savoir-vivre et me permets de vous le recommander de nouveau — malgré mon aversion pour les recommandations.

Prochainement, vous recevrez les deux *Ave Maria* (pour harpe) dont vous avez daigné accepter la dédicace: le premier, composé par Arcadelt¹), au seizième siècle, le second, par votre minime serviteur; tous deux excellemment transcrits par M. Dubez, *kaiserlich königlicher Hofharfenspieler*, autrefois à St. Pétersbourg, et depuis des années fixé à Pest, où il compte parmi les cinq ou six virtuoses fort applaudis au théâtre et aux concerts. Votre Altesse Royale l'a décoré jadis de la médaille de Weimar avec ruban, qu'il porte à sa boutonnière. Souffrez que je demeure invariablement

Votre fidèle serviteur

21 Décembre 73, Budapest.

F. Liszt.

1) Jakob A. (geb. um 1514), bedeutender und fruchtbarer niederländischer Tonschöpfer, der lange in Rom im päpstlichen Kapellendienst, dann in Paris wirkte.

Weimar, Janvier 1874.

J'ai été, mon cher, charmé de la lettre qui m'est parvenue de votre part — et j'ajouterai le mot «enfin», car il me tardait de recevoir de vos nouvelles directement. Elles me prouvent votre intérêt constant pour ici et j'y répons par des sentiments qui, vous le savez, sont aussi anciens qu'ils sont sincères et reconnaissants à votre égard. Vous en déduirez vous-même de quelle nature sont les souhaits que je vous adresse à l'occasion de la nouvelle année. Puisse-t-elle vous ramener bientôt ici, ne fût-ce que pour mettre Weimar dans la possibilité d'user de son droit de vous fêter, de fêter le jubilé de son maestro Liszt, à son tour. Je parle avec raison de «droit», car il serait injuste de frustrer Weimar de son privilège de vous avoir ici pour vous offrir la couronne qui vous est due, et qu'il aurait été insuffisant de vous envoyer hors d'ici, fût-ce même dans votre patrie natale, au jubilé qu'elle vous a offert. Nous aussi, à Weimar, avons droit à ce mot de patrie à votre égard et nous vous y attendons pour vous le prouver. Votre retour me fournira l'occasion de revenir sur votre protégé; en attendant, laissez-moi serrer affectueusement la main au protecteur, en restant son vieil ami

Charles Alexandre.

Weimar, ce 11 de Mars 1874.

Quoique la dernière lettre que je vous aie adressée dans le courant de l'hiver, mon cher, soit restée sans réponse, je reprends la plume en imitation des Grecs qui revenaient aux mêmes oracles, si même ceux-ci gardaient quelquefois le silence. Je constaterai ma persistance encore d'une autre façon, car je vous reparlerai du même sujet qui a fourni matière à ma précédente lettre: de votre jubilé. Après que l'on a constaté que la date du 13 Avril de cette année est la véritable date du commencement de votre carrière d'artiste, j'ai fixé à ce jour le festival qui incombe à Weimar de vous offrir. Il va sans

dire que nous vous demandons d'y assister, il est naturel que nous demandions votre présence plus tôt. Et si j'ajoute: le plus tôt possible, vous ne trouverez dans ce désir que l'expression de l'amitié que je vous porte et qui a besoin de celui auquel elle s'adresse. Vous répondrez peut-être que la Hongrie ayant pris les devants, vous ne pouvez accepter. J'y répondrai à mon tour qu'une fête hongroise ne regarde en rien Weimar, tout comme une fête Weimarienne ne regarde pas la Hongrie; mais qu'il en est autrement, lorsqu'il s'agit d'examiner ce qui incombe aux uns et aux autres. Or il est juste que je relève, moi, les droits de Weimar à votre égard et ces droits je les maintiendrai.

Au revoir donc, mon cher, et à bientôt, si Dieu le permet. Je vous suppose à Pest, j'y dirige donc ces lignes, elles constateront que mes pensées vous suivent partout et que je reste

Votre très affectionné

Charles Alexandre.

137.

La date du jour où il y a cinquante ans vous donnâtes, mon cher, la première fois publiquement libre cours à votre génie¹⁾, explique le but de ces lignes plus éloquemment que mes paroles ne pourront le faire. Heureusement me connaissez-vous trop bien pour ne pas savoir que parmi vos nombreux amis, et parmi les admirateurs, encore plus nombreux, de votre génie, personne ne saurait à cette occasion solennelle vous parler le langage de l'estime, de la reconnaissance et de l'amitié plus sincèrement que moi. Vous savez tout autant combien la Grande-Duchesse, combien toute ma famille sympathise avec les sentiments que je vous porte. Aussi en trouverez-vous ici et la preuve et l'expression.

Il incombait au nom de Weimar et aux devoirs qui en

1) Am 13. April 1823 hatte Liszt im Redoutensaal zu Wien jenes denkwürdige, durch Beethovens Teilnahme ausgezeichnete Konzert gegeben, mit dem seine europäische Berühmtheit als Klavierspieler begann.

découlent pour moi de marquer cet anniversaire à sa vraie date par une solennité publique dont vous eussiez été le centre. Votre modestie s'y est refusée. Je la respecte tout en la regrettant. Ce n'est pas me contredire toutefois que de donner expression publique à ces devoirs puisqu'ils me sont dictés par le nom que je porte. En vous remettant la plaque de mon ordre, je sais que je m'adresse à un chevalier qui depuis sa tendre enfance a servi fidèlement sa devise, car il a veillé et il a monté. Puisse la Bénédiction du Ciel accompagner toujours celui qu'elle s'est plu de douer si particulièrement — tel est le vœu intime de

Votre vieil ami

Charles Alexandre.

Weimar, ce 13 d'Avril 1874.

138.

Monseigneur,

Je viens de passer deux jours à Presbourg et à mon retour, ce matin, je trouve votre très gracieuse lettre qui m'apprend mon avancement dans l'ordre du Faucon.

En m'inclinant avec reconnaissance devant ce nouveau témoignage de votre bienveillance, je me rappelle que cette décoration fut la première que j'aie reçue. Son Altesse Royale le Grand-Duc, votre père, me la décerna en 1841, et daigna m'avancer aussi, une dizaine d'années plus tard.

Je n'ai jamais considéré les décorations comme des objets de toilette (ainsi qu'affectent de les dénommer maints personnages fort décorés), mais bien comme des signes d'honneur correspondant au degré où les services, les talents et les mérites sont agréés, notifiés et récompensés d'en haut. Or, depuis longtemps, Monseigneur, j'interprète la devise de votre ordre: *Vigilando ascendimus* dans ce sens chrétien que «tout bon parfait vient d'en haut» — *Omne donum perfectum de sursum est* — et qu'il faut s'en rapprocher par la pratique assidue de ses devoirs, la réflexion et le travail.

Frédéric le Grand disait: «il faut se faire un plaisir de son devoir.» Ce plaisir n'est pas léger; il implique la sévérité

et parfois la résignation et l'attristement. N'importe, le mot de Frédéric frappe juste et convient aux vaillants: Votre Altesse Royale permettra de s'y tenir

à Son très reconnaissant et fidèle serviteur

Pest, 20 Avril 74.

F. Liszt.

139.

Monseigneur,

A l'approche de votre fête, je viens vous renouveler mes humbles vœux et hommages. La distance n'en diminue point la sincérité ni la ferveur, et c'est d'un cœur fidèle que je vous reste tout dévoué.

Cette année, le 24 Juin est célébré aussi à votre théâtre par une œuvre de haut génie, peu entendue jusqu'à présent — à tort et à regret. Elle n'a été représentée (plusieurs fois) qu'à Munich, par ordre de Sa Majesté le Roi Louis II de Bavière; ailleurs s'y opposaient la paresse, le remuement et l'inintelligence de la routine des théâtres, d'autant plus tyrannique que la connivence, d'en haut et d'en bas, la favorisent quasi également.

Le *Tristan* de Wagner, c'est la passion de l'Amour, terrible et sublime dans toute son intensité et sa flamme. Tout auprès, la plus noble chevalerie: Kurvenal est là, et jusqu'au plus profond des entrailles retentit la voix du Roi, grave et sombre comme le destin. Certes, cet opéra apparaît aux antipodes de ceux que Berlioz appelait: «les habituels mauvais lieux de la musique.» Mais c'est la gloire de Wagner d'élever l'Allemagne à la suprême région de l'art — où Votre Altesse Royale puisse se complaire.

A Rome, le Saint Père a daigné m'admettre à une audience. Ensuite, j'ai revu le Cardinal Antonelli qui garde à Vos Altesse Royales son attachement affectionné.

Maintenant, et pour le reste de l'année, je me prévaux des bontés du Cardinal Hohenlohe en habitant paisiblement et solitairement sa Villa d'Este. Elle est placée sous la sauvegarde de l'empire germanique, dont l'aigle figure à l'entrée de ma

demeure, et M. de Keudell¹⁾ m'a aimablement promis de venir me voir ici.

L'illustrissime serviteur de votre maison, Goethe, dit: *In der Jugend ist man monoton, im Alter wiederholt man sich.* Daignez permettre de le suivre, en toute humilité, Monseigneur, à Votre très reconnaissant et fidèle

Villa d'Este, 17 Juin 74.

F. Liszt.

Chez M. Kopf²⁾, j'ai retrouvé avec émotion les médaillons de Vos Altesses Royales, et j'espère fêter de nouveau celui de Madame la Grande-Duchesse à la *Hofgärtnerrei*³⁾ au printemps prochain.

140.

Du Belvedere, ce 21 de Juin 1874.

Le génie a une force divinatrice. Vous le prouvez, mon cher ami, par votre lettre en date du 17 du mois, qui me parvint tout à l'heure, c'est-à-dire peu d'instants avant d'entendre pour la première fois *Tristan*. En vérité, on ne saurait mieux être introduit dans la création d'un génie que par le génie même. La lecture du libretto d'abord, puis votre jugement explicatoire — tout se réunit pour me préparer dignement à m'élever dans le ciel de l'art, et vos bons vœux et vos félicitations amicales viennent m'entourer, comme tant de fois déjà à pareille époque. Je tiens à vous en remercier de suite. Vous savez puisque vous le sentez que je le fais de cœur. Et maintenant adieu; je m'en vais partir pour le spectacle. J'y porte votre lettre pour avoir quelque chose de vous près de moi en entendant ces harmonies auxquelles vous accordez votre admiration si profonde.

Ce 22.

En effet, l'œuvre est digne de sa réputation — comme l'orchestre et les artistes étaient dignes de l'inspiration que

1) Robert v. K., deutscher Botschafter in Rom (gest. 1903).

2) Josef v. K. (1827—1903), besonders als Porträtist beliebter Bildhauer, der meist in Rom lebte und dort starb.

3) Es hängt noch daselbst in Liszts einstigem Empfangszimmer.

vous leur avez donnée. On ne peut s'approcher de cet ouvrage avec les habitudes et prétentions ordinaires, ni avec une habitude quelconque; car conception et composition sont en dehors de toute ornière connue. Cela n'est pas non plus un opéra — si même les formes le rappellent. J'oserai dire que c'est de la philosophie et de la psychologie en musique, et je n'hésite pas à vous communiquer mon impression dans ces termes, tout hasardés qu'ils soient, car j'ai coutume de hasarder, non de craindre avec vous. Le succès a été immense, j'abandonne aux journaux le soin de vous en instruire.

Ces dates reportent mes pensées à l'année passée à pareille époque. C'est vous remercier encore que de le faire, et l'un et l'autre vous sont garants de la joie que j'éprouve d'avance en vous sachant revenir auprès de

Votre bien affectionné

Charles Alexandre.

141.

Florence, Hôtel Nuova-York, ce 1^{er} de Nov. 1874.

Sans vouloir dire que je puisse précisément assurer comme certain Doge de Gênes par rapport à Versailles, que ce qui l'y étonnait le plus, c'était de s'y voir, je trouve piquant de vous écrire d'ici. Nous y sommes arrivés, la Grande-Duchesse, nos filles et moi, hier soir et me voici dès l'aube occupé à vous adresser ces lignes, mon cher ami. Si j'étais entièrement libre de mes mouvements, je vous parlerais verbalement à l'heure qu'il est; mais vous comprendrez que, dans ma position, je ne puis me trouver à Rome sans quitter mon incognito complètement, c'est-à-dire fréquenter les deux camps. Vous m'épargnez de vous dire ce que j'éprouve en m'imposant ce sacrifice, mais vous croirez tout autant à mon désir de vous revoir, désir que vous me laissez nourrir depuis un an impitoyablement. N'y aurait-il donc pas moyen de se revoir? Nous restons ici au moins une semaine. J'ai appris en dernier lieu que M^{me} la Princesse Carolyne¹⁾ a été gravement ma-

1) Fürstin Carolyne Wittgenstein.

lade. J'espère qu'elle est mieux à l'heure qu'il est, je ne saurais mieux exprimer le désir que j'ai d'être rappelé à son souvenir. Si vous voyez le Duc de Sermoneta, portez-lui, je vous prie, mes amitiés et les explications que je vous donne.

Adieu, cher ami, la Grande-Duchesse et mes enfants me chargent de leurs compliments pour vous. Laissez-moi espérer de pouvoir dire: «au revoir à bientôt!» et vous assurer de ma vieille et franche amitié!

Charles Alexandre,
en Italie: Comte de Tolla.

142.

Monseigneur,

Oserais-je me flatter de toujours bien comprendre les idées de Votre Altesse Royale? Cette fois, j'en suis certain, grâce au très judicieux interprète de vos dernières lignes dont je vous remercie de cœur. — .

Dans trois semaines, je me retrouverai tout à la portée des commandements de Vos Altesses Royales, à la *Hofgärtnerei*.

Vous savez déjà mon désir d'une commémoration musicale de M^{me} de Mouchanoff à Weimar. Peu de jours avant sa mort, elle a chargé son mari de me faire parvenir un legs de 2000 Thalers en faveur de l'*allgemeine deutsche Musikverein* — «celui auquel Liszt s'intéresse», ajouta-t-elle avec son exquise grâce.

Ce *Verein* chemine sous la protection de Votre Altesse Royale depuis 14 ans. Si sa prochaine station pouvait se faire à Dresde, ce serait aussi convenable qu'avantageux.

Quant à M. Hillebrand¹⁾, je me permettrai de soumettre verbalement à l'approbation de Monseigneur l'humble avis de
Son très reconnaissant et fidèle serviteur

19 Mars 75 [Budapest].

F. Liszt.

1) Karl H. (1829—84), ausgezeichnete Kulturhistoriker, wurde, 1849 am badischen Aufstand beteiligt, flüchtig und lebte 1863—70 als Professor in Douai, sodann in Florenz. Er und seine um Verbreitung deutscher Musik in Florenz hochverdiente Frau waren Liszt nahe befreundet.

143.

[Weimar, Juni 1875.]

La Reine, ma cousine¹⁾, gardant un souvenir sincèrement sympathique à la mémoire de M^{me} Mouchanoff, désire assister au concert commémoratif²⁾. Je vous en avertis, cher ami, comme de raison, afin que Sa Majesté ne range point parmi les surprises, si même parmi les surprises agréables.

Je termine par une sollicitation. Elle se rapporte au Comte de Boyneburg qui voudrait assister au même concert. Auriez-vous la complaisance de lui adresser une invitation, vous feriez un heureux de plus.

Au revoir en vous serrant la main affectueusement.

C. A.

144.

Y a-t-il opportunité d'instituer un ordre nouveau ou renouvelé à Weimar? —

Je n'ose le croire, moins encore le conseiller; de mieux avisés que moi en décideront.

La devise de l'ordre de la «Palme» pourrait être: *Excelsior!*

Les statuts auraient à remémorer brièvement la protection et la culture des Arts et Sciences, effectuées par vos illustres ancêtres, lors du *Teutsche Palmbaum* — au 17^e siècle.

Pour le dispositif, on aurait à se régler d'après les statuts de l'ordre («*Friedensklasse*») «pour le Mérite» de Prusse, et le *Maximilians-Orden* de Bavière.

Resterait à Votre Altesse Royale de déterminer et peut-être jusqu'à dessiner la forme de la décoration, où Charles Auguste, voire même Goethe et Schiller, auraient part principale.

Wilhelmsthal, 24 Juillet 75.

F. L.

1) Königin Sophie von Holland.

2) Für seine verstorbene Freundin veranstaltete Liszt am 17. Juni 1875 im Tempelherrenhaus im Weimarer Park eine Erinnerungsfeier.

145.

Monseigneur,

La lettre ci-jointe m'est arrivée hier. Elle confirme les bonnes dispositions de M. Hillebrand, tout en ajournant leur réalisation qui dépendra de Votre Altesse Royale.

Ce serait superflu de vous recommander davantage M. Hillebrand. Peu de personnes autant que lui se trouvent en mesure de correspondre à vos intentions sur les choses de littérature et de culture intellectuelle à Weimar. De plus, sa distinction agréable et expérimentée s'adapterait parfaitement aux meilleures convenances chez vous.

L'inviter à venir en Septembre (comme vous me l'aviez indiqué), ne me semble guère opportun après sa lettre. Je lui répondrai simplement que V. A. R. avisera plus tard à ce qui pourrait suivre.

A Bayreuth, pleine activité et animation artistique. Nombre de chanteurs et cantatrices renommés se sont rendus ici de Berlin, Vienne, Munich, etc., à l'effet d'étudier sous la direction de l'auteur leurs rôles dans le *Ring des Nibelungen* — monument capital de l'art dramatique du siècle —, poésie, musique et représentation élevées à leur plus haute puissance d'identité.

Ce soir, il y aura la première répétition avec l'orchestre (composé de plus de cent musiciens, venus de partout) au nouveau théâtre presque achevé. L'acoustique est excellente, plusieurs magnifiques décorations y figurent déjà, et tout présage une glorieuse et triomphale fête, l'été prochain, à la sublime tétralogie de Wagner.

J'espère que Votre Altesse Royale y assistera et me permettra de Lui réitérer alors aussi ma vieille fidélité bien reconnaissante et dévouée.

1^{er} Août 1875 — Bayreuth.

F. Liszt.

Le 18 Août, je serai de retour à Weimar.

Professor Karl Hillebrand an Liszt.

Ce 26 Juillet 1875, adr. Laibach (Autriche) poste rest.

Cher maître et ami,

Le malheur a voulu que votre bonne lettre du 30 Juin m'arrivât le 24 Juillet seulement, c.-à-d. avant-hier, de sorte

que les trois semaines pendant lesquelles S. A. R. m'aurait permis de lui offrir mes hommages à Wilhelmsthal, étaient déjà passées quand j'ai su leur gracieuse invitation. Je ne sais quelle est l'étiquette en pareil cas et s'il n'est pas indiscret d'écrire directement à des princes régnants pour les remercier d'une faveur aussi insigne. Voulez-vous être mon interprète auprès de LL. AA. RR., leur présenter mes excuses, leur exprimer mes regrets et mes remerciements? Ce serait une obligation de plus que je vous aurais. J'espère d'ailleurs de pouvoir leur offrir l'été prochain que je passerai en partie en Allemagne, l'expression de ma respectueuse reconnaissance, si Elles veulent bien me conserver leur faveur et garder un gracieux souvenir de moi jusque-là. J'ai en effet l'intention d'aller fouiller l'an prochain les Archives des Affaires étrangères de Berlin, comme je compte le faire cette année-ci avec Vienne et Turin: le tout pour mon histoire de France.

Quant à la position stable à laquelle Monseigneur dans sa grande bonté penserait peut-être pour moi, comme vous me le dites en confidence, je l'accepterais des deux mains, comme bien vous pensez, si j'y voyais une possibilité. Vous savez que j'ai refusé divers appels et encore l'hiver passé une chaire assez richement dotée à l'Université de Munich, parce que mes engagements et un petit peu aussi ma santé et mes goûts me retiennent en Italie. Or, je ne pourrai guère m'affranchir de cet engagement que pendant cinq ou tout au plus six mois de l'année, c.-à-d. du 15 Juin au 15 Novembre, à peu près, et sur ces cinq ou six mois il me faudrait bien encore deux mois de liberté entière pour mes études d'archives et le repos absolu que ma santé exige pendant les grandes chaleurs. Vous voyez, mon temps disponible se resserre de la sorte comme la peau de chagrin. Ah, si je pouvais remplir à la satisfaction de S. A. R. la tâche qu'elle me confierait dans l'espace de trois à quatre mois — soit consécutifs soit à intervalle — je serais prêt à me mettre à Sa disposition.

La question d'argent ne ferait point de difficulté, je pense; car je ne prétendrais qu'à être strictement indemnisé de l'*Ausfall* dans mon revenu ordinaire, causé par 3 ou 4 mois d'in-

terruption, c.-à-d. de 1100 à 1500 Thaler, selon la durée de mon absence d'Italie. Pour ce qui est du titre, je m'en remettrais complètement à S. A. R. qui saurait mieux que personne quel *handle to the name* me conviendrait. (Vous savez que j'ai des diplômes de Docteur, Professeur, Chevalier et Officier, bien que je ne porte aucun de ces titres.) L'occupation à laquelle vous faites allusion comme à une chose possible, m'irait à merveille : car c'est une des rares choses que je sais réellement mieux que la plupart des hommes de lettres, ayant une si grande habitude des quatre principales langues et littératures de l'Europe.

Encore un coup, je serais bien heureux que le Grand-Duc voulût donner suite à sa gracieuse pensée et qu'il le pût dans les limites de temps auxquelles je suis tenu. Le genre d'occupation, le renouement de liens avec ma patrie, le plaisir de servir des maîtres aussi éclairés, prenant un si grand et libre intérêt aux choses de l'intelligence, aussi affables en même temps, l'espoir de vous voir journellement ne fût-ce que quelques semaines de l'année, — tout cela me tente beaucoup plus que les honneurs que je n'ai jamais recherchés, ou des avantages pécuniaires que je n'y trouverais nullement, tandis que je serais toujours obligé d'aliéner un peu ma chère liberté ; mais si la chose pouvait se faire, ne fût-ce que dans un an ou deux ans, je serais heureux de vous devoir cette position nouvelle. Or, je ne sais pas d'homme à qui je la devrais plus volontiers. La reconnaissance ne m'a jamais pesé ; envers vous, elle m'est un doux fardeau et je la porte déjà aujourd'hui tout autant que si votre bonne protection¹⁾ avait déjà atteint le but qu'elle se proposait.

Sur ce, cher et aimable protecteur, et en vous demandant de mettre mes hommages aux pieds de LL. AA. RR., je prie Dieu de vous avoir en Sa sainte et digne garde.

A vous de cœur *ora e sempre*

Karl Hillebrand.

1) Hier schrieb Liszt an den Rand des Briefs: terme de bénévolence exagérée, mais fort aimable. M. Hillebrand a pris soin de se protéger lui-même par ses talents et son savoir-vivre. F. Liszt.

Château de Heinrichsau, ce 31 d'Octobre 1875.

Mander des nouvelles connues est chose ingrate, mais je suis si accoutumé de vous parler de ce qui m'occupe et m'intéresse, que je ne cours guère le risque que vous trouviez de l'ingratitude de ma part à vous raconter, mon cher ami, que ma fille Marie est promise à celui des princes de Reuss qui fut ambassadeur d'Allemagne en Russie¹). Les hautes qualités d'esprit et de cœur qui distinguent le prince, l'usage qu'il en a fait et qui l'ont fait réussir partout où le service de la patrie l'a appelé, nous donnent droit d'espérer ce que nous souhaitons: c.-à-d. que Dieu daignera bénir cette union. Nous sommes, je vous assure, persuadés d'avance de la part sincère que vous y prendrez.

J'espère que vous aurez appris qu'avant de quitter Weimar j'ai passé à votre porte; mais elle était fermée, ainsi que celle de votre Monténégrin²), de manière que je ne sais pas si mon empressement a eu des témoins. Vous vous en êtes vengé en disparaissant comme un beau rêve au réveil, ce qui n'est pas généreux. Je m'en vengerai à mon tour en vous adressant l'incluse qui m'a ennuyé et qui, je me flatte, vous ennuyera encore davantage. Mais qui sait, les artistes sont incalculables, peut-être serez-vous pour mon «fâcheux» le contraire de ce que vous êtes pour moi, c.-à-d. généreux.

J'adresse à la Villa d'Este à tout hasard. Répondez-moi à Weimar, où je retourne, comme la plupart des enfants à l'école, ainsi donc lentement. On y projette en honneur du jubilé de l'arrivée de Goethe, toute la série de ses pièces, à commencer le 6 de Novembre par *Erwin et Elmire* avec la musique de la Duchesse Amélie, et à terminer, si Dieu permet, le jour de la mort du poète par la seconde partie de *Faust* avec la musique de Lassen³). Cela est bien imaginé.

La Grande-Duchesse et mes enfants me chargent de leurs

1) Prinz Heinrich VII.

2) Liszts Diener Spiridion Knesevits.

3) Zu Otto Devrients Bühneneinrichtung.

compliments pour vous. Vous parlerai-je de mes sentiments? Non, car je répéterais encore nouvelles connues.

C. A.

147.

Monseigneur,

J'aurais dû devancer votre très gracieuse lettre, reçue ce matin. Mon retard n'est que d'écriture et n'infirme en rien les sentiments profondément reconnaissants et dévoués qui me relient toujours à Votre Altesse Royale, à Sa famille et à la glorieuse tradition de la maison de Weimar.

Daignez agréer mes vœux et félicitations pour le mariage de votre fille, et mettre le très humble hommage de ma vieille fidélité aux pieds de Madame la Grande-Duchesse et de la Princesse Marie.

Mon séjour à la Villa d'Este signifie retraite et tranquille continuation d'un long travail musical, sur lequel je ne me fais nulle illusion, le considérant simplement comme une tâche obligatoire.

Les journaux annoncent mon retour à Pest maintenant pour l'ouverture de la nouvelle Académie de Musique, dont Sa Majesté, le Roi de Hongrie, a daigné me nommer président. Sans manquer à mon devoir, je puis différer un peu de l'activer et resterai ici jusqu'à la mi-Février.

A Rome, on fait grand éloge des qualités, avantages et vertus de M^{me} la Duchesse Sermoneta. Comme Raphaël, le Duc a ses trois manières — en mariage —, et la troisième lui réussit aussi bien que les précédentes. Ses prodigieux esprit et savoir n'ont jamais entravé son bon sens pratique.

Avant-hier, j'ai eu l'honneur de passer plusieurs heures auprès de S. A. R. la Princesse Frédéric Charles de Prusse et ses deux filles, chez le nouvel ambassadeur, le Baron de Keudell. Nonobstant sa supériorité en politique et en diplomatie, M. de Keudell s'intéresse sérieusement à la musique et la cultive avec une rare distinction, de manière qu'il m'est toujours très agréable de me mettre au piano, chez lui.

Votre beau frère, S. M. le Roi des Pays-Bas, a la gracieuseté de me réinviter à son château du Loo pour le 15 Mai prochain; y manquer me semblerait de l'ingratitude.

Accueil cordialement empressé à M. Ernst Koppel, auteur de la tragédie *Savanorola*. En vous restituant ci-joint sa lettre, j'ajoute celle qu'adresse à Votre Altesse Royale le compositeur de l'oratorio *Luther*, M. Meinardus¹⁾ que je me permets de recommander de nouveau à votre bienveillance. Si l'on trouvait singulier qu'un petit Abbé de ma sorte s'immisce en des choses concernant *Savanorola* et *Luther*, cela ne troublerait aucunement ma bonne conscience. —

Dans la *Revue des deux Mondes* du 15 Octobre, M. Blaze de Bury²⁾ a publié un article pompeusement intitulé «la Musique et ses destinées». Heureusement elles ne dépendent pas des arrêts de M. Blaze de Bury, qui du haut de sa fatuité, travestit misérablement une des belles et nobles paroles de M^{me} Mouchanoff et me désigne en passant, comme «le plus imperturbable histrion de cette bande illustre». Imperturbable, oui; histrion, non — et non; mais bien loyalement, de Votre Altesse Royale

le très fidèle serviteur

8 Novembre 75 — Villa d'Este.

F. Liszt.

148.

Monseigneur,

Pour bien terminer l'année et commencer la prochaine, je mets aux pieds de Vos Altesses Royales le très humble hommage de ma fidèle gratitude et de mon attachement dévoué. En multiplier les preuves, me reste un devoir de prédilection; j'espère le remplir de manière à mériter l'agrément de Vos Altesses Royales.

A Rome, je me suis agenouillé devant le Saint Père, qui

1) Ludwig M. (1827—96), Komponist und Musikschriftsteller, widmete dank Liszts Vermittlung sein Werk dem Großherzog.

2) Fortschrittsfeindlicher französischer Musikschriftsteller und Kritiker (1813—88).

a daigné me reconnaître très gracieusement et m'appeler *mio caro Liszt*.

J'ai donné d'amples nouvelles de Vos Altesses Royales et du mariage de la Princesse Marie à Son Eminence le Cardinal Antonelli; de même au Duc de Galliera ¹⁾, dont la récente et prodigieuse largesse de vingt millions de Lire pour le nouveau port de Gênes illustre les fastes de l'Italie. Après un tel événement, on s'attend presque à 20 ou 40 millions de quelques donateurs bien inspirés, afin de régler l'inconduite du Tibre et dessécher les antiques marais pontins.

Le Duc de Galliera m'a parlé de la visite de Vos Altesses Royales à Gênes (en automne 74), et Madame la Duchesse de son séjour à Wilhelmsthal et des splendeurs de la Wartburg.

Le Baron de Keudell continue à me témoigner la plus affable bienveillance. Chez lui, à l'Ambassade d'Allemagne, j'ai eu l'honneur de voir S. A. R. la Princesse Frédéric Charles de Prusse et S. A. R. le Grand-Duc héréditaire de Bade.

De fait, je me trouve ici sous la protection de l'Allemagne. Lors de la bataille de Mentana, les armes de Prusse ont été placées au-dessus de la porte d'entrée de la Villa d'Este et y figurent constamment.

Cela peut donner lieu à diverses réflexions; de plus habiles que moi les feront, ma simple tâche est de demeurer, Monseigneur,

Votre très reconnaissant et bien dévoué serviteur

27 Décembre 75 — Villa d'Este.

F. Liszt.

Oserais-je vous recommander de faire représenter à votre théâtre, le printemps prochain, l'opéra de M. Saint-Saëns ²⁾ *Samson* (*Simson* en allemand, ou selon les érudits hébraïsants: *Schimeschon*)? Parmi les compositeurs français actuels je n'en connais pas qui mérite autant que M. Saint-Saëns l'at-

1) Mit eigentlichem Namen Ferrari, erwarb er als Eisenbahnunternehmer ein enormes Vermögen, das er und seine Gattin, geb. Marquise Brignoles-Sale (1815–88), sodann wohltätigen Zwecken zuwandten und namentlich Genua und Paris zugute kommen ließen.

2) Camille S.-S. (geb. 1835.

tention d'un public d'intelligence musicale cultivée. Celui de Weimar devrait compter pour tel, en tant que Votre Altesse Royale lui accordera . . . ses indications.

En Avril, j'espère entendre le *Samson* à Weimar. M. Lassen qui connaît la partition m'en a fait les meilleurs éloges, et je souhaite sincèrement que le Baron de Loën n'ait pas à contredire ces éloges.

149.

Monseigneur,

Le bienveillant télégramme de Votre Altesse Royale m'est une précieuse récompense. Depuis plus d'un quart de siècle, aux diverses fêtes de Weimar, mes humbles notations se réjouissaient de servir Vos Altesses Royales; qu'Elles daignent pardonner si la plume s'est montrée malhabile à fixer, sous les belles formes de l'art, mes véritables sentiments de gratitude.

Goethe dit:

*Können das ist die große Sache,
Damit das Wollen etwas mache.*

Mais vouloir et pouvoir ne sont synonymes qu'à des jours fortunés, trop rares.

Ici, la nouvelle «Académie de Musique» m'impose une difficile tâche. Je m'emploierai à la remplir selon les généreuses intentions de Sa Majesté le Roi de Hongrie, lesquelles se sont manifestées itérativement avec efficacité.

Nonobstant la boutade du philosophe des paradoxes probables, Schopenhauer, qui vilipende le patriotisme comme «la plus sottre passion . . . des sots», je dois m'y dévouer corps et âme, en demeurant *Pundonoroso* de Votre Altesse Royale très fidèlement

le reconnaissant serviteur

23 Février 76 — Budapest.

F. Liszt.

150.

Mercredi [26. April 1876, Weimar].

Etes-vous libre après le *Requiem*? Pouvez-vous dans le cas affirmatif m'accorder une heure de conversation immédiate-

ment après l'exécution de l'ouvrage de Verdi? Je crains, mon cher ami, être indiscret, mais Bayreuth est plus exigeant encore; or c'est la scène de l'avenir qui m'oblige à descendre — et cela sans délai — sur celle du présent et de chercher lumière où j'en trouve toujours, c.-à.-d. chez vous, caro maestro.

C. A.

151.

Monseigneur,

Ce qui s'accomplit ici est presque un miracle. Votre Altesse Royale le verra, et je regretterai toujours que Weimar n'y ait pas toute la part qui lui revenait, de par ses glorieux antécédents.

Il y a de cela une vingtaine d'années que Wagner vous envoyait son poème: *Der Ring des Nibelungen*. Sur votre demande, j'ai l'honneur de vous adresser aujourd'hui un autre ancien exemplaire du même poème (édition de 1863) et demeure incessamment

Votre très fidèle serviteur

2 Août 76, Bayreuth.

F. Liszt.

152.

Les devoirs de Weimar vis-à-vis de l'Allemagne sont connus. Ils sont la conséquence naturelle et inévitable de son passé, du passé de Weimar. Ce passé doit commander le présent afin de préparer l'avenir. — C'est vers ces devoirs que les efforts doivent converger. Or ces efforts doivent être soutenus par une attention aussi scrupuleuse que persévérante.

Celle-ci doit être dirigée sur tout ce qui dans les domaines des sciences et des arts pourrait être utile aux intérêts de Weimar: ainsi individus et choses doivent avoir leur part dans ce travail soutenu.

En fait de détails je rappelle que:

- a. la Fondation-Göthe
- b. la Fondation-Schiller

c. l'association des artistes allemands (*deutsche Kunstgenossenschaft*)

d. l'association musicale (*deutscher Musikverein*)

e. la Fondation-Shakespearienne,

sans oublier l'Académie libre artistique à Weimar donnent déjà à eux seuls une vaste arène aux devoirs sûrement innés. Mais qu'on n'oublie pas : ces détails ne sont qu'un détail d'un ensemble dont Weimar porte la responsabilité vis-à-vis de l'Allemagne non seulement, mais vis-à-vis du monde civilisé.

C'est à propos de ce fait que j'en appelle à la fois aux lumières et au bon vouloir fidèle de celui que Dieu a placé si loin aux avant-postes par les dons dont Il lui a plu de le distinguer et dont le passé lui a amené à tout jamais ma reconnaissance par ma confiance.

Wilhelmsthal, 10 Nov. 76.

C. A.

153.

Votre député est un courtisan parce qu'il veut flatter son peuple aux dépens de la vérité. C'est à Pest que vous perdez votre temps, cher maestro, tandis que vous le gagneriez à Weimar, si le député avait raison. Vous avez raison en tous cas en ravivant le monument de Bach à Eisenach, car je crois qu'il dort. Vous avez moins raison en prêchant pour le concert Wagner, car on y travaille, surtout depuis que j'ai soufflé dans le feu, il y a une quinzaine de cela. J'y jeterais votre lettre pour l'allumer davantage, si je ne voulais la garder, mais je ferai de l'huile de vos paroles pour activer l'un et faire marcher l'autre. Quant à ce dernier, c.-à.-d. le monument, je vais demander quelle est la somme exigée et qu'elle est celle dont on dispose, n'en déplaise à votre collègue Meyerbeer qui fait chanter en contradiction de sa propre opinion : « l'or est une chimère. »

Je m'imagine que M. de Saar ne chantera pas cet air. En attendant l'avais-je déjà nommé à ma cheville ouvrière : Loën, mais celui-ci souffre quelquefois de la surdité des Jésuites. Je m'en vais toutefois crier votre nom et je pense que son timpan

s'ouvrira, comme la porte de je ne sais quel trésor des mille et une nuit lorsqu'on prononçait certaine parole.

Si vous étiez dans votre *home*, c'est-à-dire ici, vous entendriez Sarasate ¹⁾ dont on dit merveille. J'en dis autant de l'opéra italien et espagnol de Madrid dont je suis revenu enchanté; je pourrai dire davantage, mais je ne veux causer avec vous que lorsque vous êtes près de moi. Comme former de bons vœux n'est pas causer, je puis vous en adresser sans tomber en contradiction. C'est être conséquent encore que de me dire

Votre très affectionné ami

Weimar, ce 22 Déc. 1876.

C. A.

154.

Vous êtes en deuil et affligé, cher Monseigneur ²⁾. Plus je vieillis et moins je m'entends à phraser mes sentiments. A travers beaucoup d'années, votre sœur, la Princesse Charles de Prusse, m'a gracieusement témoigné de la bienveillance. Les gens de ma petite sorte ont peu l'occasion de démontrer leur reconnaissance: elle n'en est pas moins réelle, quoique résignée aux circonstances que les plus puissants de ce monde ne réussissent que par exception à tourner à bien. Même alors, y manque-t-il parfois ce je ne sais quoi («*un certo non so che*») que Raphaël s'ingéniait à peindre, et que les plus graves hommes d'état, tels que feu le Cardinal Antonelli et feu le Prince Clément Metternich étaient fort embarrassés de fixer sur la toile de leur savoir-faire.

De pieuse et un peu bavarde mémoire, Madame Swetchine ³⁾ disait joliment: «C'est prodigieux tout ce que ne peuvent pas les omnipotents».

A toujours, votre très faible et bien dévoué serviteur

23 Janvier 77. Budapest.

F. Liszt.

1) Der Spanier Pablo de S. (geb. 1844.)

2) Prinzessin Karl von Preußen, Schwester des Großherzogs, war gestorben.

3) Eine Russin, die nach ihrem Übertritt zur römisch-katholischen Kirche in Paris lebte und daselbst einen geistreichen Salon hielt.

155.

Fort heureusement pour nous deux, mon cher ami, nous n'avons plus besoin de «phraser» les sentiments que nous nous portons réciproquement. Ma reconnaissance pour la participation que vous me témoignez selon votre individualité vous est assurée, comme vous croyez à la mienne. En tous les cas croyez qu'elle est dans ce moment fort triste et fort en peine d'incruster la sienne dans l'énigmatique tâche que l'on appelle la vie. *Qual certo non so che*, vous le connaissez, puisque vous le pratiquez. Tâchez donc de vous hâter à le pratiquer ici, près de moi, car j'en ai besoin.

Mais en voilà assez pour aujourd'hui, car le chagrin est mauvais correspondant. Mandez-moi votre prochain retour et croyez à ma vieille amitié qui vous est acquise comme votre «je ne sais quoi».

Weimar, 2 Févr. 1877.

C. A.

156.

Monseigneur,

Ma fille et Wagner sont arrivés hier soir. J'attendrai aujourd'hui, à 1 heure, à la gare, Madame de Schleinitz.

Si Votre Altesse Royale daigne visiter son domaine de la *Hofgärtnererei* ce soir, Elle nous y trouvera réunis et très heureux de Sa présence.

Fidèlement Votre très humble serviteur

Mardi, 24 Juillet [1877].

F. Liszt.

157.

Monseigneur,

A ma communication d'hier soir, j'ajoute les lignes ci-après de Madame de Schwartz (*Elpis Melena*¹⁾.

Quand des personnes font le Bien et s'y prennent de la

1) Schriftstellerin Marie Esperance v. S., geb. Brandt (1821—99), die, als Menschen- und Tierfreundin segensreich wirkend, jahrzehntelang auf der Insel Kreta lebte.

bonne façon, sans ostentation ni arrière-pensée, il sied de le reconnaître. C'est le cas de Madame de Schwartz. Aussi n'ai-je nul scrupule de vous demander quelques mots de remerciement gracieux pour elle.

J'espère avoir l'honneur de revoir Votre Altesse Royale ce soir, à Ettersburg.

Fidèlement Votre très humble serviteur

Mercredi matin, 25 Juillet 77.

F. Liszt.

Que dire à M. Sauret? ¹⁾

158.

Jeudi [Juli 1877].

Comme j'aimerais participer à la chasse ce matin, et que la cour se fait aux femmes le soir plus qu'à toute autre heure, je vous prierai — vous, maître des cœurs, — de m'annoncer à la soirée d'Elpis Melena à 7 heures aujourd'hui. Il va sans dire que tous les deux — elle et moi — garderons les nôtres à leur place respective.

Fedelissimo

C. A.

159.

Mercredi [Ende Juli 1877].

Ma lettre à la Duchesse est prête, celle à mon autre correspondante le sera. A quelle heure puis-je soumettre mes deux élaborations à mon ministre intime? Veuillez décider et me l'apprendre. Sauret est-il encore dans les rayons d'Apollon? Ma fille et la Grande-Duchesse, y compris moi, voudraient le savoir.

Bonjour, cher maestro, ami, conseiller, confident et souffre-douleur.

Il suo umilissimo seccatore.

160.

Monseigneur,

J'arrive au bon moment. Les cloches de ce matin m'annoncent la naissance de Votre petit-fils ²⁾.

1) Emile S., französischer Geiger (geb. 1852).

2) Prinz Bernhard Heinrich, gest. 1. Oktober 1900 auf der Wartburg.

Quand Votre Altesse Royale le permettra, je viendrai Lui renouveler les hommages de ma vieille fidélité et reconnaissance.

Jeudi matin, 18 Avril 78.

F. Liszt.

161.

Weimar, 9 de Juillet 1878.

Mon cher ami!

Depuis longtemps mon souvenir à votre égard est devenu synonyme de reconnaissance. Je désire le constater par ce portrait. Ressemblant ou non, il vous rappellera toujours les sentiments sincèrement reconnaissants et affectueux de

Votre vieil ami

Charles Alexandre.

162.

Monseigneur,

L'artiste auquel je vous ai prié hier d'accorder le titre de *Professor* ne porte pas un nom bien choisi, mais M. Theodor Ratzenberger¹⁾ se distingue par de véritables talents. C'est un pianiste d'excellente réputation et aussi un directeur de musique vocale et instrumentale fort capable. Depuis plusieurs années, il dirige supérieurement à Düsseldorf une société de chant dont les concerts se font remarquer par de belles et intelligentes exécutions des œuvres anciennes et modernes, de Palestrina et Bach en tête, jusqu'à Rubinstein et Brahms qui ne brident pas leur âne par la queue.

Le titre de *Professor* serait pour Ratzenberger à la fois un honneur mérité et un efficace appui de son activité. — .

Son Excellence Gœthe a intitulé une de ses opérettes *Jery und Bätely*, et l'un de mes plus intimes amis parodiait ce titre par *Schererei und Bettlei* . . .

Je crains bien, Monseigneur, que vous ne reprochiez de tomber dans ces deux travers

Votre très fidèlement dévoué vieux serviteur

22 Juillet 78 — Weimar.

F. Liszt.

1) 1840—79, Schüler Liszts.

Monseigneur,

Dans sa récente lettre de félicitation que je vous ai transmise, M. le conseiller de Wurzbach vous rappelle probablement le *Schiller-Buch* dédié à Votre Altesse Royale. L'oiseau de Weimar orne depuis une vingtaine d'années la boutonnière de Wurzbach, et d'autres décorations sa cravate. C'est un homme de capacité et de mérites reconnus. Son principal titre à une solide renommée c'est le grand Lexique de l'Empire d'Autriche. 36 volumes ont déjà paru, et W. achève le restant (avec autorisation et approbation particulières de l'Empereur d'Autriche) à Berchtesgaden.

Il n'y aurait rien de surprenant à ce que l'habitude des montagnes donne aussi à mon très savant ami le goût des grands oiseaux; mais je lui sais assez d'esprit pour ne pas se livrer à la chasse fiévreuse des emblèmes de l'aigle et du faucon.

Très sensible à vos gracieux compliments, Monseigneur, je tâcherai de les mériter davantage et malgré la cohue des *Jery und Bätely*, je demeure bien sincèrement

Votre fidèle vieux serviteur

24 Juillet 78 — Weimar.

F. Liszt.

Ce soir, je suis invité à dîner chez M. le conseiller Rohlfs¹⁾. Entre autres avantages supérieurs, il possède celui de reconforter ses hôtes par d'excellent vin de «*Lacrymae Christi*» — breuvage dont on raconte que Heine expliquait ainsi à feu le Baron James de Rothschild la dénomination: «*Chaque fois que les Juifs en boivent, notre Seigneur Jésus Christ pleure.*»

. — . *Euphorion* est le titre du poème épique publié par Gregorovius²⁾ en 1858; quelques années avant, l'illustre historien

1) Gerhard R. (1831—96); Afrikareisender, der längere Zeit in Weimar lebte.

2) Ferdinand G. (1821—91.)

de Rome au moyen âge a fait paraître une tragédie: *Der Tod des Tiberius* . . — . . — .

Par la même poste, je restitue au Comte Wedel¹⁾ son obligeant envoi relatif à la Fondation-Gœthe — morte en couches. *Tempi passati!* . . . N'en parlons plus! car je ne saurais me bercer dans l'amoureuse et admirable « chute » du fameux sonnet d'Oronte :

Vos soins ne m'en peuvent distraire;
Belle Philis, on désespère
Alors qu'on espère toujours.

Votre très humble et très fidèle serviteur

31 Août 78 — Bayreuth.

F. Liszt.

165.

Monseigneur,

Vous me disiez naguère que je n'écrivais qu'à des femmes d'esprit. Ces lignes vous confondent. Ne me reprochez pas leur manque d'intérêt: ce qui me concerne, est si peu intéressant, et dans cette saison, aucune de mes spirituelles et amicales connaissances ne reste à Rome. J'ai seulement revu une très haute indestructible personnalité — qui seule explique mon voyage annuel —, et à la Ville d'Este, mon très bienveillant patron, le Cardinal de Hohenlohe . . — .

A l'exposition de Munich, les tableaux des peintres de Votre Altesse Royale font bonne figure. On les loue volontiers, avec le tempérament critique d'usage, fort généralisé aujourd'hui par la culture des journaux. Les artistes de nature robuste en ont plus à souffrir que les faibles, mais il y a cette différence: les premiers gardent leur point d'appui en eux-mêmes; les autres doivent le chercher ailleurs. Les belles œuvres résistent et survivent aux censures; les médiocres succombent mêmes aux éloges.

Monseigneur a-t-il visité l'atelier de Lenbach à Munich? Quels admirables portraits! entre autres celui tout récent, troisième en date, de ma fille Cosima.

1) Weimarscher Hofmarschall als Nachfolger Graf Beusts.

Daignez me faire la grâce, Monseigneur, de mettre aux pieds de Madame la Grande-Duchesse les très humbles hommages de

Votre fidèle vieux serviteur

13 Septembre 79 — Villa d'Este.

F. Liszt.

166.

Weimar, ce 10 de Mars 1880.

Quoique je sache que vous n'écriviez plus guère qu'à des femmes lorsqu'elles sont aimables, tout au plus belles, et que je ne suis ni l'un ni l'autre, ni femme, je prends mon courage à deux mains pour vous poser autant de questions. Car enfin je sais que l'amitié, la nôtre en tous cas, cher maestro, vaut bien les femmes — et leurs caprices. Mais passons aux faits. J'ai reçu de la part de M. de Wolzogen¹⁾, depuis Bayreuth, la demande d'accorder ma protection à l'extention de l'entreprise dont Wagner est le centre et l'établissement d'une sorte d'école musicale le but. La même protection, à ce qu'il paraît, serait demandée à d'autres souverains. Accoutumé depuis longtemps à vous consulter dans les questions majeures, et celle-ci m'en paraissant une, vous trouverez naturel et juste que j'en reste à une habitude que jamais je n'ai eu à regretter dans aucun cas. Veuillez donc m'éclairer.

La seconde question est plus importante encore. Vous vous rappellerez sans doute celle de «l'académie allemande» qui nous occupa l'été dernier; car c'est de votre esprit et c'est de votre cœur qu'en vint l'impulsion. Je n'ai jamais perdu de vue ce projet et vous me voyez prêt à le faire avancer. Quels seraient les frais nécessaires? C'est la question que je pose maintenant. La dépense serait-elle annuelle? Les réunions le seraient-elles? Je m'imagine que le secrétaire exigerait un paiement fixe? Veuillez me répondre là-dessus avant votre retour dans — vos foyers.

1) Hans Frh. v. W. (geb. 1848., Musikschriftsteller, seit 1877 Redakteur der »Bayreuther Blätter«.

Vous permettrez ce langage à mon cœur d'autant plus qu'il est celui de la vérité. Vous trouverez l'opéra de Mottl¹⁾ et son compositeur attendant votre suffrage et beaucoup d'amis dont de droit je suis le premier.

Charles Alexandre.

167.

Monseigneur,

Saint-Simon²⁾, patron des croyants saint-simoniens, ordonnait à son valet de chambre de le faire sortir du lit, chaque matin, avec cette sentence, prononcée à haute voix : «Levez-vous, Monsieur le Comte, et souvenez-vous que vous avez de grandes choses à faire.»

Votre Altesse Royale paraît ressentir l'aiguillon de cette sentence : reste à l'accomplir. Mes faibles services demeurent toujours à vos ordres ; mais il en faut d'autres, plus efficaces, car les grandes choses, et même de simples bonnes choses durables, exigent certains ingrédients dont la disposition n'est guère commode. Le dilettantisme n'aboutit qu'à des amusements, plus ou moins agréables...

Dans votre bienveillante et amicale lettre, vous me parlez d'un nouvel «établissement» à Bayreuth et d'un autre, plus extensif encore, à Weimar. Les données de ces deux projets ne me sont pas suffisamment connues pour énoncer mon humble opinion. Permettez-moi donc de vous prier, Monseigneur, de m'accorder des informations précises à Weimar, où reviendra les premiers jours d'Avril

Votre très fidèle vieux serviteur

15 Mars 80 — Budapest.

F. Liszt.

168.

Monseigneur,

Au centième anniversaire de Goëthe, 1849, j'eus l'honneur de vous présenter un projet, imprimé peu après à Leipzig chez Brockhaus, relatif à la Fondation-Goëthe.

1) »Agnes Bernauer«, erste Oper des genialen Dirigenten, jetzigen Operndirektors in München.

2) Französischer Philosoph, gest. 1825.

En 1859, dans la maison où Goethe est né, à Francfort, le *Freie deutsche Hochstift* s'est établi; et récemment le premier volume du *Goethe-Jahrbuch*, publié par le professeur Geiger¹⁾, a paru à Berlin.

Feindre d'ignorer ces faits patents, ou n'en tenir que superficiellement compte, serait une lourde méprise, quand il s'agit de perpétuer royalement la mémoire de Goethe. Donc, admis que Votre Altesse Royale tienne à réaliser son idée de la Fondation-Gœthe, je dois Lui conseiller de se concerter et d'opérer avec le *Hochstift* de Francfort et le *Jahrbuch* de Geiger à Berlin. A cet effet, le Baron de Beaulieu-Marconnay et MM. Walther et Wolfgang de Goethe²⁾ sont vos plus proches conseillers et coopérateurs.

La fameuse maxime: *Divide et impera* rencontre toujours d'utiles applications en politique, mais non dans les questions des beaux-arts et de leur protection. Là, il faut assimilation et concordance. Les fausses prudences tournent complètement à faux. ^{vi}

Votre vieux fidèle serviteur

13 Juillet 80 — Weimar.

F. Liszt.

169.

Du Belvedere, Mercredi matin.

[August oder September 1880.]

Voici, cher ami, la seconde réponse de Beaulieu. Elle m'arrive à l'instant. Comme il ignore absolument nos projets par rapport à la *Goethestiftung*, il avance des propositions qu'il ne ferait guère ou qu'il modifierait en tous les cas, s'il était informé. Il me semble inopportun — pour le moment — de l'attirer déjà dans notre cercle d'idées. Reste à savoir si on ne pourrait songer à rendre le *Hochstift* serviable à la *Goethestiftung*? Dans le cas affirmatif, on devrait penser à un sujet

1) Ludwig G. (geb. 1848), Historiker, Professor in Berlin.

2) Enkel des Dichters.

de «réciprocité» (*Gegenseitigkeit der Leistung*). Ceci devra former un sujet qui demandera un examen à part.

Il me tarde toutefois de vous communiquer l'incluse, si même elle n'importe guère à l'entretien que vous aurez avec M. Geiger. Quant à celui-ci, tâchez de le gagner activement pour notre cause en lui expliquant mes devoirs que votre génie sait si bien éclairer et votre amitié si bien expliquer. —

Je m'occupe en attendant des «étapes» à tracer pour la réalisation de nos projets. J'espère vous les soumettre demain. Je ne le puis aujourd'hui, car — après le concert — je dois aller pour une heure à Erfurt, voir les fresques que le magistrat a fait exécuter à l'hôtel de ville.

Adieu, cher ami, je vous serre les mains affectueusement.

C. A.

170.

Wilhelmsthal, ce 12 de Septembre 1880.

Mon cher maestro!

Voici les copies que vous avez demandées et dont j'ai eu soin. Les originaux me parvinrent dès mon débotté à mon retour de Munich; c'est-à-dire:

1. la lettre de M. Volger¹⁾;
2. le mémoire dont elle était accompagnée;
3. la lettre de M. Geiger.

J'y joins:

4. ma réponse à M. Volger;
5. ma réponse à M. Geiger.

Elles sont d'une nature avenante, mais non concluantes mes réponses, et ne sauraient être autres parce que je dois connaître votre opinion avant de sortir de la seule position qui puisse, pour le moment, me convenir: celle d'un homme qui maintient une porte ouverte.

1) Otto V. (1822—97), Geolog, 1856—60 Professor am Senkenbergischen Institut in Frankfurt a. M., bis 1881 Obmann des daselbst 1859 von ihm begründeten »Freien deutschen Hochstifts«.

La lettre de Geiger est celle d'une tête accoutumée à la pratique des affaires; celle de Volger porte le cachet d'un idéologue. Cependant l'acquisition de la maison où naquit Goethe est un fait positif. Ce qui est moins positif, c'est l'aspiration qu'il manifeste dans son mémoire: «à compléter l'unité allemande.» J'ai l'horreur des idéologues, surtout en politique.

Je confie tout cela à votre solitude de la Villa d'Este et recommande à votre tête comme à votre cœur l'examen de ce «tout», en espérant que votre corps n'y mettra pas obstacle, car vous n'étiez pas bien lorsque je vous quittai. L'obstination de mes médecins me pousse dans la mer. Or, comme il s'agira pour nous d'assister au baptême de notre nièce nouvellement née en Hollande¹⁾, je pars pour la Haye ce soir; j'y attendrai la Grande-Duchesse et traiterai avec Neptune sur ces entrefaits. C'est à la Haye qu'attendra, si Dieu permet, réponse

Votre très constant *Seccatore*

C. A.

171.

Monseigneur,

Malgré mon aversion excessive du genre épistolaire, si admirablement cultivé depuis M^{me} de Sévigné et M. de Voltaire, par tant d'autres, en toutes langues, je remplis ma promesse en écrivant de Bayreuth à Votre Altesse Royale.

La partition de *Parsifal* s'achève. La représentation au théâtre Wagner de Bayreuth sera le grand événement de l'art allemand, fin Juillet 1882. Vous y assisterez en très haute, souveraine compagnie. A d'autres échelons se grouperont des milliers de spectateurs curieux, enthousiastes, affolés: critiques, opportunistes, contradicteurs, modérés, immodérés, etc., etc. Heureusement aujourd'hui, les œuvres de Wagner sont de mode absolue.

1) Jetzt Königin Wilhelmine von Holland.

La belle M^{me} Judith Gautier¹⁾ vient de faire paraître dans le *Voltaire* (journal de Paris) de charmants articles sur les récentes représentations-Wagner à Munich. Elle a traduit le poème de *Parsifal* en français, publié un superbe drame chinois, passé trois jours ici, parlé de votre amabilité à la Wartburg, qu'elle désire retrouver à Bayreuth l'année prochaine, lors du *Parsifal*.

Je n'ai pas manqué de transmettre à ma très chère petite fille, Daniela de Bülow, vos gracieux compliments. Elle me charge de vous en remercier respectueusement et m'accompagne ce soir dans mon voyage à Rome. Là elle restera jusqu'en Janvier avec

Votre très humblement reconnaissant vieux serviteur

9 Octobre 81 — Bayreuth.

F. Liszt.

172.

Monseigneur,

Dans le petit volume des *Lettres intimes* de Berlioz à son ami Ferrand, publiées récemment, je lisais ceci: «On n'est pas plus prince, ni plus charmant mécène que le Grand-Duc de Saxe-Weimar.» Un tel éloge me fait si fort plaisir que j'en oublie volontiers l'exclamation du même Berlioz à propos de ma Messe de Gran: «Quelle négation de l'art!» Qu'il ait raison sur vous, Monseigneur, et tort sur mon œuvre, reste mon souhait.

Vos très aimables lignes de reproche me sont parvenues le lendemain du départ de mon excellent ami, le Comte Géza Zichy²⁾. Il fait maintenant une tournée de concerts de bienfaisance, en quelques villes d'Allemagne — Munich, Nuremberg, Wiesbaden, Erfurt — où des dames patronesses d'ins-

1) Geb. 1850 zu Paris, Tochter des französischen Schriftstellers Théophile G., Gattin des Dichters Catulle Mendès. Sie veröffentlichte 1882 ein Buch: »Wagner et son œuvre poétique«.

2) Geb. 1849, Präsident des National-Konservatoriums in Budapest, produktiver Komponist und Dichter, bedeutender Klavierkünstler, obgleich ihn ein Jagdunfall seines rechten Armes beraubte.

tituts charitables l'ont invité avec insistance. Erfurt étant tout près de Weimar, m'est avis que Zichy devrait se présenter chez vous à Weimar, sauf votre approbation. Je ne lui en ai dit mot ici, mais lui ai communiqué aujourd'hui par lettre votre quasi invitation, en regrettant de ne pas me trouver à la *Hofgärtnerei*, pour le recevoir.

G. Zichy appartient aux aristocrates de la meilleure sorte : grand talent de poète (en langue hongroise) et, par goût, transitoirement, pianiste célèbre de la main gauche, la plus dextre imaginable. Votre Altesse Royale prendra plaisir à faire sa connaissance personnelle.

Depuis une quinzaine de jours, nous sommes ici en fêtes pour Munkacsy¹). Banquets, raouts, concerts, séances académiques et musicales (Munkacsy vient d'être nommé citoyen d'honneur de Budapest) et même un très brillant bal costumé au *Künstlerhaus*. Toutes ces ovations enthousiastes et patriotiques sont de bon aloi. On tâchera de fournir la somme de 200000 francs pour l'acquisition du tableau, chef-d'œuvre grandiose «le Christ devant Pilate», et le ministère vient de demander deux nouveaux tableaux de Munkacsy (auquel le loisir nécessaire est accordé) pour l'Académie de Budapest et la Cathédrale de Bude.

Très humblement, votre fidèle vieux serviteur

28 Février 82 — Budapest.

F. Liszt.

173.

[Weimar, Mai oder Juni 1882.]

Monseigneur,

J'espérais avoir l'honneur de votre visite demain soir (Vendredi) à la *Hofgärtnerei*. M. de Bodenstedt y était invité, et je ne doute pas du plaisir que Votre Altesse Royale aurait prise à sa causerie, très riche de souvenirs, d'études, de parenthèses et de traits d'esprit.

1) Michael M., der berühmte ungarische Historien- und Genremaler (1846—1900).

Bodenstedt vient de me dire qu'une lettre de sa femme l'oblige à partir demain, à une heure. Voilà donc ma soirée déraillée . . . à moins que vous ne décidiez Bodenstedt à ne quitter Weimar que Samedi.

Il vous remettra ce mot; brève réponse est attendue (afin que les lampes et chandelles soient allumées, ou non) par

Votre très obéissant serviteur

Jeudi soir, tard.

F. Liszt.

174.

Belvedere, ce 18 Juin [1882].

Je viens de passer à votre porte, mon cher ami, pour causer avec vous de ce que je confie maintenant à la plume, ne vous ayant pas trouvé à la maison. Votre biographe, M^{me} Ramann ¹⁾ — j'ignore si l'orthographe du nom est correcte — vient de s'adresser au ministère pour apprendre à connaître les papiers qui pourraient vous concerner et qui se trouvent dans nos dossiers. La question m'a été soumise et j'ai décidé que, comme de raison, ce serait à vous qu'incomberaient la réponse et le choix des pièces dans le cas affirmatif. Or il se trouve que proportion gardée, nos dossiers ne possèdent que peu de papiers qui vous concernent. Je devrais dire le contraire s'il s'agissait de notre correspondance dont vos lettres ont été et sont très soigneusement conservées par moi. Mais faudrait-il faire mention de cette correspondance vis-à-vis de M^{me} Ramann? C'est à vous à en décider. J'ai été et serai toujours très fier des relations d'amitié qui nous unissent, vous et moi; mais en livrer toutes les preuves me semblerait superflu, si même je tiens et tiendrai toujours à ce que l'on fasse sonner haut les liens dont je parle. Si toutefois vous ne reculez pas devant une publication de ce genre, il faudra qu'un choix consciencieux des pièces la devance.

Veuillez peser cette question, mon cher. Cela est d'autant plus nécessaire que la biographie de F. de Liszt ne peut être

1) Lina R. in München (geb. 1833).

qu'un ouvrage sérieux et qui, à cause de cela, doit exclure toute indiscretion de quelle nature qu'elle soit. L'indiscretion est un des traits les plus saillants de ce siècle dont le caractère sera si difficile à définir, et ce trait est un des pires. Ainsi donc pesez la question, causons-en à fond et laissez-moi vous serrer les mains affectueusement.

C. A.

175.

Monseigneur,

Vous causer un ennui quelconque m'est fort pénible. Ma tâche serait de vous en préserver. Je ne suis pour rien dans la demande adressée au Ministère de Weimar, par mon biographe L. Ramann, écrivain de talent, de mérite et de scrupuleuse conscience — et incapable d'une indiscretion vulgaire.

On lui a parlé d'une lettre écrite à Votre Altesse Royale en commentaire de ma brochure sur la Fondation-Gœthe (publiée en 1850), dont une nouvelle édition vient de paraître. Si cette lettre se retrouve, peut-être y aurait-il lieu de la livrer à l'impression.

Très humble franchise dévouée.

18 Juin 1882.

F. Liszt.

176.

Monseigneur,

Le volume que M. Sander (Firma Leuckart, Leipzig) vous offre en hommage, fait partie de *l'Histoire de la Musique* de W. A. Ambros¹⁾ — œuvre très considérable et considérée.

Je vous engage à faire écrire vos remerciements à Sander, en lui demandant d'envoyer le total du classique ouvrage d'Ambros susnommé (il ne coûte qu'une vingtaine de Thalers au plus), et aussi les partitions de plusieurs Cantates de Bach, *bearbeitet von Robert Franz*. C'est un travail remarquable et

1) August Wilhelm A. (1816—76), Musikhistoriker, seit 1872 in Wien.

parfaitement pratique pour l'exécution de ces chefs-d'œuvre. A la fête du monument de Bach à Eisenach ¹, cela servira.

Ambros est indispensable à votre bibliothèque de Weimar. Les partitions des Cantates de Bach arrangées par Franz reviennent à Müller-Hartung, pour la direction musicale d'Eisenach à la fête Bach.

Avez-vous lu, cher Monseigneur, dans «*l'Allgemeine Zeitung*», 28 Août, l'article de Bernays ²) sur la quatrième édition de la correspondance de Schiller et Goëthe? Hier, je disais à Bernays qu'il avait largement droit d'appartenir à Weimar.

Votre tout vieux et fidèle serviteur

30 Août 82 — Bayreuth.

F. Liszt.

Sander est l'éditeur et d'Ambros et de Robert Franz.

177.

Monseigneur,

Par télégramme, je vous ai déjà dit mes regrets de ne pouvoir suivre aussitôt votre gracieuse invitation. Jusqu'à fin Septembre, je suis retenu ici. Il me faut corriger et expédier des copies et des épreuves imprimées de musique, vaquer à des leçons de piano, recevoir des personnes venant du dehors, auxquelles j'ai donné rendez-vous.

M. de Joukowsky ³) me fera le plaisir de venir achever mon portrait à Weimar, et je compte sur votre aimable promesse de lui offrir un atelier à la *Kunstschule* pendant une quinzaine de jours.

Accessoirement, sans être malade, je souffre assez souvent de tiraillements nerveux, que je préfère ne pas exhiber.

Daignez donc me permettre, cher Monseigneur, de différer ma visite à Wilhelmsthal ou Eisenach jusqu'au 30 Septembre.

1) Das Denkmal von Donndorf wurde 1884 enthüllt.

2) Michael B. 1834—97), Literaturhistoriker, Goethe-Schriftsteller, 1873—89 Professor an der Universität München.

3) Paul v. J. (geb. 1845), russischer Maler, dem Hause Wahnfried nah befreundet.

Alors sera mieux disposé à profiter des amicales bontés de
Votre Altesse Royale

Son vieux fidèle serviteur

5 Septembre 82 — Weimar.

F. Liszt.

178.

Monseigneur,

Je suis tout confus d'avoir manqué votre très gracieuse visite hier soir. Je pensais avoir prévenu Votre Altesse Royale que je me tenais pour obligé d'assister à la représentation de l'opéra de feu Götz: 1) la revèche, ou récalcitrante ou insupportable drôlesse domptée (traduction libre de *bezähmte Widerspenstige*). La musique en a une certaine distinction, presque du coloris, et la représentation était fort réussie. Mais cela ne me dédommage nullement de la perte de votre visite. Auriez-vous la bonté de me faire savoir à quelle heure il me sera permis de vous attendre, ou de me présenter chez vous?

Peu après le concert de Lundi, auquel j'ai dit à Lassen et à d'Albert 2) que je viendrai, il me faudra quitter Weimar pour y revenir en Avril. . — .

Votre très humble, vieux et fidèle serviteur

Dimanche matin [Sept. 1882].

F. Liszt.

179.

24 Novembre 82.

Venezia, Palazzo Vendramin.

Monseigneur,

En traversant le magnifique tunnel du Saint-Gotthard, j'éprouvais le sentiment archi-français du musard s'exclamant à la place Vendôme: «Ah! qu'on est fier d'être Français en regardant la colonne!» Oui, on est fier d'appartenir à l'humanité en considérant les énormes travaux de fait et d'intelli-

1) Hermann G. (1840—76.)

2) Eugen d'A. (geb. 1864) studierte damals bei Liszt in Weimar.

gence en ce siècle. Il s'agit pour chacun de nous d'y contribuer de son mieux et autant que possible. Le fameux vers de Térence: *Homo sum, et humani nihil a me alienum puto* doit surtout se pratiquer dans le grand sens de Vos ancêtres et de Goethe, Humboldt et leurs confrères, y compris R. Wagner, mon illustrissime ami. Je suis son hôte au palazzo Vendramin, où je resterai, princièrement logé, jusqu'au nouvel an. Il ne sort que pour prendre l'air, sans faire ni recevoir des visites. C'est un bon exemple pour les penseurs et travailleurs; à mon regret, je ne puis le suivre que rarement. Les tenailles de l'existence habituelle me retiennent dans une sorte de mondanité, souvent contraire à l'Idéal que je rêve et essaie parfois d'exprimer en musique.

A l'instant, vos gracieuses lignes me parviennent, et je m'empresse de vous en remercier. Prenant une sincère part à l'heureuse nouvelle du complet rétablissement de la santé de Madame la Grande-Duchesse, j'ose vous prier de mettre aux pieds de Son Altesse Royale le très humble hommage de ma constante gratitude. Peut-être ajouterez-vous aussi mes remerciements pour le confortable sac à pieds qu'Elle a daigné si aimablement m'octroyer et qui, en voyage, me rendait les meilleurs services. Même ici, il continue son chaleureux emploi sous mon bureau.

J'ai écrit à Géza Zichy que la Princesse Elisabeth ¹⁾ accordait à ses études pour la main gauche seule la faveur de les étudier. J'écoute et applaudis à distance.

D'Albert fera honneur en tout pays au titre de *Hofpianist* que Votre Altesse Royale lui a décerné. C'est un prodigieux virtuose. Il damnera le pion à maintes célébrités pianistiques de transition et possède l'étoffe durable qu'il faut.

Prochainement, le 9 Décembre, chez Madame la Princesse Hatzfeldt (Palazzo Malipiero), représentation des *Geschwister* de Goethe. Distribution des rôles:

1) Jüngste Tochter des Großherzogs, nachmals dem Herzog Johann Albrecht von Mecklenburg, Regenten von Braunschweig, vermählt und 1908 verstorben.

Wilhelm: Madame Pinelli (née de Treskow — Berlin — mariée à Rome, séjournant maintenant ici, chez la P^{esse} Hatzfeldt, et femme de très agréable esprit, littérairement cultivée).

Marianne: Mademoiselle Daniela de Bülow (ma petite-fille).

Fabrice: Herr Fiers (fils du Consul d'Allemagne à Venise).

Briefträger: Herr Ruben (fils de feu le directeur de l'Académie de peinture à Vienne).

Si le programme de cette représentation s'imprime, je vous l'envverrai avec les annotations de circonstance.

J'ai revu ici le très célèbre et haut prisé peintre d'aquarelles, Passini ¹⁾. Un intérieur d'église vient de lui être payé 50 000 francs. M. de Wolkoff ²⁾, qui excelle dans le genre des aquarelles vénitiennes, en a placé plusieurs dernièrement à Londres, à des prix qui paraîtraient déraisonnables à Weimar.

De raison ou déraison, le temps marche. Sachons nous y reconnaître et nous affirmer noblement.

Votre vieux fidèle serviteur

F. Liszt.

A Milan, je ne me suis arrêté que du soir au matin; assez cependant pour m'émerveiller profondément de l'harmonieuse splendeur du Dôme. Ses pierres et vitraux chantent incessamment le *Gloria in excelsis*.

J'admire aussi la place qu'on a faite au Dôme avec la superbe Galerie Vittorio Emanuele. Quand l'ensemble des constructions adjacentes sera terminé — et il s'en faut de peu — cette place comptera parmi les plus glorieuses de l'Europe moderne. Les sept merveilles de l'ancien monde sont depuis longtemps caduques, livrées aux investigations de l'archéologie qui officie à leurs obsèques trop ostentatoires. Il nous faut de nouvelles merveilles; leur évidence ne manque point à ceux qui n'ont pas reçu leurs yeux pour ne pas voir, et leurs oreilles pour ne pas entendre.

1) Ludwig P. (1832—1903), lebte seit 1873 meist in Venedig.

2) Efim W., russischer Maler (geb. 1848), lebt in Petersburg.

180.

Monseigneur,

Le petit théâtre avec les *Geschwister* de Gœthe, dans le très élégant salon de Madame la Princesse Hatzfeldt, était de complète réussite. Au programme ci-joint j'ajoute seulement que Mademoiselle Daniela de Bülow, qui garde un souvenir particulier de votre amabilité, excella en heureux naturel et charmant esprit.

M. de Joukowsky, à peine arrivé, me dit n'avoir point reçu réponse à sa lettre adressée au Comte de Berka à Biaritz. Sur la demande de Votre Altesse Royale, si Joukowsky connaissait quelque peintre de sérieux avenir à recommander pour Weimar, il vous indiqua M. Hans Thoma ¹⁾. N'ayant pas l'avantage de le connaître, j'ai prié Joukowsky de me renseigner et vous envoie le passeport favorable. Pour Thoma il ne s'agirait pas simplement d'une visite à Weimar, mais bien d'une activité suivie, à titre de professeur à la *Kunstschule*. Cela conviendra-t-il au Directeur Brendel ²⁾? Y trouverez-vous votre bon plaisir, décisif?

En tout cas, de Francfort à Weimar le voyage n'est pas long. Vous pourriez aisément faire inviter Thoma à prendre connaissance du terrain glissant de la *Kunstschule*, sur lequel s'appuyer reste problématique.

Votre très humble et vieux fidèle serviteur

13 Décembre 82 — Venezia.

F. Liszt.

181.

Monseigneur,

Revenu ici depuis une dizaine de jours, je n'ai d'intéressant à mander à Votre Altesse Royale que l'exposition d'une trentaine de tableaux de Wereschagin ³⁾ — Indes et guerre

1) Geb. 1839 in Bernau im Schwarzwald, lebte damals in Frankfurt a. M., jetzt in Karlsruhe.

2) Albert B. (1827—95), Tiermaler, lehrte seit 1875 an der Weimarer Kunstschule, die er 1882—85 auch leitete.

3) Wassilij W., russischer Architektur-, Genre- und Kriegsszenenmaler, geb. 1842, verunglückte 1904 im russisch-japanischen Kriege.

russo-turque (Plewna). Vous les connaissez, je pense, car ils ont été exposés à Londres, Pétersbourg, Paris, Berlin, etc. Ils me frappent par l'originalité de la conception, leur ensemble et le réalisme (comme on dit aujourd'hui), qui tend à une poésie plus intense que celle du classicisme en vogue jadis, mais décrepit maintenant.

Mes amis de Budapest me voient toujours volontiers parmi eux. Géza Zichy est encore absent en tournée triomphale de concerts charitables, mais reviendra ici fin Février. . — .

Très humbles respects et dévouée fidélité.

26 Janvier 83 — Budapest.

F. Liszt.

182.

Monseigneur,

Je m'empresse de transmettre votre billet à Mademoiselle Daniela de Bülow, en vous remerciant de votre aimable attention pour elle. Probablement sa mère et Wagner passeront l'hiver à Venise et rentreront en Mai chez eux à Bayreuth, *Wahnfried* que vous connaissez.

Deux suppliques à vous soumettre aujourd'hui, Monseigneur.

1° Un ami de trente ans, Richard Pohl ¹⁾, publie maintenant ses écrits en volumes. Le premier, comme de raison, est consacré à Wagner et dédié au Roi Louis de Bavière, qui a gracieusement décerné la croix de Saint-Louis à Pohl. Le second volume, relatif à la période de Weimar de 1850 à 60, sera dédié à Votre Altesse Royale, si Elle le permet, et je La prie d'accorder la croix de chevalier du Faucon à l'écrivain. Pohl a séjourné une dizaine d'années à Weimar, où sa femme était engagée comme harpiste au théâtre. Lui est un des meilleurs critiques et coopérateurs en musique; il a traduit les œuvres littéraires de Berlioz, le livret de *Beatrice et Bénédicte*, comme aussi celui de l'opéra de Saint-Saëns, *Samson*, et, si je ne me trompe, plusieurs choses pour Madame Viardot. Voilà bien des points de rattachement avec Weimar, auxquels il ne

1) Musikalischer Schriftsteller (1826—96).

manque que le ruban rouge. Votre Altesse Royale daignera combler ce vide.

2° Sans croix ni titre, je recommande à Votre bienveillance un artiste de talent, M. Leo d'Ageni, qui se produira sur votre théâtre dans quatre jours. Il chante à merveille la fameuse scène d'*Orphée*, dans la première version (italienne) de Gluck.

L'exposition des étonnants tableaux de Wereschagin, dont je vous envoie ci-joint le catalogue un peu illustré, attire toujours la foule ici. Prochainement nous aurons une exposition des tableaux et dessins de Michel Zichy ¹⁾.

Je communiquerai le sens de votre réponse à Joukowsky, au sujet du peintre qu'il vous a recommandé.

Tout aux pieds de Madame la Grande-Duchesse, et toujours le très fidèle serviteur de la glorieuse maison de Saxe-Weimar

8 Février 83 — Budapest.

F. Liszt.

183.

Weimar, ce 15 de Février 1883.

Mon cher ami!

Lorsqu'on voit monter à de nouveaux et plus vastes horizons une intelligence supérieure aspirant aux buts élevés, on se réjouit pour elle. C'est le sentiment qui se place à côté des regrets amers que la séparation nous laisse. Telle est du moins mon impression après avoir reçu hier de Venise la nouvelle fatale ²⁾. Ma première pensée était pour vous, comme vous l'a mandé mon télégramme de ce matin. J'ajoute ces lignes ce soir et j'y place l'expression de participation profondément sincère, dont la Grande-Duchesse, notre fils, notre belle-fille, notre fille m'ont chargé — chacun séparément, parce que chacun souffre avec Vous. Il y a une consolation dans le devoir d'être actif dans les directions que le génie laisse

1) Ungarischer Historien-, Genre- und Bildnismaler (1827—1906), lebte 1859—74 als russischer Hofmaler in Petersburg, wo er auch starb, nachdem er längere Jahre in Paris gewohnt hatte.

2) Wagners Hinscheiden.

derrière lui comme ses sillons. C'est ce que tous vos amis sentent avec vous. Et le Dieu de miséricorde bénira certainement les efforts sincères faits pour suivre les voies de l'Idéal d'autant plus qu'il est Son incarnation.

J'ai télégraphié ce matin à Madame Wagner, mais je vous prie de lui répéter notre participation, car vous seul trouverez la vraie éloquence.

Adieu, cher ami, que Dieu vous assiste par la foi et la miséricorde!

Votre vieil ami

Charles Alexandre.

184.

Très humbles remerciements, Monseigneur, de votre télégramme de condoléance.

Maintenant je ne pense qu'à ma fille et j'irai la retrouver à Bayreuth dans quelques semaines. Jusque-là, je reste ici, fort occupé. Sans me faire illusion sur mon peu d'utilité, je tâche pourtant de ne pas manquer à ce que je prends à devoir. —

Dans ma dernière lettre, je vous ai recommandé M. d'Agén. A-t-il réussi à souhait?

Votre Altesse Royale a le fastidieux privilège de décerner des titres et décorations. J'y recourus de nouveau en vous priant d'attacher gracieusement le ruban et la médaille d'or de Weimar (pour l'art) aux épaules d'une artiste dramatique de grand talent et mérite, Mademoiselle Marianne Brandt ¹⁾ — la Viardot allemande.

Jadis, le feu Roi Guillaume IV daigna m'envoyer la médaille de Prusse, encadrée de façon élégante. Je ne vous demande pas, Monseigneur, de vous mettre ainsi en frais; mais simplement d'honorer Marianne Brandt de la même distinction

1) Die große dramatische Sängerin und Darstellerin, langjährige Zierde der Berliner Hofoper (geb. 1842).

qu'ont déjà obtenue M^{me} Mallinger ¹⁾ et M^{me} Marchesi ²⁾. Elle la mérite largement à tous égards, sans quoi je m'abstiendrais de vous en parler.

Votre vieux fidèle serviteur

17 Février 83 — Budapest.

F. Liszt.

185.

Weimar, ce 22 de Février 1883.

Mon télégramme, mon cher ami, auquel répondent vos lignes du 17 a été suivi d'une lettre qui vous a répété la preuve de ma participation. Il me faut y revenir encore par les lignes que je trace aujourd'hui pour vous dire de la part de l'Impératrice, ma sœur, combien elle avait pensé de suite à vous en apprenant la fatale nouvelle de Venise et combien profonde et sincère est la participation qu'elle me charge de vous transmettre.

Et ceci dit, je n'hésite pas à suivre l'exemple que vous me donnez en passant de la concentration de la peine au courant de la vie ordinaire et aux affaires qui en forment les vagues.

La médaille avec mon portrait passera au bras de l'artiste que vous honorez du titre de «Viardot allemande». Elle l'a bien mérité, surtout lorsque dans le rôle d'Orphée elle nous rappela si vivement la célèbre artiste à laquelle vous la comparez, sans toutefois nous faire oublier cette dernière. Le décret signé de ma main déclarant M. d'Albert mon *Hofpianist* lui a été remis depuis longtemps . . — .

Je sors de chez la Grande-Duchesse qui me charge de ses compliments pour vous. Je termine par la question: quand me revenez-vous?

Votre plus affectionné ami

C. A.

1) Mathilde M. (geb. 1847) war 1866—69 an der Münchner, dann bis 1890 an der Berliner Hofoper und nachdem als Gesanglehrerin tätig.

2) Mathilde Marchesi, geb. Graumann, Schülerin Garcias (geb. 1826), früher Konzertsängerin, dann Lehrerin, als welche sie noch jetzt ruhmreich in Paris wirkt.

Pour aujourd'hui, Monseigneur, préparez-vous à une longue lettre. D'abord, je vous prie de mettre aux pieds de Sa Majesté l'Impératrice, votre sœur, les très humbles hommages de ma constante gratitude. Depuis nombre d'années, Elle daigne me témoigner Sa très gracieuse bonté. J'en suis profondément reconnaissant et oserais dire qu'entre Elle et moi il est un lien inéludable que j'appelle mon haut sentiment de Weimar, et de la gloire traditionnelle et perpétuelle de votre illustre maison.

Pour ce qui est de la modeste part qui revient à la musique, je me permets de réclamer l'attention de Votre Altesse Royale en l'honneur de la mémoire de Berlioz.

Des grands compositeurs français, Berlioz est celui qui a le plus de points de rattaché avec Weimar. Son *Benvenuto Cellini*, merveilleux de verve et d'originalité, a été représenté plusieurs fois sur votre théâtre, malgré la chute que d'injustes préventions et une violente cabale lui ont fait subir à Paris, et une quinzaine d'années plus tard, à Londres.

En agréant la dédicace du *Cellini*, Votre auguste mère daigna réparer les torts commis par d'autres théâtres.

Le second opéra de Berlioz (plus léger et de *mexxo caractere*): *Beatrice et Bénédicte*, est resté au répertoire du théâtre de Weimar, et je sais un des plus fins connaisseurs de l'Europe qui l'apprécie: Madame la Grande-Duchesse régnante.

Si mon activité, un peu trop énergique, j'en conviens, relativement à la température moyenne de la ville, avait continué à votre théâtre, j'y aurais certainement introduit au complet *les Troyens*, ouvrage des plus remarquables et superbes, lequel n'obtint, du vivant de l'auteur, qu'un succès d'estime à Paris. Vous en connaissez des fragments, Monseigneur, et vous vous souvenez aussi que Berlioz a eu l'honneur de diriger ses admirables Symphonies aux concerts de votre cour.

Je communique au Baron de Loën la lettre que m'adresse le comité du monument de Berlioz. Président: le Vicomte Delaborde, secrétaire perpétuel de l'Académie des beaux-arts.

Membres: A. Thomas¹⁾, Saint-Saëns, Massenet²⁾, etc., de l'Institut de France.

Selon mon avis, il n'est pas opportun de suivre littéralement l'invitation du comité de Paris, en établissant des sous-comités à Weimar et à Budapest. En Allemagne et en Hongrie, nous avons à pourvoir à tant de monuments nationaux, et malheureusement, hélas! à tant de victimes des inondations que nos bourses restent généralement à sec.

Ici, j'ai demandé à quelques bienveillants amis — le Cardinal Haynald³⁾, Géza Zichy, Albert Apponyi⁴⁾ et d'autres de me remettre leur contribution pour le monument de Berlioz.

De Weimar, si Vos Altesses Royales daignent accorder un don, le Baron de Loën serait l'intermédiaire qualifié.

Votre très humble et fidèle vieux serviteur

4 Mars 83 — Budapest.

F. Liszt.

Je n'ai pas fini et vous prie de continuer à lire.

Sincères remerciements pour la médaille (avec portrait et ruban) décernée à Marianne Brandt. Si j'ai risqué de l'intituler la «Viardot allemande», ce n'est pas par ignorance de la supériorité glorieuse de la Diva française, universellement admirée, du Manzanara jusqu'à la Moskowa. Nulle artiste dramatique n'atteint pour l'ensemble des talents, la distinction, les facultés, M^{me} Viardot. Elle est à la fois tragédienne, très spirituelle et gracieuse comédienne, musicienne des plus superbes, comme elle l'a prouvé par nombre de compositions charmantes, professeur de chant éminentissime, dominant par la méthode Garcia et ses élèves les conservatoires et les théâtres; en surplus, femme de prodigieusement d'esprit et de savoir-vivre. Elle a eu la grande chance de créer le rôle de Fidès et de lui donner tout le relief intentionné par Meyerbeer, à

1) Ambroise Th. 1811—96), Komponist von »Mignon«, »Hamlet« u. a., Direktor des Pariser Konservatoriums.

2) Jules M. (geb. 1842), gleichfalls einer der erfolgreichsten neueren französischen Opernkomponisten.

3) Erzbischof von Kalocsa (1816—91), dessen Gast Liszt oft war.

4) Graf A., gegenwärtig ungarischer Unterrichtsminister.

des centaines de représentations du *Prophète* à Paris et à Berlin.

Marianne Brandt a aussi créé un rôle: celui de Léa dans *les Machabées* de Rubinstein, moins fortuné compositeur dramatique que Meyerbeer. Votre médaillée fait aussi maintenant la tournée de propagande européenne pour la tétralogie des *Nibelungen* de Wagner, sous la direction d'Angelo Neumann ¹⁾. Pourquoi Weimar ne profiterait-il pas de la circonstance, en s'arrangeant financièrement avec M. Neumann? Veuillez, Monseigneur, demander à ce sujet d'opportunité, l'avis de l'intendant entendu de votre théâtre, le Baron de Loën.

La représentation des quatre drames des *Nibelungen* de Wagner, à Weimar, moyennant le concours de Neumann, me paraît chose réalisable et même d'urgent convenance . . — .

187.

Weimar, ce 8 de Mars 1883.

Votre lettre du 4 datée de Buda-Pest m'a trouvé presque en exécution des désirs qu'elle me transmet, puisque M. de Loën m'avait déjà communiqué la demande concernant le monument de Berlioz. La somme de six cents marks qui réunit l'offrande de la Grande-Duchesse et la mienne sera remise à M. de Loën pour répondre à l'appel que la conscience française artistique fait entendre pour prouver que ni république ni monarchie n'ont su ni ne savent apprécier à temps le vrai mérite. Vous avez eu raison de compter de suite sur la compréhension weimarienne, mon cher ami et très vénéré maestro.

Je transmettrai à l'Impératrice, ma sœur, le message qui se rapporte à celle-ci. Je vous assure d'avance qu'elle en sera très sensible. En attendant, je vous transmets ceux dont la Grande-Duchesse et notre fille me chargent pour vous. Je n'ai pas caché à la première l'appréciation si particulièrement aimable que vous attachez à son jugement artistique.

1) Jetzt Direktor des deutschen Theaters zu Prag.

J'ai chargé M. de Loën dès ce matin d'entrer en négociation avec Angelo Neumann pour ouvrir la scène de Weimar à la tétralogie des *Nibelungen*. Si l'on parvient à s'entendre — et pourquoi en définitive ne s'entendrait-on pas? — je ne vois pas de difficulté à faire marcher l'entreprise ici d'autant plus que l'orchestre est excellent et que celui de l'*Orchesterschule* peut le renforcer très convenablement.

Les Troyens devront suivre pour faire un monument vivant pour l'illustre compositeur.

Vous saviez prêcher un converti en énumérant les mérites de M^{me} Viardot; vous saviez d'avance pouvoir compter sur mes échos en lui comparant M^{lle} Brandt. J'ai été charmé de le prouver à cette dernière, je voudrais pouvoir le faire encore en la rivant ici, où elle serait comprise en tous cas et d'où entreprenant ses pérégrinations, elle se servirait du nom de Weimar comme d'un piédestal qui ne nuirait pas, je pense, à ses intérêts. Nous pourrions causer de cela à la *Hofgärtnererei* où mon impatience se consume à vous recevoir bientôt. Je m'en vais lire en attendant pour moi seul, en restant à jamais

Votre fidèle ami

C. A.

188.

Wilhelmsthal, ce 17 de Juillet 1883.

Wilhelmsthal soupire après le *maestro di arte e cuore!* C'est ce que les dryades de ces bois me chargent de dire à la *Hofgärtnererei*. Daignez — de grâce — donner une réponse favorable et annoncez votre prompte arrivée et un bon et long séjour! C'est ce que je dis, moi, votre ami. Apportez vos résolutions par rapport à l'ordre de la Palme qu'il me tarde de voir renaître pour compléter vos vues, vos tendances, vos aspirations, vos conceptions et vos velléités. L'idée de voir votre nom attaché à cette renaissance, comme Goëthe attachait le sien à celle de l'ordre de la Palme, me ravit et m'entraîne à des horizons — si Dieu permet et si je vis — dont vous ouvrez les abords.

Voilà ce qu'il me tarde de vous dire et voilà de quoi il me tarde de vous parler, étant

Votre plus fidèle ami

C. A.

189.

Monseigneur,

Après quelque peccadille, une jeune personne de belle naissance et vif esprit répondit à la semonce de sa mère: «Je suis coupable, mais non criminelle». Sans posséder les avantages de la jeune personne, je me sens coupable vis-à-vis de vous, Monseigneur, et vous prie de trouver les circonstances atténuantes au retard de ces lignes.

Après-demain, Jeudi, 26 Juillet, un peu avant votre dîner, j'aurai l'honneur de comparaître à Wilhelmsthal, et de vous remercier *viva voce* de la très noble lettre que vous avez écrite à Richard Pohl. Elle honore, touche et flatte sensiblement

Votre vieux fidèle serviteur

Mardi matin, 24 Juillet [1883], Weimar.

F. Liszt.

190.

Mille grâces, Monseigneur!

Après les annonces d'avant-hier du concert de ce soir, le remettre me paraissait chose insolite et de mauvais effet pour le public de Weimar.

Or, quelque sot que puisse être le public en tout pays, il faut lui montrer des égards, sans plus.

Umilissimo servo

Mardi matin [1883].

F. Liszt.

191.

Vous êtes habitué, Monseigneur, à ce que l'on tire sur votre Faucon. L'oiseau a ses caprices, même maussades parfois, et n'éprouve guère le besoin de se nicher à tout propos.

L'auteur de la partition *Auf der Wartburg*, avec le choral de Luther *Eine feste Burg*, rendu populaire au théâtre par les

Huguenots de Meyerbeer, et récemment illustré par Wagner dans son *Kaiser-Marsch*, — cet auteur, dis-je, M. Bungert¹⁾, musicien de talent et de mérite, rencontrera-t-il la complaisance de l'oiseau en question? Votre Altesse Royale décidera.

Votre vieux fidèle serviteur

16 Novembre 83 — Weimar.

F. Liszt.

192.

Monseigneur,

Demain je retourne à Meiningen pour un des concerts de la chapelle ducale, si merveilleusement dirigée et disciplinée par son intendant, M. de Bülow.

Ces concerts appartiennent au plus aristocratique *high life* de la musique instrumentale en Europe.

Votre vieux fidèle serviteur

Vendredi matin. [11. Dez. 1883.]

F. Liszt.

193.

Gran, 3 Mars 84.

Monseigneur,

Quand vous viendrez en Hongrie, ne manquez pas de visiter Gran. Vous y trouverez des œuvres d'architecture dignes de renom: les Propylées de la basilique — 8 colonnes très hautes, imposantes et massives. A mon sens, elles valent beaucoup mieux que la basilique médiocrement réussie, par suite de trop de conseils qui aboutirent à des gâcheries. Tout auprès de la basilique, la vieille chapelle du Roi de Hongrie, St. Etienne. L'architecte du Cardinal Prince-Primat Simor, l'a restaurée de façon tout à fait digne. Son nom est Lippert. En certains pays les artistes sont à demi-morts de leur vivant: s'ils méritent la gloire, elle leur vient d'outre tombe. Paris, Londres, Bruxelles prennent l'avance — sauf de rares exceptions.

1) August B. (geb. 1846), namentlich als Komponist von Liedern, sowie der Tetralogie »Homerische Welt« bekannt.

Lippert a construit aussi le nouveau palais du Cardinal Prince-Primat. Admirable situation sur la rive droite du Danube, très imposant ici. Distribution excellente du palais, avec une bibliothèque de plus de 30 000 volumes et une galerie de quelques centaines de tableaux, gravures, dessins, dont plusieurs feraient envie raisonnable à M. Ruland ¹⁾.

Comme aux années précédentes, mon hiver de Budapest s'écoule paisiblement. Sous le rapport musical j'espère démontrer quelque utilité. Servir autrui est la tâche de ceux qui ne cherchent point leur compte en ce monde.

Après la semaine de Pâques, sera de retour à Weimar, de
Votre Altesse Royale

le vieux fidèle serviteur

F. Liszt.

194.

Weimar, ce 15 de Mars 1884.

Votre lettre de Gran, mon cher ami, a mis une bonne fin à une chasse aux canards des plus accidentées. Ce fut d'abord les nouvelles concernant votre santé qui émurent les deux sexes à Weimar. Tandis que le beau courait à la gare et le laid au bureau télégraphique, j'ai cru qu'en m'adressant à la source, je prouverai du moins sens pratique. Votre réponse le constata et calma la population, car je fis passer à M. de Bojanowski ²⁾ le contenu principal de votre télégramme. On était encore à s'en réjouir que l'on apprit que vous partiez pour Constantinople — apparemment y faire danser au sérail du Grand-Seigneur les eunuques avec les sultanes. Cette fois, nous n'en fîmes que surpris, non inquiets. Aussi ne vous adresserai-je point de nouvelles questions, d'autant moins que, accoutumé à mettre beaucoup de réserve à croire les nouvelles, je débutai par des doutes. Votre lettre m'a donné raison. Je vous en suis d'autant plus reconnaissant et — l'étant — il

1) Karl R. (1834—1907), Direktor des Weimarer Museums, Begründer der Goethe-Gesellschaft und nachmaliger Direktor des Goethe-Nationalmuseums.

2) Redakteur der »Weimarschen Zeitung«.

me fallait ce long avant-propos pour montrer le degré de ma gratitude.

Ce n'est donc pas du sérail du sultan, mais du palais d'un cardinal que vous m'écrivez. Vous me permettez de dire: tant mieux. Ce palais, ces églises paraissent des merveilles d'architecture ancienne et moderne. La question si on en a pris des photographies se place tout naturellement au bout de mon étonnement, et vous me permettez d'ajouter la prière d'en faire acheter pour moi en cas affirmatif. Veuillez, acquisition faite, me faire tenir le résultat artistique et financier, c.-a.-d. le compte. —

On ne chôme pas en attendant à Weimar. M. Gille vous aura rendu compte de notre activité pour rendre aussi digne que possible le festival du jubilé de notre *neue deutsche Musikverein*. M. de Loën peut vous parler de sa propre activité à cette occasion et plus particulièrement de celle préparant la scène à cet effet. On va donner *Sakuntala* ¹⁾ à la fin de cette semaine, on projette *Quentin Durward* ²⁾ pour le mois de Mai, la traduction étant enfin, comme Annibal, devant les portes de la ville. Je suis aussi impatient de vous voir suivre cet exemple qu'heureux de recevoir l'assurance — et cela par vous-même — que cela sera à la fin de la semaine de Pâques, ainsi donc bientôt. Je vais en attendant à Berlin parler de vous à Mad. de Schleinitz et lui prouver que je vous aime mieux qu'elle ne le fait, car il n'y a pas de coquetterie dans la vieille et solide affection que vous porte

Votre fidèle ami

C. A.

195.

Monseigneur,

L'excellent pianiste, M. Siloti ³⁾, n'est revenu que cette nuit de Gotha. Je ne pouvais donc pas répondre de suite à votre

1) Oper von Felix Weingartner, jetzt Operndirektor in Wien.

2) Oper von A. Gevaërt (geb. 1828), in Übersetzung von Otto Neitzel.

3) Alexander S., geb. 1863 in Charkow der geniale Lisztschüler.

gracieux billet et ne conseille pas à Siloti de remettre son concert.

Si Votre Altesse Royale daigne le favoriser de sa présence et de celle d'un admirable juge musical, la Princesse Elisabeth, votre fille, votre arrivée serait très simple et souhaitée à la seconde partie du programme, commençant après 8 heures, demain.

Umilissimo servo

Lundi [, Sommer 1884].

F. L.

196.

Très spirituellement, Monseigneur, dans votre aimable lettre, vous faites allusion à la fabuleuse Ariane. Posséder son fil pour se tirer des labyrinthes est chose fort désirable.

Pour ma part, je suis tout absorbé depuis mon retour de Bayreuth, par une besogne musicale. J'ai promis de livrer avant la fin d'Août, une composition qui servira prochainement, lors de l'ouverture du nouveau théâtre hongrois à Budapest. Sa Majesté le Roi y assistera le premier soir.

Daignez me faire savoir jusqu'à quand Votre Altesse Royale restera à Wilhelmsthal, où viendra vous renouveler les constants hommages de fidélité,

Votre vieux serviteur

20 Août 84 — Weimar.

F. Liszt.

197.

Monseigneur,

Le cycle de *l'Anneau du Nibelung* sera représenté une seconde fois à Munich en quatre soirs consécutifs, du 26 au 31 Août.

J'ai promis d'y assister et serai à Munich après-demain soir. De là je demanderai à Votre Altesse Royale si elle permet que je lui renouvelle à Wilhelmsthal mes hommages de constante fidélité.

23 Août 84, Weimar.

F. Liszt.

198.

Monseigneur,

Après la première représentation à votre théâtre de l'opéra *Agnes Bernauer*, je vous proposai de décorer le compositeur. Votre Altesse Royale m'objecta qu'il était encore trop jeune. Depuis il s'est corrigé de cet heureux défaut. En peu d'années de plus M. Mottl a pris rang et position parmi les plus habiles maîtres de chapelle. Sa boutonnière est déjà ornée des décorations de Suède et de Russie. Daignez me confier la boîte de Votre Faucon (chevalier de 1^{re} classe) afin que je la remette Lundi à Mottl, qui dirige à Carlsruhe la 26^{me} assemblée des artistes musiciens allemands, dont vous êtes le protecteur.

Après-demain, Samedi, musique à la *Hofgärtnerei*, donc chez vous. Votre présence est attendue et désirée à 4 heures par
Votre vieux fidèle serviteur

Jedi [Mai 1885].

F. Liszt.

199.

Monseigneur,

Malgré mon antipathie contre le genre épistolaire, je ne saurais commettre un trop lourd péché d'omission: donc, je viens vous constater la pleine réussite du *Musikfest* à Carlsruhe. Le Grand-Duc de Bade s'est montré de la plus parfaite, effective et sérieuse amabilité. Il assista d'un bout à l'autre aux six longs concerts, invita les quatre membres du comité dirigeant: Riedel¹⁾, Gille, Stern, Kahnt²⁾, à un brillant dîner d'hommes (de quarante couverts) et décora mes quatre amis, après Mottl, de l'ordre du Lion de Zähringen.

Madame la Grande-Duchesse, retenue à Berlin, m'honore d'un très gracieux télégramme. Sa belle-sœur, née Grande-Duchesse de Leuchtenberg, fut aussi d'une amabilité exquise.

La direction musicale de tout ce *Musikfest* était admirablement conduite par Mottl.

1) Carl R. (1827—88), Begründer des Riedelschen Gesangvereins in Leipzig, nach Brendel Vorsitzender des »Allgemeinen deutschen Musikvereins«.

2) Leipziger Musikverleger.

Mardi passé, l'Impératrice, votre sœur, a daigné me recevoir à Baden-Baden. Sa Majesté converse sans effort maintenant et garde la plus fine et délicate mémoire.

Dans une dizaine de jours sera de retour à Weimar,
Votre très humble et fidèle vieux serviteur

Anvers, 6 Juin 85.

F. Liszt.

200.

Monseigneur,

On me parlait de votre visite à Rome. Je pense que ce n'est qu'un on dit, sans plus de conséquence. Le double cérémonial entre le Quirinal et le Vatican devient embarrassant pour les Princes souverains.

Très en dehors des cérémonies, je passe mon temps à écrire encore de la musique, telle quelle et continue mes vieux songes creux. Aussi me bornerai-je aujourd'hui à mentionner mon bon revoir avec des personnes bienveillantes à mon égard, comme MM. de Keudell, Schlözer ¹⁾, M^{me} Helbig ²⁾, Sgambati, qui, par ses succès de Londres et de Paris, est devenu une célébrité européenne, et à renouveler à Votre Altesse Royale les hommages de ma constante fidélité.

19 Novembre 85 — Rome.

F. Liszt.

201.

Monseigneur,

Hier et avant-hier, pendant les représentations très louables des deux *Faust*, j'ai relu attentivement le texte et la musique parfaitement «adéquate» (comme vous me le disiez spirituellement) de Lassen. Cette lecture a si bien occupé mes faibles yeux, que je n'ose pas les montrer en leur mauvais état aux grands luminaires du concert de cour, ce soir.

1) Kurt v. Sch., preußischer Gesandter beim Vatikan, † 1894.

2) Nadine H., geb. Prinzessin Schahawskoi, eine sehr musikalische Schülerin Liszts in Rom.

Constante gratitude à Vos Altesses Royales de Leur vieux serviteur

Lundi [1886].

F. Liszt.

202.

Monseigneur,

Selon l'indication du Baron Loën, j'aurai l'honneur de vous attendre chez Vous, à la *Hofgärtnerei*. Musique et déclamation vous y seront soumises demain, Mardi, à 4 heures — avant votre diner — et servies fidèlement par

Votre constant vieux serviteur

Lundi soir [1886].

F. Liszt.

203.

Très charmé de votre retour, Monseigneur, j'aurai l'honneur de vous attendre demain matin, mais sans autre musique que la parfaite harmonie de nos cœurs.

Votre très humble fidèle

Samedi soir [1886].

F. Liszt.





Namenverzeichnis.

(Die Ziffern bezeichnen die Nummern der Briefe. Fette Ziffern bedeuten, daß der Genannte der Autor oder der Adressat der Briefe, magere Ziffern, daß er nur im Briefe erwähnt ist.)

- Ageni, d', Leo 182, 184.
Aguado 1.
Albert, d', Eugen 178, 179, 185.
Allegri, Gregorio 90, 91.
Altenburg, Herzog Ernst 119.
Ambros, A. W. 176.
Andersen, Hans Christian 3, 5.
Antonelli, Kardinal 73, 74, 75,
133, 139, 148, 154.
Apponyi, Graf Albert 186.
Arcadelt, Jakob 134.
Arndt, Ernst Moritz 69.
Arnim, Bettina von 31.
Auer v. 50, 57.
Auerbach, Berthold 57, 58.
Augustenburg, Herzog v. 82.
- Bach**, Seb. 153, 162, 176.
Baden, Großherzog Friedrich 199.
—, Großherzogin Luise 199.
—, Erbgroßherzog, nachm.
Großherzog 148.
Bayern, König Ludwig I. 69, 78.
—, — Max II. 64.
—, — Ludwig II. 102, 119,
139, 182.
- Beaulieu, Frh. v. 20, 22, 32, 39,
168, 169.
Beethoven 71, 82, 90, 112, 115.
Belle-Isle, de, Marschall 78.
Belloni, Sekretär Liszts 8.
Berlioz 139, 172, 182, 186, 187.
Bernays, Michael 176.
Bethmann-Hollweg, Min. 69.
Beust, Graf, Hofmarschall 71,
110, 113.
Blaze de Bury 147.
Blücher, Marschall 82.
Bodenstedt, Friedr. v. 108, 117,
173.
Boieldieu 20.
Bojanowski, v. 194.
Boufflers, Marschall 75.
Bouillé, Marquis de 82.
Boyneburg, Graf 143.
Brahms, Joh. 162.
Brandt, Marianne 184, 185, 186,
187.
Braunschweig, Herzog v. 78.
Brendel, Franz, Musiker 98, 108.
—, Albert, Maler 180.
Brockhaus 168.

Bronsart, Hans v. 98, 99, 102.
Bruch, Max 104.
Bungert, August 191.
Bülow, Hans v. 48, 107, 192.
—, Daniela v. (nachm. Frau
Thode) 171, 179, 180, 182.
Byron 19.

Caspari, Opersänger 44.
Cellini, Benvenuto 84.
Champfort 76, 79.
Chelard 22.
Choiseul, Herzog 78.
Christiani, Lise 5.
Coburg-Gotha, Herzog Ernst II.
10, 11.
Condorcet, Marquis de 78.
Cornelius, Peter 49.
Coßmann, Bernhard 32.
Cotta 37.

Damrosch, Leopold 92.
Dante, 12, 13, 84.
David, Ferdinand 102.
Delaborde, Vicomte 186.
Dingelstedt, Fr. v. 39, 45, 50, 51,
52, 98, 100, 102, 107, 108.
Donizetti 4, 5.
Dorn, Heinrich 71.
Dubez 134.
Dumas, Alexander, Vater 31, 78.
—, — Sohn 78.

Eckermann 3, 5.
Eggers, Friedrich 59, 70.
Elpis Melena (Frau v. Schwartz)
157, 158.
Ernst, H. W. 4, 5.

Ferrand, Humbert 172.
Fiers 179.

Frankreich, Kaiser Napoleon III.
80.

Franz, Robert 48, 176.
Franziskus, St. v. Assisi 90, 91.

Galilei, Galileo 84, 85.
Galliera, Herzog u. Herzogin 148.
Garcia 186.

Gasser, Hans 57.
Gautier, Mad. Judith 171.
Geiger, Ludwig 168, 169, 170.

Genast, Eduard 3, 4.
—, Wilhelm 124.

Gevaert, Aug. 194.
Gille, Carl 98, 108, 110, 134, 194,
199.

Godebski, Cyprian 113, 114.
Goethe, Joh. Wolfg. 3, 8, 17, 20,
48, 60, 71, 82, 90, 95, 102, 139,
144, 146, 149, 162, 168, 170,
176, 179, 180, 188.
—, Walther u. Wolfgang 82,
168.

Gottschalch, A. W. 100, 101.

Götz, Hermann 178.

Goullon 38, 39.

Gregorovius, Ferd. 164.

Grimm, Jakob 124.

Groth, Klaus 115.

Guizot 82.

Gutzkow, Carl 45.

Halm, Friedrich 51, 58, 59.

Hase, Carl v. 86, 90.

Hatzfeldt, Fürstin 179, 180.

Haynald, Kardinal 186.

Hebbel, Friedrich 45.

Heine, Heinrich 163.

Helbig, Nadine 200.

Héroid 20.

Hessen-Cassel, Kurfürst 78.

- Hessen-Cassel, Prinz 78.
 Heyse, Paul 108.
 Hillebrand, Karl 142, 145.
 Hiller, Ferdinand 71, 102.
 Hoffmann v. Fallersleben 28, 29,
 35, 42.
 Hohenlohe-Schillingsfürst, Kar-
 dinal 102, 105, 117, 128, 129,
 139, 165.
 Hohenzollern-Hechingen, Fürst
 v. 82.
 Holland, Königin Anna 99.
 — König Wilhelm III. 147.
 — Königin Sophie 143.
 — Prinzessin, jetzige Königin
 Wilhelmine 170.
 Hülsen, v., Intendant 28.
 Humboldt, Alex. v. 57, 84, 179.
 Hummel, Joh. Nep. 42, 71, 82,
 102.
 Joukowsky, Paul v. 177, 180.
 Kahnt, C. F. 199.
 Kalckreuth, Graf Stanislaus 56,
 70.
 Kaulbach, Wilhelm v. 46.
 Keudell, Robert v. 139, 147, 148,
 200.
 Knesevits, Spiridion 146.
 Knopp, Opernsänger 44.
 Kömpel, August 93.
 Kopf, Josef 139.
 Koppel, Ernst 147.
 Landsfeld, Gräfin (Lola Montez)
 78.
 Lassen, Ed. 45, 100, 134, 146,
 148, 178, 201.
 Lauckhard 100.
 Lehmann, Rudolf 43.
 Leibniz 7.
 Lenbach, Franz 165.
 Leuchtenberg, Herzogin v. 199.
 Lichnowsky, Fürst Felix 7.
 Liebig, Justus v. 50.
 Lind, Jenny 7.
 Lippert, Architekt 193.
 Liszt, Anna (Mutter) 104.
 —, Blandine (Mad. Ollivier) 89.
 —, Daniel 39, 67.
 Loën, Frh. Aug. v. 130, 131,
 134, 148, 153, 186, 187, 194, 202.
 Lovatelli, Gräfin Ersilia 84, 85,
 133.
 Luther 46, 147.
 Maintenon, Mad. de 75.
 Mallinger, Mathilde 184.
 Maltitz, E. v. 25.
 Marchesi, Mathilde 184.
 Marmont, Marschall 7.
 Massenet, Jules 186.
 Mecchetti 4.
 Meinardus, Ludwig 147.
 Meiningen, Herzog Georg II. u.
 Herzogin 117.
 Mendelssohn, Felix 82, 112.
 Metternich, Fürst Klemens 82,
 154.
 —, Fürstin 86.
 —, Fürstin Pauline 80.
 Meyerbeer 22, 112, 153, 186.
 Michel Angelo 90.
 Milde, Feodor v. 44.
 Mommsen, Theodor 69.
 Montag, Musikdir. 99, 100.
 Moscheles, Ignaz 71.
 Mottl, Felix 166, 198, 199.
 Mouchanoff, Frau v. 109, 142,
 143, 147.
 Mozart 90, 91.

- Müller, Franz, Regierungsrat 100.
—, Wolfgang v. Königswinter, 123, 124.
Müller-Hartung 99, 104, 176.
Munkacsy, Mich. 172.
- Neumann, Angelo 186, 187.
Nohl, Ludwig 115.
Nostitz, Graf 82.
- Odescalchi, Fürst 133.
Ollivier, Mad. geb. Liszt 89.
Österreich, Kaiser Franz Josef 147, 149, 163, 196.
—, Erzherzog Stephan 4.
Ozanam 90.
- Palestrina 162.
Palissy, Bernard 84.
Palleske, Emil 57.
Passini, Ludwig 179.
Pertz, G. H. 84.
Pinelli, Frau Ada 179.
Pius IX., Papst 84, 133, 139, 148.
Platen, Graf Aug. 76.
Pohl, Richard 182, 189.
Pompadour, Marquise 78.
Posgaru (Pseudonym v. Suckow) 19.
Preller, Friedrich der Ä. 15, 31.
Preußen, König Friedrich der Große 78, 138.
—, — Friedrich Wilhelm IV. 28, 69, 184.
—, Prinz-Regent, nachm. König u. deutscher Kaiser Wilhelm I. 63, 64.
—, Königin u. deutsche Kaiserin Augusta 123, 124, 185, 186, 187, 199.
—, Prinzessin Karl 154.
- Preußen, Prinzessin Friedrich Karl 147, 148.
- Rachel 7.
Radziwill, Fürst Anton 17.
Rafael 147.
Raff, Joachim 26.
Ramann, Lina 174, 175.
Ratzenberger, Theodor 162.
Rauch, Christian 82.
Rayneval, de 1, 2.
Récamier, Mad. de 10, 11.
Reuß, Prinz Heinrich VII. 146.
Riedel, Carl 199.
Rietschel, Ernst 37, 43, 57.
Rietz, Julius 71.
Rohlf's, Gerhard 163.
Rossini, 1, 113.
Roth, Opernsänger 44.
Rothschild 1.
— Baron James 163.
Rousseau, J. J. 11.
Ruben 179.
Rubini 7.
Rubinstein, Anton 102, 112, 162, 186.
Ruland, Karl 193.
Rußland, Kaiser Nikolaus I. 8.
—, — Alexander II. 75.
- Saar, Ferdinand v. 130, 153.
Sabinin, Martha 63, 77.
Saint-Germain, Graf (Marquis de Bedmar) 78, 79.
Saint-Saëns, Camille 148, 182, 186.
Saint-Simon 167.
Sander, Konst. (Leuckart) 176.
Saphir 31.
Sarasate, Pablo de 153.
Sauret, Emile 159.
Savanorola 147.

- Scheffel, Victor v. 131, 132.
 Schiller 57—60, 64, 95, 144, 176.
 Schleinitz, Gräfin Marie (nachm.
 Gräfin Wolkenstein) 115, 156,
 194.
 Schlüzer, Kurt v. 200.
 Schmidt, Gustav 17, 18.
 Schober, Franz v. 3, 5, 31.
 Schöll, Adolf 124.
 Schopenhauer 149.
 Schumann, Robert 19, 45.
 Schuré, Edouard 120.
 Schwartz, Frau v. (Elpis Melena)
 157, 158.
 Sermoneta, Herzog v. 84, 85, 86,
 133, 141, 147.
 —, Herzogin 147.
 Sernau, Theaterkassierer 71.
 Serre, Major 52, 53.
 —, Frau 53.
 Sévigné, Mad. de 171.
 Sgambati, Gio. 106, 107, 200.
 Siloti, Alexander 195.
 Simor, Kardinal 193.
 Singer, Edmund 32, 91.
 Sondershausen, Fürst v. 119.
 Spiegel, Baron v. 6, 20.
 Spohr, Louis 71.
 Spontini 22.
 Stern, Adolf 129, 199.
 Stichling, v., Minister 58, 59.
 Straus, Ludwig 91, 92, 93.
 Styrum, Gräfin 112.
 Swetchine, Mad. de 154.
 Szathmary 31.
 Széchényi, Graf Imre 128.

 Talleyrand, Fürst 3, 71, 82.
 Taubert, Wilhelm 71.
 Teano, Prinz u. Prinzessin 133.
 Terenz 179.

 Theiner, Pater 84, 85.
 Thoma, Hans 180.
 Thomas, Ambroise 186.

 Verdi 150.
 Viardot, Pauline 50, 113, 182,
 184—187.
 Virgil 12, 13.
 Vogl, Heinrich u. Therese 119.
 Volger, Otto 170.
 Voltaire 78, 171.

 Wagner, Richard 10, 11, 14, 22,
 23, 28, 33, 34, 47, 51, 80, 81,
 92, 93, 119, 128, 129, 139, 141,
 145, 151, 156, 166, 171, 179,
 182, 183, 186, 191.
 —, Frau Cosima 156, 165, 183,
 184.
 Watzdorf, Bernhard v. 16, 69.
 Wedel, Graf, Hofmarschall 164.
 Weimar, Herzog Ernst August
 130.
 —, Herzogin Amalia 146.
 —, Herzog Carl August 37, 43,
 64, 144.
 —, Großherzog Carl Friedrich
 1, 27, 42, 138.
 —, Großherzogin Maria Pau-
 lowna 1—8, 10, 11, 19, 20, 26,
 51, 55.
 —, Erbgroßherzogin u. nachm.
 Großherzogin Sophie 10, 25,
 48, 50, 53, 62, 67, 75, 82, 84,
 85, 87, 90, 91, 93, 99—102, 104,
 105, 107, 110, 122, 128—131,
 134, 137, 139, 141, 146, 147,
 159, 165, 170, 179, 182, 183,
 185—187.
 —, Erbgroßherzog Carl August
 104, 105, 125, 183.

- Weimar, Erbgroßherzogin Pauline 183.
—, Prinzessin Marie (nachm. Prinzessin Reuß) 146, 147, 148.
—, Prinzessin Elisabeth (nachm. Herzogin zu Mecklenburg) 159, 179, 183, 187, 195.
—, Prinz Bernhard Heinrich 160.
—, Herzog Bernhard 90.
Weingartner, Felix 194.
Wellington 4.
Wereschagin, Wassilij 181, 182.
Wieprecht, Wilhelm 76.
- Wittgenstein, Fürst Nik. 99, 101.
—, Fürstin Carolyne 66, 73, 75, 77, 84, 99, 101, 141.
—, Prinzessin Marie (nachm. Fürstin Höhenlohe) 17.
Wolf, O. L. B. 5.
Wolkoff, Efim 179.
Wolzogen, Frh. Hans v. 166.
Wurzbach v. 57—60, 163.
- Zichy, Graf Geza 172, 179, 181, 186.
—, Michael 182.
Ziegesar, Frh. v. 4, 6—9, 16, 20, 22.



La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

5/1/90

23 JAN. 1990

